Nº42 - juillet/août 2025

Les Inrockuptibles

+Musiques, cinémas, livres, arts... le meilleur de l'été



Le numéro ultime 160 pages collector

OASIS

Reformation supersonique

Les Inrockuptibles

Nº 42

DOM/A 14,50€ - DOM/S 13,90€ - BEL/LUX 13,90€ - CH 21CHF - ESP/ITA/PORT.CONT 13,90€ - CAN 21.99$CA - D 14,50€

L 13183 - 42 - F: 12,90 € - RD

Mûri au soleil sur une terrasse

Dégusté bien frais terrasse





Crédit photo : Zvardon@VinsAlsace

Cofinancé par l'Union européenne

VA VINS ALSACE

Tant de personnalité(s)

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

Britpop culture
par Carole Boinet



Il faut toujours se méfier de la mythification des artistes. À l'annonce de la reformation du groupe, le critique de musique Simon Price publie un virulent édito dans le *Guardian* : *"Que cessent les célébrations : Oasis est l'agent de la culture pop le plus néfaste de l'histoire britannique récente* […]. *Qu'en est-il de leurs contemporains des années 1990, tous issus de la classe ouvrière eux aussi, mais beaucoup moins stéréotypés ? Aucun groupe n'a été plus conscient des enjeux de classe que Pulp, de Sheffield, par exemple. Mais eux étaient arty, chantaient l'exclusion et s'habillaient comme des dandys de chez Oxfam, alors on les considère comme moins authentiques que leurs homologues de Manchester."* C'est un point de vue franchement intéressant sur un groupe qui n'aura eu de cesse de faire couler de l'encre (et de chercher à en faire couler toujours plus).
Les frères Gallagher ont été des (et/ou ont joué aux…) petits cons, sans que l'on sache toujours bien ce qui relevait de la mise en scène ou de la spontanéité la plus naturelle, interprétant les purs *lads* mancuniens, fans de foot, de bières, de colle (la drogue), de baston et de filles, bien entendu. Dans leur première interview aux *Inrocks,* parue en 1994 et que nous republions ici, c'est ce qu'ils sont, défonçant tous les autres groupes (à part les Stone Roses), se vantant d'avoir des filles à leurs pieds, participant d'une mythologie rock que l'on questionne depuis plusieurs années désormais dans ce qu'elle a pu véhiculer de profondément patriarcal.
Oasis n'en reste pas moins une pierre angulaire de l'histoire de la musique, notamment pop et rock, comme de la pop culture, leur influence s'étendant aux sphères foot et mode pour ne citer qu'elles. Leurs tubes – *Wonderwall, Supersonic, Don't Look Back in Anger…* – sont devenus de tels classiques qu'ils provoquent un effet de communion populaire instantanée. Alors que plus personne n'attendait la réconciliation des frangins, fâchés à mort depuis un esclandre mémorable à Rock en Seine en 2009, les voici réunis pour une tournée qui devrait leur rapporter suffisamment d'argent pour couler des jours très, très heureux.
La reformation d'un groupe-culte valait bien un numéro collector. Voici donc notre spécial Oasis, une parfaite lecture pour l'été.

Et tous·tes en chœur :

"Because maybeeeeee
You're gonna be the one that saves meeeeeee
And after allllllll
You're my wonderwaaaaaaall"

Électrique ou classique ?



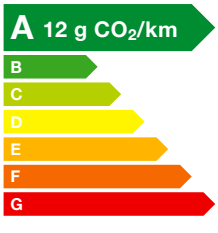
Laissez ce débat à vos cours de guitare.



Nouvelle technologie Volkswagen eHybrid.

Profitez des avantages d'une conduite 100 % électrique avec une autonomie jusqu'à **120 km**, tout en bénéficia nt d'une tranquillité d'esprit grâce à une autonomie cumulée allant jusqu'à **940 km.***
Vous avez enfin une bonne raison de ne pas choisir.

À découvrir sur le Tiguan eHybrid.



* Distance totale maximum en combinaison essence/électrique pour un Tiguan eHybrid 204 ch, dont 128 km en 100 % électrique, données WLTP. L'autonomie, réelle en mode tout électrique dépend de nombreux paramètres dont l'équipement, le style de conduite et la vitesse. Plus d'informations auprès de votre Partenaire.

Cycles mixtes de la gamme Tiguan 1.5 eHybrid (l/100 km) WLTP : 0,4-0,6. Rejets de CO_2 (g/km) WLTP : 9-12.
Valeurs au 15/02/2024, susceptibles d'évolution. Plus d'informations auprès de votre Partenaire.

Volkswagen Group France – SAS au capital de 198 502 510 € – 11, av. de Boursonne, Villers-Cotterêts – RCS Soissons 832 277 370.

Pour les trajets courts, privilégiez la marche ou le vélo #SeDéplacerMoinsPolluer

SOMMAIRE

Ouverture

p.3 Édito par Carole Boinet
p.8 Les contributions

p.10 En virée avec Hafsia Herzi
p.14 Excitation : les événements à ne pas rater cet été
p.16 Les visages : Fcukers, Pedro Pinho, Antoine Schiffers
p.22 Le classement : les meilleurs films de Quentin Dupieux
p.24 L'époque : les artistes gazaouis en exil à Marseille
p.28 Où est le cool
p.30 Hors-Champs par Laure Adler
p.32 Pourquoi Kids Return aime Peter Ivers

Magazine

p.34 À la une : numéro spécial Oasis

p.36 1994, une première interview mémorable dans *Les Inrocks*
p. 48 Le photographe Kevin Cummins se souvient des débuts du groupe
p.50 Les Gallagher, vrais frères ennemis ?
p.60 Notre rencontre au Canada en 2008
p.62 Portraits de fans
p.68 Paul Gallagher, le frère de l'ombre
p.72 Les 7 albums revus et corrigés
p.78 Le meilleur des faces B
p.80 Oasis et le foot, une histoire mancunienne
p.86 Le vestiaire des Gallagher
p.92 10 anecdotes à connaître (ou pas)
p.98 Leurs meilleures punchlines
p.100 Notre top 10 des tubes de la Britpop

Les critiques

p.104 Musiques
p.119 La playlist de l'été
p.120 Cinémas
p.134 Séries
p.136 Jeux vidéo
p.138 Livres
p.146 BD
p.148 Scènes
p.152 Arts
p.156 Photo books
p.158 Podcasts
p.160 Les Inrocks d'or
p.162 Trésor caché

↓ La couverture

Liam et Noel Gallagher à Maine Road, le stade de Manchester City, en août 1994. Photo Kevin Cummins/Getty Images



“Je ne voulais pas que la communauté LGBTQIA+ se sente trahie par le film. C’est essentiel pour moi de me sentir validée par les personnes queer.” → p.10



“Joy Division, pour moi, c’est du vent. Quatre putains de raseurs de leur mère, des connards morbides.” → p.98



“En fait, j’ai pris du muscle, mais sans le faire exprès.” → p.104



Monica Donati · Renaud Monfourny · Iris Luz/Domino

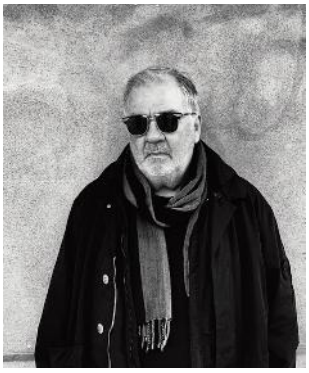


David Beckham porte le Px7 S3.

Design raffiné. Technologies innovantes. Son exceptionnel.
Découvrez la pureté du son.

Bowers & Wilkins

DISPONIBLE À LA fnac



Kevin Cummins
Photographe
→ p. 1, 48, 81, 82
Né à Manchester, Kevin Cummins est reconnu à l'international pour ses portraits iconiques de David Bowie, The Smiths, Iggy Pop, Björk, Patti Smith et Oasis, notamment réalisés dans le cadre de sa collaboration de vingt ans avec la bible rock *NME*. Son travail a fait la une de nombreux magazines et été exposé dans les musées et galeries du monde entier, de Sydney à Buenos Aires. Il fait aussi partie des collections permanentes de la National Portrait Gallery et du V&A à Londres, et de la City Art Gallery de Manchester. Il signe la couverture de notre numéro spécial Oasis.





Émilie Lopes
Journaliste
Marion Péhée
Photographe → p. 24
Journaliste depuis quinze ans, Émilie Lopes est aussi co-autrice de *L'Effacement. Un poète au cœur du génocide des Rohingyas* (Grasset, 2022) et *J'ai rêvé d'une école* (Calmann-Lévy, 2024). Après une maîtrise en photographie et art contemporain, Marion Péhée commence en février 2016 un travail au long cours en Ukraine qui documente les conséquences du conflit sur la population civile. Toutes deux collaborent régulièrement avec la presse sur des sujets de société, portant une attention particulière aux questions d'exil, de droits des femmes et des minorités. Elles ont rencontré pour nous des artistes gazaouis en exil à Marseille.



Pierre-Étienne Minonzio
Journaliste
→ p. 80
Pierre-Étienne Minonzio est reporter à la rubrique football de *L'Équipe*. Il décrypte les liens entre musique et sport à travers un livre *(Petit Manuel musical du foot)*, une chronique sur France Inter *(La Victoire en chantant)*, un documentaire dédié à Manchester *(Des briques, du rock et du foot)* et de nombreux articles. Dont celui consacré dans ce numéro à la passion des frères Gallagher pour Manchester City.

Les Inrockuptibles

Édité par la société **Les Éditions indépendantes** (membre du groupe **combat**), société anonyme au capital de 326 757,51 € **10-12, rue Maurice-Grimaud, 75018 Paris**
Tél. 01 42 44 16 16, lesinrockuptibles.com
MAIL support@lesinrockuptibles.fr cppap 0225 D 85912, dépôt légal 2e trimestre 2025
Siret 428 787 188 000 39 ISSN : 0298-3788 0225 D 85912

DIRECTION Président **Matthieu Pigasse** Directeur général et directeur de la publication **Emmanuel Hoog** Directeur général délégué **Mathieu Levieille** Directeur éditorial **Pierre Siankowski**
RÉDACTION Directrice de la rédaction **Carole Boinet** Rédacteurs en chef **Jean-Marc Lalanne** (cinémas/culture), **Franck Vergeade** (musiques) Musiques **François Moreau** Cinémas **Bruno Deruisseau, Jean-Baptiste Morain** Séries **Olivier Joyard** Jeux vidéo **Erwan Higuinen** Livres **Nelly Kaprièlian** BD **Vincent Brunner** Scènes et Arts **Jean-Marie Durand** Mode **Manon Renault**
SECRÉTARIAT DE RÉDACTION Secrétaire générale de la rédaction **Yaël Girardot** SR **Jessica Binois, Cécile Desclaux, Laurent Malet, Florianne Segalowitch**
ARTISTIQUE Directeur artistique **Philippe Lévêque** Graphiste **Olivier Dupéron** Typographes **Martin Pasquier, Pauline Fourest** Typographie exclusive et logo par **Yorgo&Co** 44 bis, rue Lucien-Sampaix 75010 Paris Conception de la nouvelle formule **Yorgo Tloupas**
PHOTO Directrice photo **Aurélie Derhee** Iconographes **Juliette Alhéritière, Stéphane Damant** Photographe **Renaud Monfourny**
ILLUSTRATRICE **Agnès Decourchelle**
ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO **Laure Adler, Fabienne Arvers, Philippe Azoury, Ludovic Béot, Rémi Boiteux, Thomas Cecchelani, Thomas Chéné, Maxime Delcourt, Théo Dubreuil, Arnaud Ducome, Arnaud Hallet, Antoine Jaussaud, Thierry Jousse, Pauline Le Gall, Noémie Lecoq, Gérard Lefort, John Londono, Émilie Lopes, Thibault Lucia, Pierre-Étienne Minonzio, Nicolas Moreno, Philippe Noisette, Marion Péhée, Jérôme Provençal, Théo Ribeton, Xavier Ridel, Sophie Rosemont, Sylvie Tanette, Maud Tenda, Emmanuel Tellier, Patrick Thévenin, Robin Vaz**
MERCI À **Bernardo Panganiban** ♥
LESINROCKS.COM Cheffe d'édition **Elsa Pereira** Éditrices **Jessica Binois, Solène Filly, Camille Lefèvre, Anna Péan** Alternant **Jolan Maffi**
DÉVELOPPEMENT Responsable marketing/abonnements **Lucille Langaud** Assistantes marketing **Chloé Legris, Valentine Sorgues** Social Media Strategist **Leslye Granaud,** assistée de **Shana Soltin** Directeur technique **Christophe Vantyghem** Contact Agence Destination Média **Didier Devillers, Cédric Vernier,** tél. 01 56 82 12 06, reseau@destinationmedia.fr
PARTENARIAT ET PUBLICITÉ Directeur délégué **Germain Loyer,** tél. 06 07 63 29 31 Directrice culture **Cécile Revenu,** tél. 01 42 44 15 32, **Matthieu de Jerphanion** (musiques), tél. 01 53 33 33 52, **Benjamin Choukroun** (cinéma, vidéo, médias, édition), tél. 01 42 44 16 17, **Charlotte Ellès** (arts, scènes), tél. 01 42 44 18 12, assisté·es de **Xavier Jaeger** Directrice grands comptes **Audrey Chastanet,** tél. 06 46 30 31 25, **Neil Mokaddem** (OPS & Brand Content), tél. 06 23 26 76 44 Codirectrices de production **Axelle Cohen** et **Léna Le Roux Bourdieu** assistées de **Maïa Dubois** et **Tsharly Sintinat** Traffic manager **Stéphane Battu,** tél. 01 42 44 00 13 Chargée de planning publicitaire **Axelle Cohen,** tél. 01 42 44 16 62 Régie externe publicité commerciale **MEDIAOBS** Sandrine Kirchthaler, tél. 01 44 88 89 22
ADMINISTRATION ET FINANCE Directeur administratif et financier **Olivier Jouannic** Directrice juridique **Rozenn Calle** Responsable des ressources humaines **Agnès Baverey** Responsable paie **Ouafa Benbachir** Responsable du contrôle financier **Nika Fegic** Comptable **Cathy Cavalli** FABRICATION Prépresse **Armstrong** Impression, gravure **Imaye Graphic** Imaye Graphic est impliqué dans la préservation de l'environnement par ses certifications ISO14001, FSC, PEFC et Imprim'Vert. Origine papier : Allemagne, taux de fibres recyclées : 100 %, eutrophisation Ptot : 0.008kg/t, certification : PEFC 100 % Fabrication **Créatoprint - Isabelle Dubuc** tél. 06 71 72 43 16 Distribution **MLP**
ABONNEMENT Service abonnement Les Inrockuptibles - 60643 Chantilly cedex, support@lesinrockuptibles.fr ou tél. 03 44 62 52 35. Tarif France 1 an : 115 €
FONDATEURS **Christian Fevret, Arnaud Deverre, Serge Kaganski**

© Les Inrockuptibles 2025. Tous droits de reproduction réservés.

Ce numéro comporte un encart abonnement (kiosques) et un cahier complémentaire *Festival d'Avignon* de 68 pages (tous·tes les abonné·es et kiosques PACA).

Amandine Lauriol · Ella Cummins



LÉGER EN ALCOOL, RICHE EN ARÔMES.

Seul le cidre réunit les contraires. Légèrement alcoolisé (le plus souvent entre 2 et 6 degrés), il est pourtant d'une grande richesse aromatique. Pour respecter ses saveurs fruitées et sa fine pétillance, servir votre cidre bien frais.



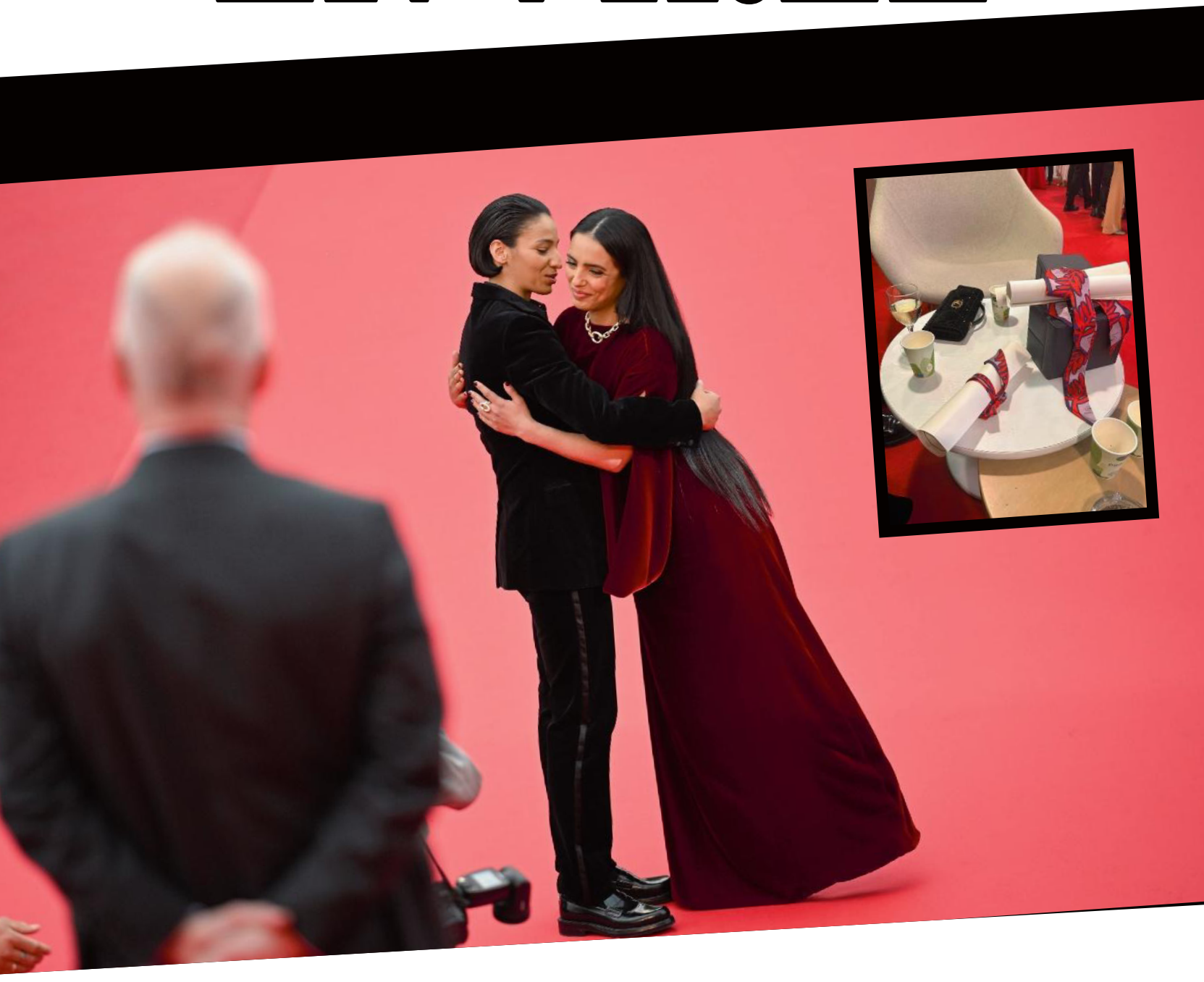
CIDRES DE FRANCE

Tant de qualités à (re)découvrir

UNICID, RCS Paris 422148759.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

EN VIRÉE



avec Hafsia Herzi

Un peu échauffé d'avoir trottiné en smoking dans les rues de Cannes en milieu d'après-midi sous un soleil tapant, nous rejoignons à la hâte l'équipe de *La Petite Dernière* assemblée sur le parvis de l'hôtel Marriott. Alexandra Henochsberg, la distributrice, gère avec autorité le flux des limousines qui doivent convoyer l'aréopage jusqu'au pied des marches du palais (situées pourtant seulement à deux cents mètres, mais les équipes de films se doivent de fouler le *red carpet* en sortant d'une limo). Julie Billy, l'une des productrices, s'affaire sur son portable pour organiser l'arrivée de la comédienne Nadia Melliti, qui a tout juste atterri à l'aéroport de Nice et doit sauter presto sur une moto-taxi. Au cœur de cette petite troupe agitée, dans une ample robe noire, Hafsia Herzi se concentre en silence en songeant à un éventuel discours de remerciement.
C'est le samedi 24 mai. À ce stade, huit jours après un premier séjour cannois pour présenter le film, l'équipe de *La Petite Dernière* a été rappelée par le festival pour la cérémonie de

Le Festival de Cannes vu de l'intérieur : la réalisatrice de *La Petite Dernière* nous fait vivre les coulisses du palmarès, de l'attente fébrile avant la cérémonie jusqu'à la fête qui a suivi le prix d'interprétation de son actrice Nadia Melliti.

Texte Jean-Marc Lalanne



←
Nadia Melliti et Hafsia Herzi sur le tapis rouge de Cannes, le 16 mai.
←←
Pêle-mêle, le prix d'interprétation de Nadia Melliti et les deux prix de Kleber Mendonça Filho.
↓
Hafsia Herzi attend la limo qui l'amène à la cérémonie de clôture, le 24 mai.

Serge Arnal/Starface · Jean-Marc Lalanne

clôture. Elle sait que le film figurera au palmarès, mais ignore encore à quelle place.

***"Je vis à Nancy,* nous raconte Hafsia Herzi.** *C'est tellement long et compliqué d'arriver en train à Cannes que j'envisageais de m'avancer vers le Sud au cas où… En me disant que si le film n'avait rien, j'irais voir ma mère à Marseille. J'ai demandé à toutes les personnes déjà récompensées à quelle heure elles avaient été averties par l'orga du festival qu'elles recevraient un prix. Marie-Ange Luciani* [productrice d'*Anatomie d'une chute*, Palme d'or 2023] *l'a su à 10 heures du matin ! Et personne parmi ceux que j'ai interrogés n'a été prévenu après 14 heures. À 15 heures, nous n'avions toujours aucune nouvelle. Il faut dire que depuis le matin, une énorme panne d'électricité paralysait Cannes. Toutes les personnes espérant un message du festival étaient rassemblées comme des réfugiés au bar du Majestic, l'hôtel bénéficiant de son propre générateur. Chacun était rivé sur son smartphone en train de chercher fébrilement de la connexion."* *[rires]* Finalement, Hafsia est arrivée à Cannes la veille du palmarès officiel, car *La Petite Dernière* a reçu la Queer Palm. Le vendredi 23, vers 23 h 30, haut perché sur un rooftop, Christophe Honoré, président du jury entouré de ses membres, annonce : *"Pour Fatima Daas, pour Nadia Melliti, pour Park Ji-Min, pour Hafsia Herzi…* La Petite Dernière *!"* Hafsia monte sur scène et explique l'importance que revêt à ses yeux ce prix décerné par un jury queer. Elle nous le confirmera plus tard : *"Je ne voulais pas que la communauté LGBTQIA+ se sente trahie par le film. C'est essentiel pour moi de me sentir validée par les personnes queer. Et puis j'ai énormément d'admiration pour le cinéma de Christophe Honoré. J'étais vraiment trop fière de recevoir la Queer Palm."*

L'adaptation du récit littéraire de Fatima Daas *La Petite Dernière* (prix Les Inrockuptibles dans la catégorie premier roman en 2020) lui a été proposée par une de ses productrices. Les deux premiers films réalisés par Hafsia, *Tu mérites un amour* (2019) et *Bonne Mère* (2021), étaient des scénarios originaux inspirés de son vécu. Mais ce récit autobiographique d'une jeune femme qui apprend à vivre son homosexualité **...**

“On est les meilleures actrices de France de l’année, meuf! Toi, t’as carrément battu Jennifer Lawrence!”



↑ Hafsia Herzi avec Park Ji-Min lors de la remise de la Queer Palm le 24 mai.



↓ Hafsia Herzi et Nadia Melliti avec Jean-Marc Lalanne.

→ dans une tension avec son appartenance religieuse musulmane et sa foi l’a touchée profondément. On lui demande si, jusque-là, elle entretenait une proximité avec la communauté LGBTQIA+. *“Oui, j’ai grandi avec des amis gays, des copines lesbiennes. La fréquentation de personnes queer a toujours fait partie de mon quotidien, même avant de faire du cinéma. Mais peut-être qu’avant de travailler sur l’adaptation de* La Petite Dernière, *je ne mesurais pas la violence et l’omniprésence de l’homophobie. La façon même dont elle peut être intégrée par les personnes queer. Le personnage du film, pour se protéger, développe des comportements homophobes! C’est un des sujets du livre de Fatima Daas.”* Pour préparer le film, Hafsia est beaucoup sortie dans les clubs lesbiens. *“J’ai fait les 25 ans de la* Barbi(e)turix, *j’ai beaucoup fréquenté La Mutinerie, où est tournée une scène du film. J’ai rencontré des filles que j’ai beaucoup revues. Beaucoup connaissaient le livre de Fatima Daas, qui a eu un vrai impact sur la communauté. J’ai posé beaucoup de questions sur la sexualité, car j’avais peur que le film manque de justesse à cet endroit. J’ai rencontré aussi des filles voilées qui m’ont parlé de la façon dont elles vivaient leur foi et leurs désirs…”*

On demande à Hafsia quel est son rapport personnel à la religion. *“Ma mère est très pratiquante. Mais elle ne nous a jamais imposé ses croyances. Avec mes sœurs, nous avons toujours été libres de respecter ou pas le ramadan. La religion n’a pas été une contrainte pour moi. Aujourd’hui, je ne suis pas pratiquante. Mais j’ai connu dans ma vie des personnes, pas forcément homosexuelles, écartelées entre leur foi et leurs désirs. En lisant le livre de Fatima Daas, sans me sentir concernée personnellement, je voyais vraiment de quoi elle parlait et ça me bouleversait. Bien sûr, je me suis demandé si j’étais légitime pour raconter cette histoire. Une phrase de Fatima m’a aidée. Elle m’a dit que c’était un devoir pour elle de raconter cette histoire parce qu’elle avait grandi dans un monde où il n’existait aucune image d’elle, aucun modèle de représentation. Je me suis dit que ce personnage de fille lesbienne et musulmane n’avait jamais existé au cinéma et je me suis senti le devoir de le faire exister, et de permettre à des jeunes filles de s’y projeter.”*

Après qu’Alexandra Henochsberg a réparti l’équipe dans trois limousines, les voitures avancent doucement sur la Croisette bordée de passant·es en liesse jusqu’au pied des marches. L’attachée de presse, Monica Donati, prend le relais. Dans une tornade de flashs, de cris, de musique à fond dans les baffles (en l’occurrence *Born to Run* de Bruce Springsteen lorsqu’on foule le tapis), elle organise l’ordre de passage. Hafsia Herzi avance lentement sur le tapis rouge, entourée de ses deux productrices et d’une partie de ses actrices (Nadia n’est toujours pas arrivée). Quelques minutes plus tard, Laurent Lafitte lance la cérémonie avec force facéties et invite le jury de Juliette Binoche à révéler son palmarès. *“Comme on ne sait pas quel prix on aura et qu’ils sont décernés par ordre croissant d’importance, on espère que notre nom sera prononcé le plus tard possible. On se dit : ‘Ah super, on n’a pas le prix du scénario, ah cool, on n’a pas la mise en scène…’* [rires] *Nadia est enfin arrivée dans la salle après la remise du scénario. J’étais soulagée. J’avais le pressentiment que notre prix serait pour elle. Avant le festival, quand on demandait à des marques de l’habiller pour la montée des marches, celles-ci étaient un peu rétives à habiller une inconnue. Alors je rétorquais pour les convaincre : ‘Mais enfin, vous ne vous rendez pas compte qu’elle va avoir le prix d’interprétation féminine!’ Je ne m’étais pas trompée : elle l’a eu.* [rires] *Quand Halle Berry a prononcé son nom, je me suis mise à pleurer. J’espère que les gens n’ont pas pensé que c’était parce que j’étais déçue de ne pas avoir la Palme d’or!* [rires] *J’étais émue de la voir sur scène, tellement fière d’elle.”* À 20 ans, Hafsia a également reçu un prix



↑
Nadia Melliti, Prix d'interprétation féminine pour son premier rôle.

d'interprétation dans un grand festival : celui de Venise, en 2007, pour *La Graine et le mulet* d'Abdellatif Kechiche. *"Nadia a beaucoup mieux assuré que moi. C'est une sportive* [elle pratique intensément le foot], *elle a un mental très solide. Moi, j'étais tellement choquée que je n'ai pas pu dire un mot. Je suis restée muette sur scène en pleurant."* *[rires]*

À l'issue de la cérémonie commence un incroyable marathon pour la jeune comédienne et sa réalisatrice. Dans les arcanes du palais, elles enchaînent des photocalls, une quinzaine d'interviews télé sur une passerelle où elles doivent faire un pas de côté toutes les cinq minutes pour se retrouver devant les micros et caméras d'équipes du monde entier, puis un junket devant une forêt de micros tendus à bout de bras par des journalistes radio survolté·es, une dernière conférence de presse officielle... Entre chaque étape, elles s'arrêtent dans un sas où leur est servi de l'eau ou du champagne. Tous·tes les lauréat·es s'y croisent bardé·es de leur trophée. *"Monica a insisté pour que j'accompagne Nadia. Je ne voulais pas m'incruster. C'était joyeux de faire tout ça au même rythme que les Dardenne, Kleber Mendonça Filho, Joachim Trier, Jafar Panahi... En me retrouvant à leurs côtés, je mesurais vraiment l'incroyable chance que j'ai eue de me trouver dans cette liste de cinéastes en Compétition."* Dans les salles d'attente successives, Hafsia consulte son portable où s'accumulent des centaines de messages de félicitations, allant de cinéastes fameux·ses *("Tiens, Patricia Mazuy m'a écrit")* à des contacts perso *("Oh, j'ai un message de mon médecin généraliste")*. Hafsia et Nadia regardent sur un téléviseur des images d'elles-mêmes qui viennent d'être filmées. En se voyant tenir son prix, la jeune actrice fan de foot dit que maintenant elle rêve d'un Ballon d'or. Poursuivant la plaisanterie, Hafsia répond : *"Tu te rends compte : en février dernier, j'ai eu le César de la meilleure actrice et toi, maintenant, le prix d'interprétation à Cannes. On est les meilleures actrices de France de l'année, meuf!* [rires] *Toi, t'as carrément battu Jennifer Lawrence* [à l'affiche de *Die, My Love* de Lynne Ramsay] *!"*

Avec *La Petite Dernière,* Hafsia Herzi a découvert des facettes inédites de Cannes : la Compétition en tant que réalisatrice, une présence au palmarès… Pourtant, sa carrière gravite autour du festival depuis ses débuts. Actrice, elle est venue une première fois avec Alain Guiraudie à la Quinzaine des réalisateurs (*Le Roi de l'évasion,* 2009). Elle fut l'interprète de plusieurs films en Compétition (*L'Apollonide* de Bertrand Bonello, *La Source des femmes* de Radu Mihaileanu…). Ses deux premières réalisations ont été présentées à la Semaine de la critique, puis Un Certain Regard. Mais surtout, le Festival de Cannes habitait l'imaginaire d'Hafsia avant même qu'elle ne devienne comédienne. *"Petite fille déjà, je me passionnais pour les reportages à la télévision sur le festival. Je voulais appartenir à ce monde. La Palme d'or me fascinait. J'avais envie d'en avoir une!"*

Adolescente, Hafsia voulait déjà réaliser des films autant qu'en interpréter. Dès son premier long métrage tourné à 19 ans, *La Graine et le mulet,* elle parle à Abdellatif Kechiche de son désir de réaliser. Il lui offre des manuels d'écriture de scénario. Elle lui fait lire des bouts d'histoires qu'elle a rédigés. Il ne cesse de l'encourager. À 23 ans, elle réalise son premier court métrage. On l'interroge sur l'absence d'inhibition qui lui a permis de se lancer si jeune dans une activité qu'elle n'avait jamais apprise. *"J'ai toujours pensé que dans la vie comme dans l'art il n'y avait pas de règles. Qu'on pouvait se lancer dans quelque chose simplement parce qu'on le désirait et l'apprendre en le faisant. Évidemment, dès mes débuts avec Abdellatif, j'étais attentive à la fabrication d'un film. J'ai toujours beaucoup parlé avec les techniciens. Tout m'intéressait sur un tournage. En commençant à réaliser, j'ai découvert ensuite ce qu'était le montage. On n'en finit jamais d'apprendre. Je crois que si je n'ai pas eu peur, c'est que je me suis toujours dit que je n'avais rien à perdre. Au pire, je ferais un mauvais film et ce ne serait pas si grave. Dans la vie, certaines situations me stressent, comme présenter un film au Festival de Cannes. Mais sur un tournage, je ne suis pas stressée. Parce que je mets beaucoup de soin à très bien préparer et qu'en même temps j'adore l'imprévu."*

Par un dédale de chemins dérobés, escortée par un membre de la sécu dédié, la team arrive sur la plage où se tient le cocktail des lauréat·es, en présence du jury et de quelques centaines d'invité·es. Hafsia et sa troupe s'installent à une table. On croise Jeremy Strong et Leïla Slimani, Óliver Laxe et Juliette Binoche… Assez vite, Hafsia s'échappe, ne supportant plus ses chaussures à très hauts talons, et va enfiler un jean et des baskets. Elle retrouve son équipe dans la boîte VIP Chez Albane. Hafsia dit d'elle-même : *"Je ne suis vraiment pas une couche-tard. Je ne sors jamais."* Elle est quand même restée dans le club jusqu'à 3 heures. Le lendemain, elle rentre à Paris s'atteler à son nouveau projet, une adaptation de *Dans le jardin de l'ogre,* le premier roman de Leïla Slimani. Mais dans un coin de sa tête germe l'idée d'inventer une suite à *La Petite Dernière,* détachée du récit de Fatima Daas. *"J'ai adoré ce personnage. J'aimerais beaucoup le retrouver, l'accompagner dans la suite de sa vie."*

La Petite Dernière d'Hafsia Herzi, avec Nadia Melliti, Park Ji-Min, Amina Ben Mohamed (Fr., 2025, 1 h 47). En salle le 22 octobre.

Lucas Bonanno/Queer Palm · Monica Donati · Aurore Maréchal/Abaca

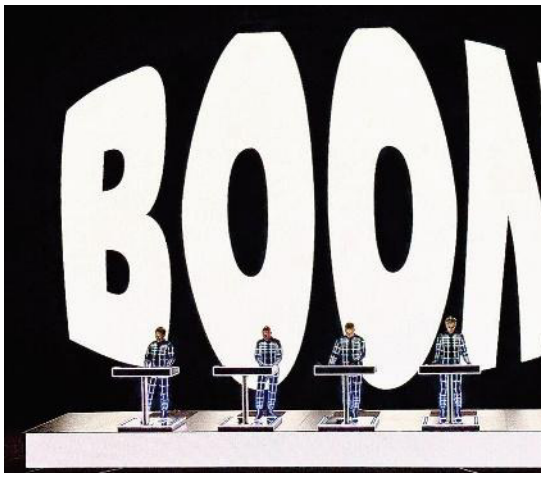
Du 3 au 6 juillet
Les Eurockéennes de Belfort

MUSIQUES

Pendant quatre jours, le festival belfortin fera vibrer la presqu'île du Malsaucy avec pas moins d'une soixantaine de concerts. Au riche programme, on retrouve notamment Justice, Parcels, Damso, Clara Luciani, La Femme, Royel Otis, Philippe Katerine, The Last Dinner Party (en photo), Bicep, Sylvie Kreusch, Theodora, Fcukers ou encore Acid Arab.

eurockeennes.fr





Du 2 juin au 26 juillet
Les Nuits de Fourvière, à Lyon

MUSIQUES

Développant un univers musical original et audacieux, la percussionniste Lucie Antunes apparaît parfaitement en phase avec la ligne pluridisciplinaire des Nuits de Fourvière, où elle présente cette année cinq projets, dont une *Symphonie pour 100 batteries* qui devrait faire grand bruit. Toujours côté musique, citons Beth Gibbons, De La Soul, Tinariwen, Chilly Gonzales et Kraftwerk (en photo).

nuitsdefourviere.com

À ne pas rater



Du 21 juin au 12 octobre
L'École idéale, à Pantin

ARTS

En coproduction avec le Pavillon de l'Arsenal, les Magasins Généraux cherchent à réinventer l'école en présentant des propositions inspirantes d'un point de vue architectural et pédagogique, mais aussi des installations artistiques interactives imaginant de nouvelles manières de faire classe. Des débats prolongeront ce chantier qui vise à réenchanter les apprentissages et à redonner le goût de l'école.

magasinsgeneraux.com

Du 28 juin au 31 août
Le Voyage à Nantes

ARTS



Cette année, autour du thème de l'étrangeté, Le Voyage à Nantes invite une douzaine d'artistes (Iván Argote, Gloria Friedmann, Flora Moscovici, Prune Nourry, Laurent Tixador…) à s'approprier l'espace public *"pour nous faire saisir le vrai mystère de la ville"*, dixit Sophie Lévy, nouvelle directrice générale de la manifestation. En outre, le château des ducs de Bretagne présente une exposition consacrée au peintre japonais Hokusai.

levoyageanantes.fr

Du 21 juin au 16 novembre
Biennale du 9e art, , à Cherbourg-en-Cotentin

BD

Brecht Evens, Prix Les Inrockuptibles BD en 2024, sera l'invité du musée Thomas Henry à travers l'expo *Le Repaire de la Méduse,* accompagné par son complice en lithographie Michael Woolworth, avec qui il réalisera une œuvre à cette occasion. Édith Chambon et Aurélie William-Levaux verront aussi leur travail mis à l'honneur.

cherbourg.fr

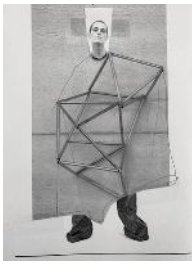


Du 28 juin au 4 janvier 2026
Rick Owens, Temple of Love, à Paris

MODE

Le Palais Galliera explore l'œuvre du "Lord of Darkness". Cette rétrospective, riche de plus de cent silhouettes, depuis ses débuts à Los Angeles dans les années 1990 jusqu'à ses collections récentes, sera complétée d'archives personnelles du styliste. Curatée par Alexandre Samson, l'exposition éclaire aussi le rôle-clé de Michèle Lamy, sa compagne.

palaisgalliera.paris.fr



Courtesy Les Nuits de Fourvière · smarin · Brecht Evens · Owenscorp · Josephine Brueder/Ville de Paris · Didrik Launay-Derain · Dimworks · Emilien Schely



Du 2 au 4 juillet
Fnac Live, à Paris
MUSIQUES

Le chiffre 13 porte bonheur, qu'on se le dise. En témoigne le retour de Fnac Live sur ses terres de l'Hôtel de Ville à Paris, où il érige chaque année une Grande Scène voyant défiler des artistes de tous horizons. En trois jours, pas moins de vingt concerts gratuits, dont ceux de l'Américaine St. Vincent, Miossec, Baby Volcano ou la rappeuse toulousaine Zinée.

leclaireur.fnac.com



cet été

Du 10 au 14 juillet
Festival Les Francofolies de La Rochelle
MUSIQUES

Révélations et superstars au programme d'une 41e édition alléchante : La Femme, Air, Miossec, Clara Luciani, Philippe Katerine, Véronique Sanson, Mathieu Boogaerts, Alain Chamfort, mais aussi le R&B métissé de Saint Levant, l'electropop de Yoa, le folk accompagné de kora de Ballaké Sissoko & Piers Faccini…

francofolies.fr





Du 13 au 16 août
La Route du Rock, à Saint-Malo
MUSIQUES

À l'affiche de la 33e édition du festival malouin, le retour tant attendu des Anglais de Pulp pour leur unique concert français de l'été et aussi les pionniers electro Kraftwerk pour un show audiovisuel à couper le souffle. Parmi les autres noms : Bolis Pupul, Sega Bodega, La Femme, Dominique A, Trentemøller et Black Country, New Road.

laroutedurock.com



Du 2 au 6 juillet
Festival Beauregard, à Hérouville-Saint-Clair
MUSIQUES

Direction la périphérie de Caen, dans le superbe parc d'un château du XIXe siècle, pour cinq jours de concerts, avec la princesse R&B Jorja Smith, le duo versaillais Air, l'envoûtant Malik Djoudi, le sublime trio italo-japonais Blonde Redhead, l'irrésistible duo belge 2 Many DJ's ou encore les Britanniques Bloc Party, dont le premier album fête ses 20 ans.

festivalbeauregard.com



Du 20 au 24 août
Rock en Seine, à Saint-Cloud
MUSIQUES

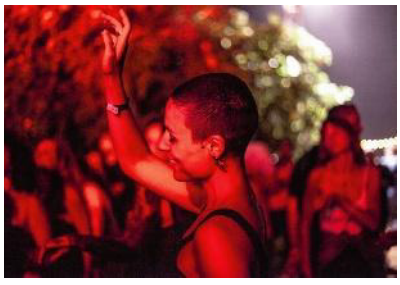
Pas d'été réussi sans un passage par le Domaine de Saint-Cloud ! Cette année, Rock en Seine régale avec le meilleur de l'international (Chappell Roan, London Grammar, Fontaines D.C., Jamie XX, Doechii, Vampire Weekend, Mk.gee, Caribou, Queens of the Stone Age....) comme de l'Hexagone (The Limiñanas, Léonie Pernet, Kids Return, Bryan's Magic Tears...), sans oublier les belles découvertes du club avant-Seine (Eat-Girls, Gildaa, Pamela...).

rockenseine.com

Du 18 au 20 juillet
MIDI Festival, à Hyères
MUSIQUES

On se souvient avec émotion des passages du groupe Girls, mené par Christopher Owens, en 2008 et de la sensation mancunienne Wu Lyf, en 2010. C'était à la Villa Noailles, où tout a commencé pour le MIDI Festival. Pour sa 20e édition, le festival hyérois accueille Wu Lyf, reformé depuis le printemps, Christopher Owens et aussi Malik Djoudi en clôture dominicale.

midi-festival.com



LES VISAGES

Fcukers, too cool for school

La paire new-yorkaise formée par Shanny Wise et Jackson Walker Lewis s'est imposée en une poignée de hits infectieux comme le groupe le plus désirable du moment. Feu de paille ou authentique machine à tubes ? On fait le point dans l'attente d'un premier album.

Depuis la création de Fcukers en 2022, les performances scéniques de la formation américaine semblent provoquer un état d'euphorie chez qui les voit. Si ce *it-band* trop cool pour être vrai, originaire du quartier très huppé de Downtown New York, attire autant de curieux·ses que de personnes doutant de sa sincérité, son hédonisme contagieux finit toujours par rafler la mise, à mille lieues de la morgue poseuse qu'il laisse entrevoir.

Les récits partagés entre New York, Londres, Paris, Tokyo ou Los Angeles n'ont pourtant rien d'anodin : l'acte de naissance de Fcukers a été scellé sur scène. Le 17 mars 2023, le groupe s'y produit pour la première fois, quelques heures seulement après avoir publié ses premiers morceaux en ligne. Organisateur de fêtes à ses heures perdues, Jackson, le producteur et bassiste, fait passer le mot dans le Tout-Brooklyn ; le Baby's All Right de Williamsburg fera salle comble. Pour les trois indie rockeur·ses reconverti·es, Shanny Wise, Jackson Walker Lewis et Ben Scharf (qui a depuis choisi de se consacrer à ses études), l'expérience est émancipatrice au dernier degré. La bande transforme ses sémillantes expérimentations syncrétiques (entre refrains pop, electroclash, reggae dub, trip-hop ou house nineties) en carburant pour dancefloors.

Un réenchantement inespéré pour les trois musicien·nes qui entretiennent un rapport désabusé – sinon conflictuel – à l'industrie musicale, celle-ci les ayant recraché·es après quelques succès d'estime dans leurs aventures précédentes (sous le patronage d'El Michels Affair avec The Shacks pour Shanny, et avec Spud Cannon pour Ben et Jackson). Jackson Walker Lewis, fan absolu des Chemical Brothers et *digger* à la fougue renouvelée, a dû reprendre un boulot alimentaire mais s'adonne à la production de musique électronique pour le fun. Avec une demo en poche – qui deviendra *Homie Don't Shake* –, il reconnaît Shanny, devenue cogérante et barmaid d'un resto, et lui propose d'y poser sa voix.

Sur un sample de Beck lorgnant vers le groove d'ESG – et tout un fatras d'influences en forme de jeu de piste –, l'indolence et la voix traînante de Shanny, débitant des paroles absurdes dignes de l'époque bloghouse *("Silks real leathers fake|Say you'll DJ at my wake|Blacked out show up late|Cause homie don't shake"),* font des miracles. Avec pour seule ambition de produire la musique la plus récréative possible, les deux bidouillent pendant des mois derrière l'ordinateur d'un *home studio* de fortune.

C'est sous l'impulsion de la copine de Jackson, bien plus organisée, que les morceaux foutraques, témoignant du goût de Wise pour le reggae et le dub et de celui de Walker Lewis pour la house filtrée, finissent par prendre forme. Nés dans l'un des épicentres de la musique indé, ces morceaux, ressuscitant l'énergie débraillée du début des années 2000, attirent rapidement l'attention. James Murphy de LCD Soundsystem commande un remix, le groupe signe chez Ninja Tune, Julian Casablancas des Strokes, Clairo ou Beck se pointent à leurs concerts, Hedi Slimane les invite à se produire lors de la Fashion Week pour le défilé Celine, entre autres indicateurs faisant de vous les nouveaux·elles ambassadeur·rices d'une certaine idée du cool mondial. Avant un premier album qu'on espère à la hauteur des attentes, la paire semble rester hermétique aux sirènes d'une industrie qu'elle ne connaît que trop bien, trop heureuse de s'être enfin trouvé un *Bon Bon* espace de liberté après tant d'années. **Théo Dubreuil**

En concert aux Eurockéennes de Belfort le 5 juillet.

Colin McElroy



Pedro Pinho, un esprit libre

Avec *Le Rire et le Couteau*, film ample et bouillonnant, le cinéaste portugais affirme haut et fort sa grande liberté et son rejet de toute forme de convention.



Thomas Chéné pour Les Inrockuptibles

"Où est ma place ?" Cela aurait pu être la première question de Pedro Pinho, réalisateur lisboète de 48 ans, lorsqu'il a démarré le tournage en Guinée-Bissau de l'immense (aussi bien par la qualité que par la durée) *Le Rire et le Couteau*, tant la quête du film, comme de son personnage principal, est de chercher une juste place, au carrefour des luttes contre le racisme, le classisme, le néocolonialisme et les normes hétéropatriarcales.

Il s'agit donc de savoir se placer, ou plutôt, dans le cas de Pedro Pinho, de savoir ne pas se placer, ce qui n'est pas pareil que ne pas savoir se placer. *"Ce que j'ai appris de plus important en faisant des films, c'est que je n'ai aucune idée de l'endroit où je vais mettre la caméra, je m'en fous et je déteste qu'on me pose la question"*, clame-t-il derrière ses épais sourcils poivre et sel. D'apparence provoc, la déclaration a plutôt valeur de profession de foi pour un cinéaste dont la méthode vise à abattre la religion du metteur en scène sachant et tout-puissant et du scénario comme principal point cardinal. Il se voit plus comme un *"ordonnateur du chaos"* que comme un chef d'orchestre.

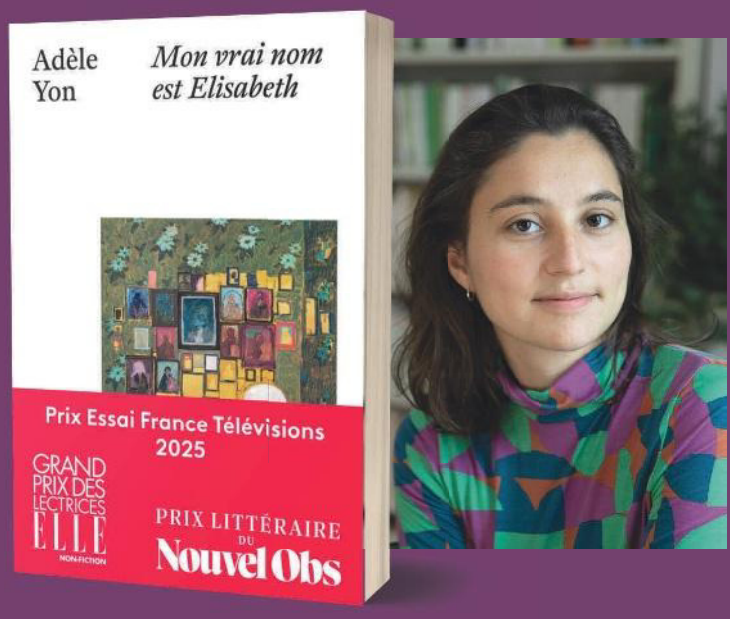
La belle fluidité dans laquelle *Le Rire et le Couteau* se déploie est aussi celle de son tournage, dont les prises de vues ne sont pas bornées par "action" et "coupez" et peuvent ainsi durer des heures, avec une caméra qui *"suit l'action plus qu'elle ne la précède"*, au gré des propositions des comédien·nes qu'on sent ici particulièrement investi·es. Un exemple : la scène d'ouverture du film, où le personnage principal se retrouve à faire du stop dans le Sahara. À la base, un minibus rempli d'une douzaine de figurant·es avait été prévu. Mais au moment de tourner la scène, Pedro sent que *"ça pue le scénario"* et décide finalement de tourner la scène à la sauvette, en arrêtant de véritables poids lourds sur la route et en espérant que le chef opé-

rateur et le preneur de son pourront se glisser dans la cabine à la suite de l'acteur.
Quand on lui demande d'où lui vient son attrait pour la fluidité et l'intersectionnalité, il nous répond dans un français assuré que ces interrogations sont présentes en lui depuis l'enfance, notamment la question de l'orientation sexuelle, lui qui, élève danseur au conservatoire de Lisbonne, encaissait les insultes homophobes d'autres garçons. C'est justement au conservatoire qu'il a, à une dizaine d'années, son premier contact avec le cinéma, en jouant dans les films d'autres étudiant·es. Après un début de vie d'adulte passé à militer à travers l'Europe au sein de mouvements altermondialistes, il se fixe à la fac de philosophie de Lisbonne mais s'en désintéresse vite au profit du cinéma, qu'il voit un peu comme une façon de faire de la philo, mais avec les mains. S'ensuit une lente maturation qui passe par l'école de cinéma de Lisbonne, Louis-Lumière à Paris et la London Film School, et surtout le choc que représente la découverte de *Dans la chambre de Vanda* (2000) de son compatriote Pedro Costa et de *La Salamandre* (1971) d'Alain Tanner.
En plus de *Bab Sebta* (2008) et *Les Villes et les échanges* (2014), deux documentaires coréalisés avec d'autres cinéastes, Pedro Pinho signe un court métrage, *Um fim do mundo* (2013), et un premier long déjà fleuve (3 h) présenté à la Quinzaine en 2017, *L'Usine à rien,* sur des ouvriers qui occupent leur usine pour empêcher son démantèlement. Ses obsessions se précisent : l'injustice sociale au travail, le rapport Nord-Sud, l'aspiration à la liberté face à l'oppression et surtout l'examen de conscience d'une Europe vue *"à partir du dehors"*. Le cinéaste cofonde également la société de production Terratreme (qui a notamment produit le dernier film de João Pedro Rodrigues), qu'il a depuis quittée pour se consacrer à d'autres activités. Il a ouvert en 2023 avec trois proches Casa do Comum, un petit centre culturel pluridisciplinaire à Lisbonne, à la fois librairie, bar, salle de concert, théâtre et cinéma de quartier. S'il espère pouvoir bientôt s'atteler à son troisième film, il aimerait surtout que *Le Rire et le Couteau* soit aussi visible dans sa version intégrale de 5 h 20 : *"C'est l'expérience du voyage et de la durée qui donne sa vraie plénitude au film."* **Bruno Deruisseau**

Le Rire et le Couteau de Pedro Pinho, avec Sérgio Coragem, Cléo Diára, Jonathan Guilherme (Por., Fra., Rou., Bré., 2025, 3 h 31). En salle le 9 juillet.
Retrouvez la critique du film p.120.

ADÈLE YON
MON VRAI NOM EST ELISABETH

LE PREMIER ROMAN PHÉNOMÈNE



"IMPRESSIONNANT ET VERTIGINEUX."
LE NOUVEL OBS

"RÉVOLUTIONNAIRE."
FRANCE INTER

"PRODIGIEUX, INSENSÉ RENVERSANT."
LA GRANDE LIBRAIRIE

Éditions du sous-sol

Antoine Schiffers, la guerre en clair-obscur

Avec *Katya*, le dessinateur belge remporte notre prix Les Inrockuptibles BD dans la catégorie première œuvre. Et s'impose comme la révélation de 2025.

Un enfant fouille dans une fosse commune, animé par une dernière lueur d'espoir, celle de retrouver sa sœur. Finalement, il n'en sort qu'un bout de tissu et tombe dans les bras de la femme à côté de lui. *"J'étais gêné d'assister à cette scène,* avoue Antoine Schiffers. *Je me suis demandé comme la sortir de ma tête pour ne plus la garder pour moi."* Alors que le monde entier est paralysé par le Covid-19 et que lui-même se sent affaibli, l'étudiant belge à l'Institut Saint-Luc, une prestigieuse école d'art bruxelloise, passe sa convalescence à regarder des documentaires sur une chaîne YouTube. Soudain, il est confronté à ce moment dramatique et à la guerre en Tchétchénie. Né en 1996, au moment où ce conflit entre la Russie et les indépendantistes allait être mis en veille (avant de reprendre trois ans plus tard), le jeune dessinateur encaisse le choc. À partir de là, lui qui n'a encore publié que des pages dans des fanzines et doute de faire carrière dans la bande dessinée va imaginer son premier et saisissant roman graphique *Katya,* et le placer dans ce décor qu'il découvre derrière son écran. On y suit une mère, Katerina, se lançant dans une quête désespérée : retrouver sa fille disparue dans un village près de Grozny.



Même si Antoine Schiffers a vu beaucoup de reportages, lu des livres et des articles sur la Tchétchénie, son récit, quoique réaliste, échappe au cadre de la BD documentaire. *"Je ne voulais pas m'approprier une histoire qui n'était pas la mienne, ce n'était pas non plus ce que je voulais raconter. J'ai toujours été intéressé par l'histoire militaire. Avec le temps, ça s'est transformé en une réflexion plus profonde sur la société. Dans* Katya, *je voulais traiter de la condition humaine en général. J'ai toujours l'impression que les guerres sont des miroirs qui se reflètent les uns dans les autres."*

Si Antoine Schiffers a totalement envoûté le jury BD Inrocks (son président, Dominique A, en premier), c'est grâce à son ambition – partir d'un petit coin du globe pour raconter l'universel – et ses audaces graphiques. Teintes grises, bleutées ou rouge pâle… ses pages ont en elles des éclats crépusculaires, évocations des cendres du conflit. *"Cela correspond à ce qui m'avait marqué dans les documents que j'ai vus : les rues labourées par les files de tank, la boue pugnace qui s'infiltre de partout… Le photoreporter belge Bruno Stevens, qui est allé en Tchétchénie en 1999, m'a dit que j'avais bien saisi l'ambiance, ce côté sale. Car la propreté est une préoccupation de temps de paix."* Désormais, Antoine Schiffers digère la conception *"intense"* de *Katya* et le prix Les Inrockuptibles BD de la première œuvre. *"Pour ma deuxième BD, je vais travailler avec un scénariste. Cela me laissera l'espace mental pour réfléchir à mon histoire plus personnelle."* **Vincent Brunner**

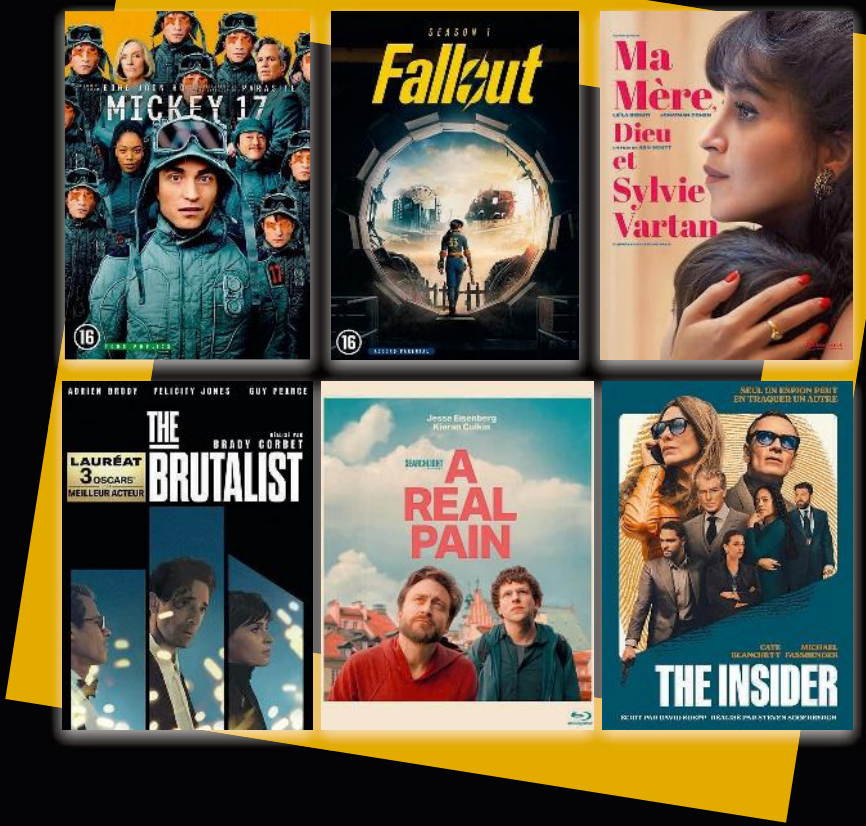
Katya d'Antoine Schiffers (Casterman), 144 p., 25 €. En librairie.

Thomas Cecchelani pour Les Inrockuptibles

COUP DE CŒUR

LA SÉLECTION VIDÉO DE L'ÉTÉ

LA FNAC AIME



2 TITRES ACHETÉS

10€* OFFERTS

EN EUROS FIDÉLITÉ

* Offre réservée aux adhérents du 01/07/2025 au 31/08/2025, sur présentation de la carte adhérent FNAC en cours de validité pour l'achat de 2 titres de la sélection. Le compte de fidélité de l'adhérent sera automatiquement crédité de 10€ en euros fidélité. Les euros fidélité cumulés sur le compte fidélité Fnac sont valables dans les 3 mois suivants leur obtention, à condition que la Carte Fnac ou Fnac+ de l'adhérent titulaire soit en cours de validité et qu'il ait présenté sa carte lors de son passage en caisse. L'ensemble des achats de l'adhérent titulaire et des autres personnes possédant une carte supplémentaire sont comptabilisés sur le compte de fidélité de l'adhérent titulaire. Les euros fidélité peuvent être utilisés dès 1€, en magasin Fnac et Darty ou sur fnac.com pour tout achat supérieur à 1€ (hors livres, coffrets et cartes cadeaux, tirages photos, abonnements presse, cartes de téléphonie, abonnements téléphoniques et internet, prestations de services, téléchargements, billetterie). Offre valable dans les magasins Fnac participant à l'opération. Offre non cumulable avec toute autre remise ou promotion réservée ou non aux adhérents. Dans la limite des stocks disponibles.

fnac.com

VOUS ALLEZ ADORER ADHÉRER À LA CARTE fnac+

LE CLASSEMENT

Chaque mois, *Les Inrocks* s'attellent à un classement. À l'occasion de la sortie de *L'Accident de piano,* nous avons choisi nos six films préférés parmi l'œuvre profuse de Quentin Dupieux.



←
Alain Chabat dans *Réalité* de Quentin Dupieux.

1 *RÉALITÉ* (2014)

Sans transiger sur la brièveté (1 h 27), Dupieux explose ses ambitions. Les intrigues – une fillette obsédée par une VHS cachée dans l'estomac d'un sanglier, un caméraman de télé rêvant de réaliser un film gore, un présentateur frappé de crises urticantes, un directeur d'école transformiste – s'enchâssent par des voies irrationnelles : la fiction que tourne un personnage et le rêve fait par un autre s'agencent comme une seule et même réalité, sans couture apparente. Dupieux ne se pose plus à distance de sa bizarrerie, mais se noie dedans et perd pied. L'entêtante *Music with Changing Parts* de Philip Glass (seule fois, avec le Jon Santo d'*Incroyable mais vrai,* où le cinéaste a fait appel au répertoire d'avant-garde et non à des homologues electro ou pop de sa génération) n'est pas pour rien dans la transe qui se dégage du résultat.

2 *STEAK* (2007)

Seul véritable "film-culte" de Dupieux, pour quelques répliques et motifs entrés au panthéon pop culturel *("Chivers", "le dernier arrivé est fan de Phil Collins"…), Steak* est aussi et surtout une impeccable parabole dystopique mêlant passé (une vieille mythologie américaine des gangs de bellâtres à la *Grease* ou *Outsiders*) et futur (un cauchemar post-humain de chirurgie esthétique), dans une satire géniale sur la tyrannie du cool. Le meilleur film d'Éric et Ramzy.

3 *LE DAIM* (2019)

Dupieux retourne sa lentille : il ne filme plus un personnage normal confronté à un monde déréglé. C'est le personnage qui est fou, dans un décor de "pays réel" (une France profonde nichée dans une vallée pyrénéenne), où le *nonsense* dupieusien se renouvelle sous un jour borgne et obtus : un film qui ne s'explique pas, qui ne s'excuse pas, comme une sorte de nouvelle sadique, gratuite et grimaçante.

4 *LE DEUXIÈME ACTE* (2024)

Le parfait contrechamp théorique de *Yannick*. Ce n'est plus dans la salle que surgit la contestation du dispositif spectaculaire, mais au cœur même du spectacle. L'œil est dans l'écran et se retourne sur lui-même. De la montée en puissance des intelligences artificielles dans la création aux VSS, en passant par la violence de classe, *Le Deuxième Acte* enregistre les secousses qui agitent l'industrie du film.

5 *MANDIBULES* (2020)

En réunissant le tandem du Palmashow, Dupieux retrouve d'une certaine manière les States avec un film d'idiots à la Farrelly *(Dumb and Dumber)* ou McKay *(Frangins malgré eux),* dans une Côte d'Azur aux airs de Californie. C'est l'explosion de la Dupieux-mania chez les acteur·rices français·es : après cette pantalonnade qui révèle le talent comique d'Exarchopoulos, tout le star-system brûle de passer devant sa caméra.

6 *WRONG COPS* (2013)

Collection de saynètes potaches, sexuelles ou gore unifiées par la figure du flic pourri, avec un côté bande dessinée *Fluide glacial* (type Édika) pour la joyeuse débauche de trash gratuit. Le casting est d'un goût très raffiné pour le rire bizarre (Eric Wareheim, Steve Little, Jon Lajoie) et, mine de rien, une certaine critique sociale se fait sentir dans ce bac à sable à la lisière (et seulement la lisière) du *nonsense,* qui ne perd jamais de vue son sujet, la police. **Théo Ribeton**

L'Accident de piano de Quentin Dupieux, avec Adèle Exarchopoulos, Jérôme Commandeur, Sandrine Kiberlain, Karim Leklou (Fra., 2025, 1 h 28). En salle le 2 juillet.
Retrouvez la critique du film p.124.

Diaphana Distribution



HORS-SÉRIE SEXE
EN KIOSQUE LE 2 JUILLET
Disponible également sur notre shop

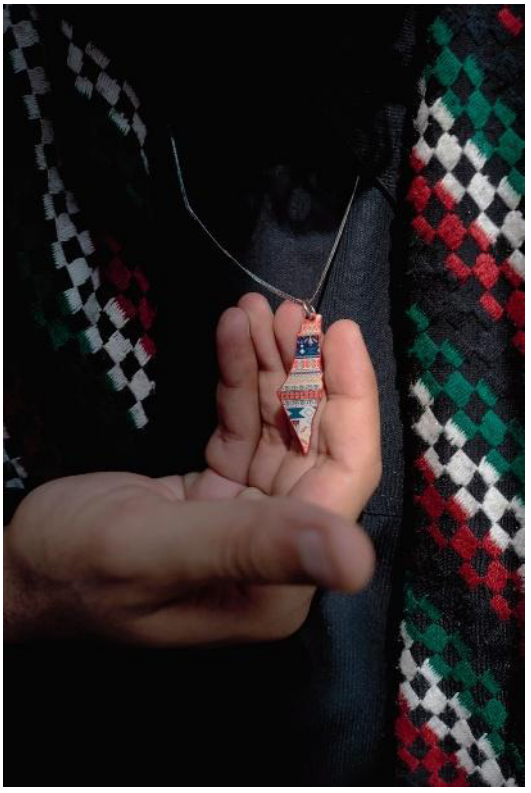
L'ÉPOQUE

Résister et revivre









Ils sont dessinateur, plasticien, danseur… Loin de l'enfer de Gaza, ils ont trouvé un répit grâce à des résidences d'artistes à Marseille. Des lieux où ils comptent continuer à créer pour exister, témoigner et porter la voix des oublié·es. Ils racontent la souffrance et l'horreur, leur besoin d'alerter le monde sans relâche et leurs (maigres) espoirs.

Texte Émilie Lopes
Photo Marion Péhée
pour Les Inrockuptibles

Sur les décombres d'un immeuble, au milieu des gravats et des ruines, un jeune homme danse. D'autres, derrière lui, suivent la chorégraphie, keffieh accroché au cou, comme pour mieux se protéger du bruit des bombes. Le jeune homme fixe la caméra, yeux noirs et regard aiguisé, puis file courir à travers les ruelles entrelacées. Ce jeune homme, c'est Mohanad Smama, premier Palestinien à avoir créé une compagnie de danse contemporaine à Gaza. Son téléphone est rempli de vidéos comme celle-ci, du temps d'avant, du temps où il était encore là-bas.

"On me demande toujours pourquoi j'ai voulu faire de la danse, mais c'est dans notre culture de danser. J'ai grandi avec ça. Mes parents, qui étaient tous les deux professeurs de sport, m'ont toujours encouragé", confie-t-il timidement. À 28 ans, le jeune homme a quitté les sien·nes, à contrecœur. *"Ma famille a choisi pour moi. Elle voulait que je poursuive mes rêves et mes projets et savait qu'avec le génocide, ce serait impossible de les réaliser au milieu des champs de ruines."* Alors il s'est activé pour récolter des fonds et s'enfuir vers l'Égypte, en avril 2024, avant de demander un visa pour la France, qu'il obtiendra huit mois plus tard. Comme d'autres, Mohanad a bénéficié du programme PAUSE (Programme national d'accueil des artistes et scientifiques en exil) du Collège de France, qui délivre le "passeport talent", titre de séjour pluriannuel permettant aux lauréat·es de poursuivre leur création. •••

←
L'artiste Mohamed Abusal, sa femme Amal et leur plus jeune fille Zaman à Marseille, en octobre 2024.

↑
Dessin extrait de la série *Je suis encore vivant* de Maisara Baroud. À Marseille, en mai 2025.

↗
Un pendentif que porte toujours sur lui le danseur et chorégraphe Mohanad Smama. À Marseille, en mai 2025.

→ Depuis le début de la guerre, dix-sept artistes et leurs familles sont arrivé·es en France, tous et toutes soutenu·es par le collectif Ma'an (Ensemble pour les artistes de Gaza), créé dès octobre 2023 pour les aider financièrement et logistiquement en leur trouvant des résidences artistiques. *"Nous avons monté trente-deux projets. Mais quinze artistes sont encore bloqués à Gaza, alors que nous pouvons les accueillir",* regrette Marion Slitine, cofondatrice du collectif, anthropologue et chercheuse.
Le 13 mai dernier, l'architecte Ahmed Shamia, lauréat du programme PAUSE qui devait venir enseigner en France, est mort de ses blessures dues à une frappe de l'armée israélienne. *"Nous assistons à un culturicide. Pour que la culture palestinienne cesse d'être effacée et anéantie, nous devons leur donner une voix, et c'est par ces résidences que cela peut se faire",* ajoute cette spécialiste de la scène artistique palestinienne.
Mohamed Abusal a été parmi les premier·ères à parvenir à Marseille, avec sa femme et ses cinq enfants, pour une résidence au sein du Mucem. Le travail de cette figure emblématique a été exposé à travers le monde, notamment grâce à son projet *Un métro à Gaza* qui consistait à planter une cinquantaine de panneaux lumineux de métro dans la bande de Gaza pour dénoncer le chaos de la ville, comme un acte de résistance au blocus israélien. *"Depuis 1967* [et la guerre des Six-Jours], *notre population est menacée de disparition. En tant qu'artistes, nous avons une responsabilité",* témoigne-t-il.

À QUOI BON, PUISQUE TOUT A ÉTÉ DÉTRUIT?

S'il n'avait jamais imaginé quitter ses terres, il a fini par s'y résoudre. *"Au début, je pensais qu'il s'agissait d'un bombardement de plus, que cela allait finir, puis j'ai vite compris que, cette fois-ci, ce serait bien différent. Nous, artistes, sommes pris pour cibles chaque jour",* se désole-t-il. Sa maison, son atelier et les deux galeries d'art contemporain, Eltiqa et Shababek, dans lesquelles il avait l'habitude d'exposer ont été pulvérisés. *"Cela représente plus de trente ans de travail, et il ne reste plus aucune trace de ce que j'ai pu construire."* Sous les bombes, Mohamed a mis un temps son travail entre parenthèses, trop occupé à survivre et à cacher sa famille, déplacée d'abri en abri. Longtemps, il s'est demandé à quoi tout cela pouvait servir, puisque tout avait été détruit. Puis son arrivée à Marseille lui a donné un nouvel élan, comme le soleil et le ciel bleu qu'il aime observer si souvent. *"L'art a une place privilégiée dans cette ville. Je suis entouré de gens qui croient en moi, en mes créations, qui me soutiennent, qui m'encouragent à développer mes projets. Je sais que j'ai encore plein de choses à faire et que je pourrai compter sur leur solidarité. On a voulu nous effacer, mais nous sommes encore là."*
En racontant son histoire, inlassablement, d'une voix calme, presque monocorde, Mohamed garde les yeux rivés sur son téléphone, à traquer les dernières informations, la liste des mort·es du jour ou de la nuit. Il prend aussi des nouvelles des dernier·ères arrivé·es, comme son ami Maisara Baroud. Il sait le choc que cela peut être de se retrouver éloigné·e des sien·nes.
Maisara est de la même génération que Mohamed. À Gaza, il était professeur à l'école des Beaux-Arts de l'université d'Al-Aqsa, avant qu'elle ne soit détruite. Le soir, il dessinait dans son studio avant de rentrer chez lui rejoindre sa famille. Tous ces lieux chers ne sont plus que des gravats aujourd'hui. Au début des attaques, Maisara a tenu un journal sur les réseaux sociaux, une série de dessins baptisée *Je suis encore vivant,* d'abord imaginée pour donner des nouvelles à ses proches. Elle s'est très vite transformée en outil de résistance, une façon de raconter chaque jour la guerre et ses massacres.



↑
Malgré la destruction de son studio de danse à Gaza, Mohanad Smama avait continué à danser sur les ruines jusqu'en avril 2024.

"J'ai assisté à des massacres, j'ai vu des corps déchiquetés, je les revois encore le soir, quand je m'endors."
Mohanad Smama, danseur



← Mohanad Smama à Marseille, en mai 2025.

"JE NE PASSE PAS UNE SEULE SECONDE SANS PENSER À GAZA"

Sur des feuilles, Maisara a croqué en noir et blanc les vies perdues et les corps mutilés, les enfants sans vie et les mères éplorées. *"Il fallait que je documente le génocide, que le monde sache ce qui nous arrive. L'art et le dessin m'ont sauvé et m'ont permis de résister",* partage-t-il dans son nouvel appartement mis à disposition par l'Iremam (Institut de recherches et d'études sur le monde arabe et musulman), rattaché à l'université d'Aix-Marseille. Une seule pièce fait office de salon, de cuisine et de salle à manger. Assis sur une chaise, il enchaîne les cigarettes et les cafés pendant que sa fille Rita s'occupe de la traduction. Elle en veut beaucoup à son père de l'avoir forcée à partir, il y a un peu plus de quarante jours, avec sa mère et sa sœur de 15 ans. *"Jusqu'au dernier moment, je t'ai dit que je voulais rester",* lui lance-t-elle. *"Je voulais simplement vous sauver",* répond-il, comme fatigué de se défendre.

À seulement 22 ans, la jeune femme a vu toute l'horreur des massacres et connaît déjà les stigmates que ces crimes peuvent laisser. L'ancienne étudiante est devenue journaliste, *"non pas par choix mais par devoir". "Je devais dire au reste du monde ce que nous vivions. Je dois encore le scander. Je ne passe pas une seule seconde sans penser à Gaza. Je veux témoigner du génocide de mon peuple",* dit-elle, les larmes aux yeux. *"Depuis que je suis ici, je n'arrête pas de pleurer. Je n'avais jamais pleuré avant",* poursuit-elle. *"C'est pareil pour moi. Je pleure la nuit, je pleure en regardant mes dessins, je pleure cette vie que je n'ai plus",* avoue Maisara. Mais en recrachant des volutes de fumée, comme pour mieux chasser cette tristesse, il affirme vouloir se tourner vers l'avenir. *"Mais quel avenir ?,* rétorque Rita. *Tout est détruit." "Nous reconstruirons tout une fois le génocide terminé. Pierre par pierre, nous nous relèverons",* assure-t-il, avant de retourner à ses dessins qu'il continue de réaliser depuis Marseille.

"JE CONTINUE MON TRAVAIL, JE DANSE"

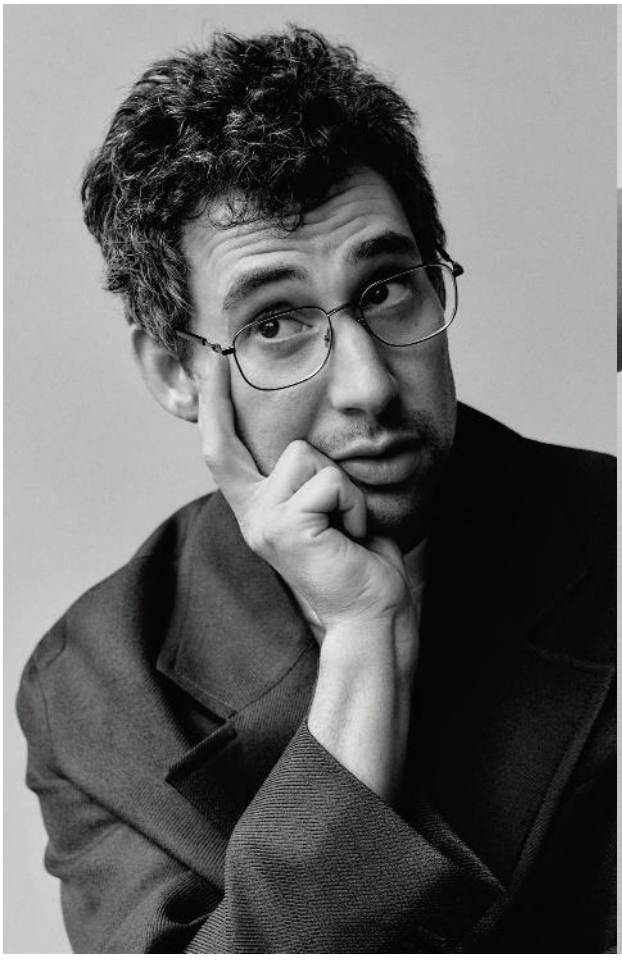
S'il partage cette même tristesse, Mohanad Smama veut lui aussi espérer la fin de cette guerre. Dans le salon de la Villa des Auteurs, près de la Friche la Belle de Mai, il tente de se reconstruire. *"C'est difficile, et en même temps inutile, de parler de cette vie d'avant. Ce qui compte pour moi, c'est de parler de la guerre et du génocide que subit mon peuple. J'ai assisté à des massacres, j'ai vu des corps déchiquetés, je les revois encore le soir, quand je m'endors. Ces images tournent en boucle dans ma tête."* Sa chambre est sommaire. Un drapeau "Free Palestine" décore les murs. Lui brandit son keffieh dès qu'il en a l'occasion, par fierté. *"Je continue mon travail, je danse, je donne des cours au Ballet national de Marseille, je collabore avec des artistes locaux, j'appelle certains membres de ma troupe pour qu'ils continuent à danser. Je ne veux pas m'arrêter. C'est important de continuer à résister, même si j'ai l'impression de vivre une vie parallèle. Mon corps est ici, mais mon esprit est à Gaza, avec les miens."*

Pour leur rendre hommage et faire entendre leur voix, il prépare son premier solo de danse pour octobre. Il a décidé de l'appeler *Sans limites*. *"L'art doit nous permettre de dénoncer le génocide",* lâche-t-il, avant d'apprendre par téléphone que sa famille est à nouveau menacée. Sa mère lui révèle qu'elle ne sait plus où aller, ni comment, mais qu'elle doit quitter son abri de fortune au plus vite. *"Je dois les aider, ma famille, mon peuple. J'essaie par tous les moyens, par mes réseaux, les contacts que j'ai ici et ailleurs dans le monde. Il le faut."* Essayer encore, toujours, tel un phénix, le surnom que lui a donné la population de Gaza.

OÙ EST LE COOL

Peau salée, cuir tissé, casquette pop et vin ensoleillé : cet été, les papilles dégustent, les histoires s'entremêlent, les regards se défilent et les odeurs transportent.

Texte Manon Renault





→ Jeux de mains

Il a le look du type qui produit des tubes en jean vintage, entre deux cafés filtre avec Lana Del Rey. Jack Antonoff, le faiseur de tubes sur mesure pour Lorde ou Taylor Swift, rejoint la longue ribambelle de visages choisis par Bottega Veneta pour incarner *Craft Is Our Language,* première campagne de l'ère Louise Trotter sous forme d'hommage au geste, au tissage *intrecciato,* au savoir-faire discret. Le choix d'Antonoff fait sens : dans son studio, lui aussi tisse. Des sons, des textures, des mélodies impeccables. Le fil est solide.

bottegaveneta.com

↓ Un resto dans un vieux ciné



Dans un ancien cinéma de 420 m² au cœur du Vᵉ arrondissement de Paris, équipé de huit projecteurs et d'un écran panoramique de 112 m², Ramzi Saade ne programme ni Godard ni Visconti, mais un autre genre de festival : charcuterie de montagne, sciaccarellu minéral, souvenir de figuier brûlé. Passé par des restaurants à Copenhague et des agences d'architecture au Liban, il refuse d'ouvrir un énième spot à burrata sur béton ciré et préfère raconter des histoires à table, avec des dîners immersifs, dont la carte change chaque saison. Cet été, la Corse est à l'honneur.

17, rue des Écoles, Paris Vᵉ.
aticaparis.fr



↑ Un été français

Un parfum comme un ticket de cinéma oublié dans un roman de poche Gallimard. Celine dégaine un nouvel opus dans sa collection de haute parfumerie, Un été français, un brin mélancolique, quelque part entre une fin d'après-midi à Saint-Tropez et un travelling bleu Klein. Ajonc poudré, peau salée, bergamote et premières amours : ça sent la liberté filmée en 16 mm, les regards qui flottent, les vacances qui n'en finissent pas et la jeunesse qui ne sait pas encore qu'elle est passée.

celine.com



↑ Une casquette Britney

Si, pour certain·es, les étés sentent la Nouvelle Vague, d'autres se parent plutôt d'un string fluo et d'un liner noir, mû·es par la nostalgie des lolitas pop. Pour Balenciaga Music, Demna dévoile une capsule dédiée à Britney Spears, longtemps snobée par le luxe. Au milieu des T-shirts et des hoodies trône le fétiche des stars fuyant les paparazzis : la casquette, accessoire ostentatoire de la quête d'anonymat ou simple pare-soleil pour les anonymes. Une collection-miroir d'une décennie Balenciaga par Demna qui, après l'été, continue chez Gucci.

balenciaga.com

FOODING

Le Marais passe à Manhattable !

L'adresse du mois spottée pour nous par Le Fooding : du glamour façon *Mad Men*.

Les boom-booms ont trouvé leur nouveau QG ! Dans l'une des rues les plus huppées de l'Upper Marais, l'Experimental Group a "madmenisé" l'ancien bar à cocktails Sinner par l'entremise du designer Tristan Auer. Résultat : un décorum ultra-glamour inspiré des *chop houses,* ces restaurants grilladins de la Big Apple des fifties, alchimisant voûtes monumentales, verrière végétalisée, banquettes en cuir, rideaux lascifs et chandeliers XXL. Pour ravitailler ces soirées sauce Manhattan, la carte signée Mélanie Serre (cheffe de L'Auberge du Bassin à Lège-Cap-Ferret) rejoue les classiques américains avec ce soupçon de chic frenchy : lobster roll brioché, pork belly confit au miel, mac and cheese, banana split… Pour nous, l'autre soir, ce fut un grand chelem iodé débutant par des joyaux d'huîtres Gillardeau, suivies d'un harmonieux carpaccio de maigre entortillé de kumquat confit, radis rose et noir, avant une suprême plâtrée de linguine au homard (entier !) nappée d'une sexy bisque au piment d'Espelette. Destination finale : un paris-new york au croquant chou sucre-glacé, fourré d'une ganache crémeuse aux noix de pécan… très, très cancan !
Côté liquides, des vins bio-conventionnels (minervois Hibou du Domaine de la Senche à 10 € le verre, saint-joseph blanc Lyseras d'Yves Cuilleron à 70 € la bouteille) auxquels on préfère l'expérimentale cocktailiste : Dry Martini avec fiole de gin en sus (17 €), American Dream sans alcool shakant Amàrico, bissap maison, tonic et olive (12 €)… à siroter aussi au bar de l'entrée.

Temple & Chapon, tous les jours de 19 h à 22 h (le dimanche de 12 h à 14 h 30), 116, rue du Temple, Paris III^e^.
Découvrez toujours plus de hot spots partout en France sur l'app iOS du Fooding et sur lefooding.com !



Sam Baron · Bottega Veneta · Balenciaga · Mr Tripper

TOUJOURS DES MOTS

"Encore des mots, toujours des mots, les mêmes mots", chantait Dalida à Alain Delon. De cette reprise d'un tube italien du début des années 1970 interprété par Mina et Alberto Lupo, écrit par deux auteurs oubliés, Leo Chiosso et Giancarlo Del Re, ce qui reste en tête aujourd'hui, c'est le duo et la mélodie. Des mots faciles, toujours fragiles, des mots qui pourraient atteindre une forme de vérité : *"Je ne te dis pas 'comme tu es belle' parce que ce sont les paroles mais parce que tu es belle"*, susurrait Delon à l'oreille de Dalida, qui avait du mal à garder son sérieux et éclatait de rire.

Des mots, encore des mots, encore plus de mots, des mots à la place d'autres mots pour trahir l'histoire, la mémoire, la signification même de ce que parler veut dire. D'un côté le réel, de l'autre le bla-bla orchestré pour façonner un autre monde qu'on entend fabriquer pour qu'il soit partagé par tous et toutes. Le bla-bla qui fait du bruit, de plus en plus de bruit, le bla-bla soi-disant à suspense, le bla-bla addictif qui fait qu'on s'inquiète quand l'émetteur·rice n'est plus au rendez-vous et que le silence devient synonyme d'inquiétude.



Avez-vous remarqué, en effet, qu'en quelques mois le président américain a réussi à créer une bulle communicationnelle dont nous avons du mal à nous passer, comme si cet ex-roi de l'*entertainment* réussissait à capter notre psyché collective, avide de rebondissements, de stories où, comme dans les séries, les bons et les méchants s'affrontent, les meilleur·es ami·es se disputent au vu et au su de la planète ? Difficile de croire que tout cela est improvisé. Plus difficile encore de réaliser à quel point nous sommes "otages" d'une stratégie hyper-structurée, nécessitant des moyens intellectuels et technologiques de plus en plus performants pour nous faire entrer dans une nouvelle forme de réalité où même la signification des mots se dilue et s'efface peu à peu. Pour que cette nouvelle réalité soit cohérente, il faut la débarrasser de ses scories, ses impuretés, ses imperfections qui nuisent à sa fréquentabilité. Principal outil de cette nouvelle guerre civilisationnelle : les mots.

Notre époque est non seulement très dégueulasse, mais aussi particulièrement dangereuse.

La chasse aux mots qui fâchent est déclarée. Saviez-vous que, depuis l'avènement du trumpisme, l'interdiction, dans les bibliothèques publiques, de certains livres ayant trait à ce que le Président lui-même nomme *"le fascisme de gauche"* prend des proportions considérables ? Saviez-vous que, récemment, les Archives nationales américaines avaient modifié une photo d'une exposition consacrée à la marche des femmes sur Washington le 21 janvier 2017 en effaçant les slogans hostiles à Trump et en supprimant les mots, pourtant fort utilisés par Trump, *"pussy"* et *"vagina"* ? Soi-disant pour protéger les enfants, avant de reconnaître la falsification des faits et de les rétablir. Tout ceci, et bien d'autres choses sur l'importance de cette guerre sémantique, je l'ai appris dans l'essai dense et magistral de Laure Murat intitulé, expression empruntée à Antonin Artaud, *Toutes les époques sont dégueulasses*.

Oui, elles le sont toutes. La censure a toujours existé ainsi que le travestissement de la vérité. Mais la nôtre est non seulement très dégueulasse, mais aussi particulièrement dangereuse, tant le concept même de vérité s'est opacifié.

Hannah Arendt, dès le début des années 1960, prévoyait dans *La Crise de la culture* la disparition de cette dernière qui, comprimée, remaniée, simplifiée, servirait de pâture accessoire le week-end aux classes laborieuses en quête de divertissement. La philosophe ne pouvait prévoir l'avènement des réseaux sociaux ni les progrès fantastiques de l'intelligence artificielle. Mais ce qu'elle avait pressenti avec force c'était que, face à la censure, l'arme la plus efficace était l'imagination, la créativité, la protection de l'autonomie et de la liberté des artistes, les mots partagés en commun pour résister. Nous y sommes. Le combat ne fait que commencer.

Illustration : Agnès Decourchelle pour Les Inrockuptibles

Prix Swiss Life à 4 mains

Photographie & Musique

Appel à candidatures

du 1er juin au 1er octobre 2025

7e édition du Prix

2026 - 2027

- 30 000 euros pour le duo photographie et musique
- Ouvrage d'artiste sur mesure aux Éditions Filigranes
- Parcours d'exposition en institution culturelle
- Participation à un festival de musique

Infos & candidature :
flashez ou rendez-vous
sur bit.ly/2MhmrSJ

SwissLife
Fondation

Fondation Swiss Life

Soutenir vos choix, accompagner vos rêves

Suivez la Fondation Swiss Life sur les réseaux sociaux

POURQUOI KIDS RETURN AIME…

PETER IVERS

Un·e artiste partage un coup de cœur. Ce mois-ci, le duo d'indie rock français, auteur d'un très bon deuxième album, *1997*, nous parle de sa connexion avec le musicien américain culte.





"On est en novembre 2023, dans une maison d'un petit village des Pyrénées où l'on a installé notre studio de musique. C'est là que commence la création de notre deuxième album, *1997*. Le fond d'écran de l'ordinateur avec lequel on travaille affiche un portrait énigmatique en noir et blanc : celui de Peter Ivers. On a découvert sa musique et son histoire grâce à son morceau *Miraculous Weekend*. Ce qui nous a immédiatement accrochés, c'est cette voix nasillarde, à la fois élégante et mordante, posée sur de l'harmonica et des vieilles *drum machines*. Peter Ivers, c'est un peu un héros oublié, un pionnier discret, qui sort des albums peu écoutés mais profondément singuliers dans les années 1970. Il faisait aussi du théâtre, animait des émissions de télé décalées et absurdes… avant d'être tragiquement assassiné à 36 ans, à coups de marteau, dans son appartement de Los Angeles. On n'a jamais su qui l'avait tué.

Sa musique évoque parfois celle de MGMT, mais avec trente ans d'avance. Il faut écouter *Love Is a Jungle, Even Stephen Foster* ou encore *You Used to Be Stevie Wonder*. On dirait aussi un peu du Bowie, mais en plus brut, plus artisanal, plus sale. C'est un artiste inclassable, étrange et visionnaire. En 1976, il fait la première partie de Fleetwood Mac… en couche-culotte. Ce qui nous touche chez lui, c'est aussi son lien avec le cinéma. En 1977, il compose la bande originale du premier film de Ron Howard, *Lâchez les bolides*, mais aussi celle d'*Eraserhead*, le tout premier long métrage de David Lynch, avec le morceau *In Heaven (Lady in the Radiator Song)* – un titre repris plus tard par les Pixies. Pendant qu'on travaillait sur les maquettes de notre album, un de nos morceaux parlait de lui dans ses premières paroles. Finalement, ce titre est devenu *Welcome to My Life*, en featuring avec Sasha Frantz, avec un texte réécrit. Quand on est entrés en studio en mars 2024, on a mis un peu Peter Ivers de côté, jusqu'à changer notre fond d'écran, remplacé par une photo signée Elsa & Johanna, celle qui deviendra ensuite la pochette de *1997*. Mais en avril 2025, alors qu'on était à Los Angeles pour la sortie de l'album, on est tombé par hasard sur l'édition japonaise de son album *Terminal Love* chez un disquaire. On l'a évidemment achetée ! Depuis, on réécoute sa musique comme on écouterait celle d'un vieil ami, fascinant, insaisissable et toujours présent. Ce qu'on aime chez lui, c'est qu'il traverse les époques comme un fantôme de la musique. Tellement avant-gardiste, tellement intemporel."

Propos recueillis par Carole Boinet

1997 (Ekler & Hamburger Records/Virgin Records/Universal).

L'ÉTRANGE ÉTÉ



LE VOYAGE À NANTES

28.06 → 31.08.2025

Iván Argote
Aurélie Ferruel et Florentine Guédon
Gloria Friedmann
Willem de Haan
Jenna Kaës
Flora Moscovici
Prune Nourry
Maison Pelletier Ferruel
Éléonore Saintagnan
Laurent Tixador
Romain Weintzem

Parcours artistique, événements, expositions...

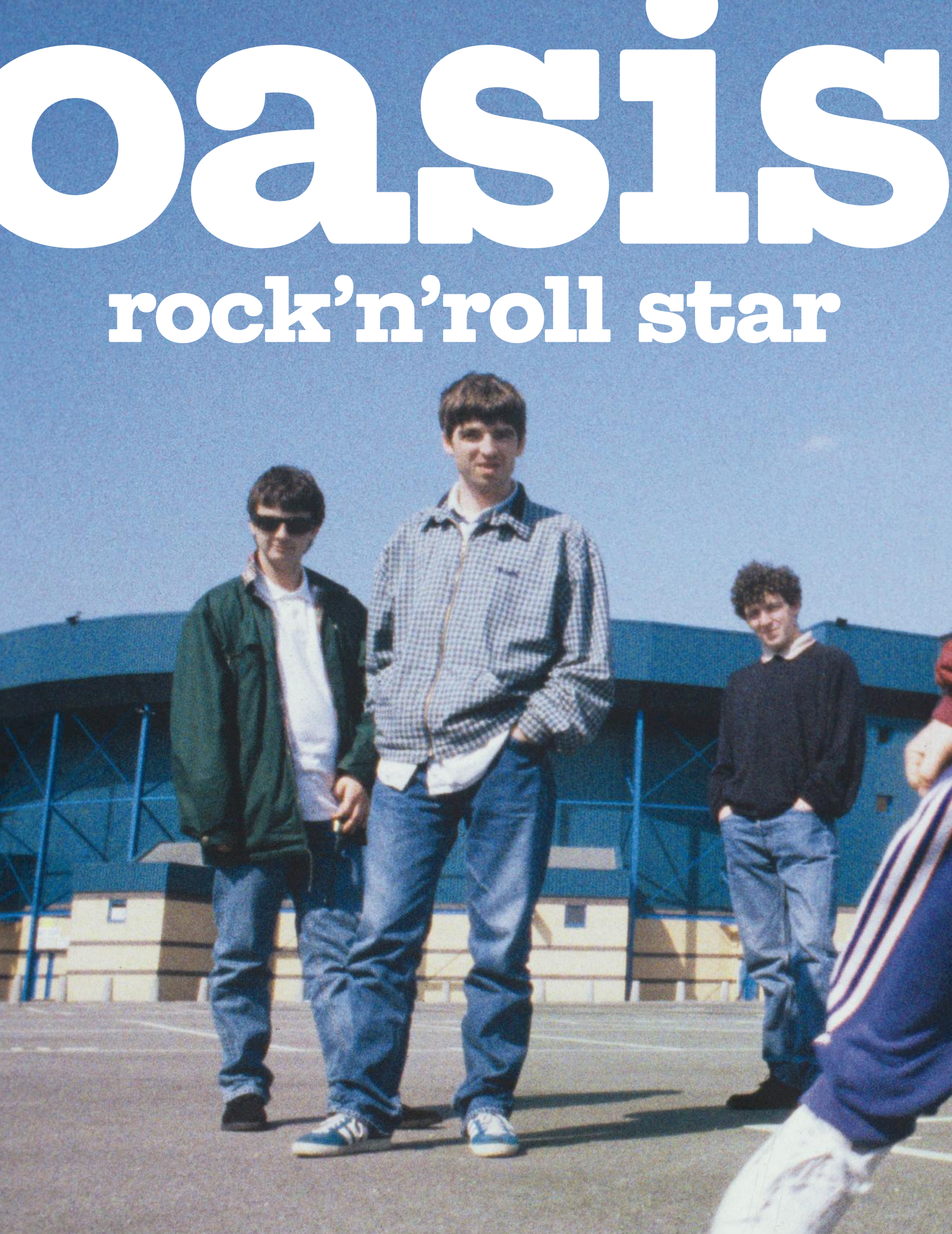
LE VOYAGE À NANTES
levoyageanantes.fr

www.levoyageanantes.fr

D'après esquisse de Iván Argote. *Antipodos.* © Iván Argote / Photo : Philippe Piron / LVAN

oasis

rock'n'roll star





←
Devant le stade de Manchester City, Maine Road, en 1994.

Chris Floyd/Camera Press

“J’ai toujours su que nous serions énormes”

En août 1994 paraissait le premier album d’Oasis, *Definitely Maybe*, véritable raz-de-marée dans les charts britanniques, puis dans le monde entier. Quatre mois plus tard, on rencontrait pour la première fois Noel, guitariste, auteur, compositeur (27 ans), et Liam, chanteur (22 ans), Gallagher, passés d’une vie morne et morose à Manchester au grand cirque rock. Entretien brut (et parfois brutal) avec ces deux fortes têtes.

Texte Emmanuel Tellier
Photo Renaud Monfourny pour Les Inrockuptibles

Quels rapports entretenez-vous avec votre ville d’origine, Manchester ?

Liam Gallagher — Elle ne signifie rien pour nous. C’est juste une foutue ville du Nord, là où nous vivons. Une ville comme les autres, où le groupe n’attirait personne il y a encore huit mois. Alors maintenant, bien sûr, tous les blaireaux de la ville disent qu’ils nous suivent depuis le début, qu’ils ont toujours su que nous percerions. Mais en vérité, Manchester ne nous a jamais soutenus. Il y a un an, nous y donnions nos concerts les plus cafardeux, devant des salles vides.

Désormais, vous jouez devant des salles pleines à craquer. Est-ce pour vous une revanche ?

Noel Gallagher — Le succès, c’est une victoire agréable, mais rien de plus. Il y a deux ans, nous ne méritions pas d’être connus. Le groupe était mauvais.

Vous avez fêté votre retour à Manchester par un concert à l’Haçienda, la salle mythique de la ville. Ce lieu a-t-il une signification particulière pour vous ?

Liam Gallagher — C’est juste un pauvre club, une boîte de nuit. J’en ai rien à branler de ce genre de symboles. Le groupe d’aujourd’hui dans la salle d’hier, le renouveau de Manchester, le réveil du rock : que des conneries ! New Order, Factory, l’Haçienda n’ont jamais rien eu à voir avec ma vie. Factory ne m’a jamais rien apporté, hormis le premier album des Happy Mondays. Joy Division, pour moi, c’est du vent. Quatre putains de raseurs de leur mère, des connards morbides. •••

↗
Liam et Noel Gallagher à Paris, en 1994.



“Le plus beau jour de ma vie, c’est quand Noel a ramené l’album des Stone Roses.”

Liam Gallagher

→ Aujourd’hui, tu es ami avec Shaun Ryder, l’ancien chanteur des Happy Mondays.

Liam Gallagher — *[outré]* Pas du tout ! C’est lui qui voudrait devenir pote avec moi, mais je n’ai pas l’intention de le laisser faire. On ne devient pas mon pote comme ça, simplement en claquant des doigts ou parce qu’on a été célèbre quelques mois dans sa vie.

C’est un peu cruel : un jour, toute l’Angleterre danse sur Happy Mondays. Le lendemain, le groupe est grillé.

Liam Gallagher — Ce*s* pauvres connards n’avaient qu’à faire un peu gaffe. Après le premier album, ils n’ont fait que glisser vers la médiocrité, sans tenter d’enrayer la chute. Alors voilà : quand tu deviens mauvais, tu dégages. C’est la loi du milieu.

Noel Gallagher — Sans musique, tu n’es plus rien. Si demain j’écris des chansons de merde, plus personne ne voudra de moi. Alors que si je me bats pour Oasis, je n’ai aucun souci à me faire. Grâce à mes chansons, j’aurai les drogues et les filles, toutes ces choses qui vont de pair avec la notoriété. Pour pouvoir tirer un coup, il faut écrire de bonnes chansons. Et je peux te dire que les mecs des Happy Mondays ne doivent pas baiser très souvent en ce moment.

Quelle ambiance régnait-il à Manchester après que la presse et les maisons de disques ont déserté la ville, au lendemain du phénomène Madchester ?

Noel Gallagher — Une ambiance de mort, le silence radio. En fait, à Manchester, il n’y avait que les Stone Roses et les Happy Mondays. À part eux, que de la merde ! Alors, forcément, quand les Stone Roses sont entrés en hibernation et que les Mondays ont commencé à déconner, la ville est retombée dans le chaos. Si une vraie scène musicale avait existé, elle aurait perduré, créé des vocations.

Vous n’êtes donc pas des enfants de Madchester.

Liam Gallagher — Nous sommes des enfants de la frustration, de l’ennui. Il y a trois ans, la ville ronflait. Tout le monde était parti se coucher. Trop de drogues, trop d’alcool, trop de nuits blanches. À ce moment-là, moi, je me réveillais juste. Les Stone Roses m’ont servi de déclic : soudain, j’étais décidé à vivre un truc fort, à trouver un moyen d’échapper à ce putain de climat morbide. Les autres ronflaient comme des cons, moi je pétais la vie. Je m’occupais de mon truc : monter mon groupe, réussir ma vie. Manchester, je m’en foutais complètement. Lancer une nouvelle scène locale ? Et puis quoi encore ? Pour moi, l’exemple à suivre, c’est les Stone Roses : un groupe qui file à son rythme et se fout complètement des autres.

Les Stone Roses disent avoir toujours su qu’ils étaient particuliers, doués d’un talent unique. Au départ, étiez-vous animés par de telles certitudes ?

Liam Gallagher — C’est plutôt la médiocrité ambiante qui me motivait, le simple fait qu’un groupe comme les Stone Roses ne se soit pas trouvé de descendance. Il y a deux ans, j’écoutais beaucoup la radio, je lisais tous les journaux. Et rien ne me plaisait, tous les groupes puaient la mort. Il fallait faire quelque chose, se lancer, reprendre le flambeau. Alors, j’ai foncé tête baissée, sûr de mon coup. Je voulais entendre de la bonne musique. Et comme ces connards d’Inspiral Carpets étaient incapables de pondre la moindre chanson décente, je me suis mis au boulot moi-même. Je me suis dit : *“Puisque personne n’écrit les chansons que je veux entendre, je vais les écrire moi-même” !* Et si ça marche, tant mieux. Et si personne ne veut entendre mes chansons, tant pis. Moi, au moins, j’aurai quelque chose d’acceptable à mettre dans mon radiocassette.

En te lançant, pensais-tu avoir le talent nécessaire ?

Liam Gallagher — Il n’y a aucun talent à avoir pour devenir chanteur de rock. Tu montes sur une scène, tu te plantes devant le micro. C’est tout. Ma voix n’est pas particulièrement bonne. Avant Oasis, je n’avais jamais utilisé ma voix. Mais voilà : je chante quand même, parce que chez les Gallagher, on n’a peur de rien.

Avant que Noel vous rejoigne, quelles étaient les forces et les faiblesses d’Oasis ?

Liam Gallagher — Nous étions un groupe de merde. Nos chansons étaient pourries – c’est Bonehead *[guitariste rythmique d’Oasis]* qui les écrivait, un vrai désastre… Mais malgré tout, je croyais au groupe. Comme échappatoire à cette vie de connard qui m’attendait, je n’avais rien trouvé de mieux. Dès que mon frère s’est impliqué, j’ai su que nous allions y arriver. Il est venu et a repris l’affaire en main. D’un seul coup, la machine tenait debout : Oasis devenait Oasis.

Noel Gallagher — Au départ, ils n’avaient pas grand-chose pour eux, hormis la petite gueule de star de Liam. Les autres connards n’avaient pas d’instruments dignes de ce nom, aucune attitude.

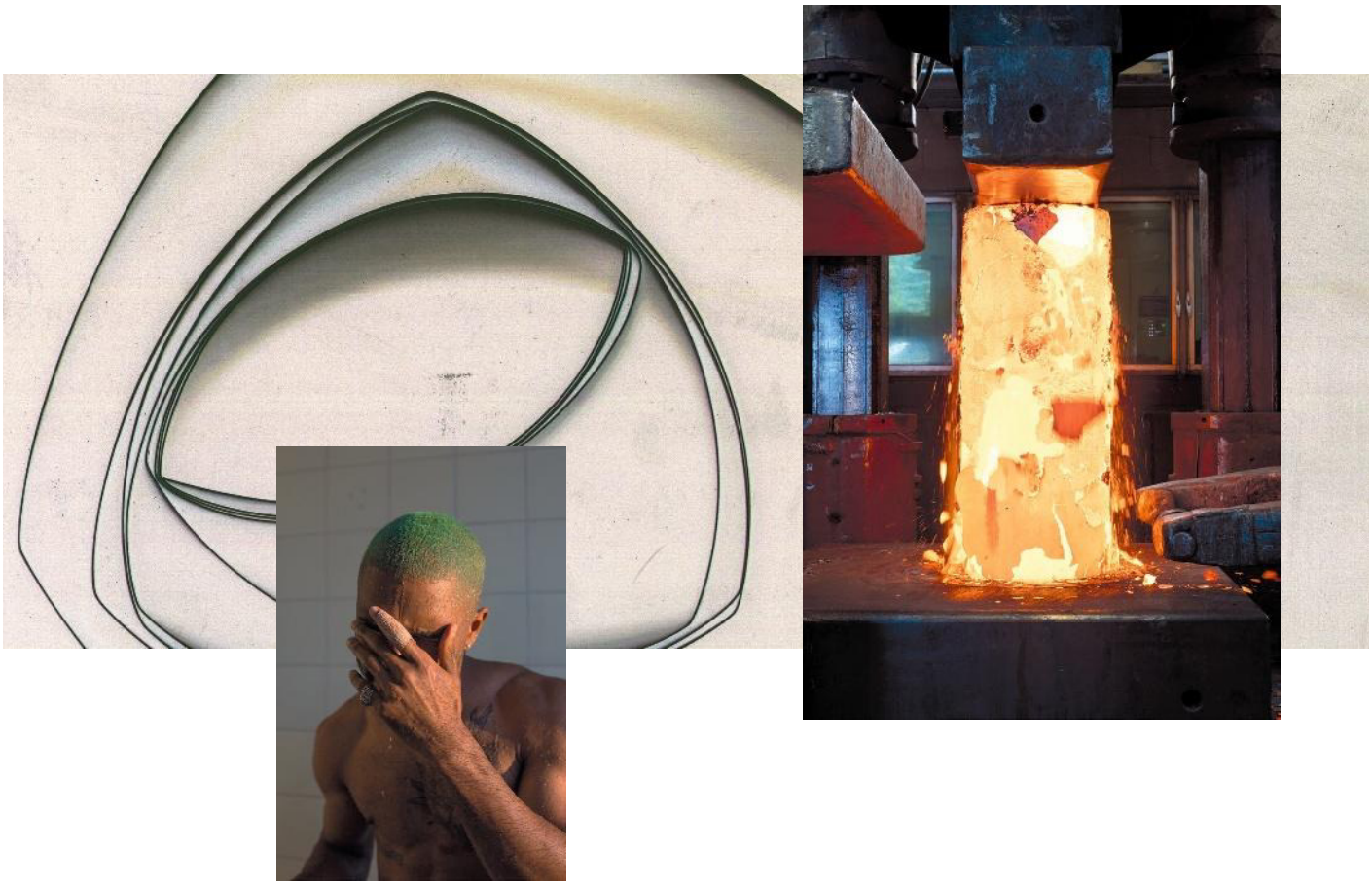
Avant Oasis, vous arrivait-il de jouer ensemble, à la maison ?

Liam Gallagher — Depuis des années, Noel jouait de la guitare dans sa chambre, le soir en rentrant de l’école et le matin avant d’y retourner. Je savais qu’il écrivait des bonnes chansons, mais j’allais avec mes potes, je faisais mes trucs de mon côté. À 15 ans, je ne comprenais rien à la musique. Je voulais juste jouer au voyou et taper dans un ballon de foot. Noel et moi avions chacun notre bande, nous ne nous croisions jamais.

Noel Gallagher — Nous avons cinq ans de différence et je suis l’aîné. Cinq ans, ça paraissait insurmontable lorsque nous étions gosses. Surtout lorsque j’avais 5 ans… *[pince-sans-rire]* Plus tard, le fossé s’est comblé. Je me suis davantage occupé du petit, nous sommes devenus assez proches. Et lorsque je suis entré dans son groupe, nous avons passé un pacte. Liam m’a dit *:“Dans ma vie, je ne chanterai que tes chansons et celles de John Lennon.”* Alors j’ai répondu *:“Moi, je ne vois personne d’autre pour chanter mes chansons : ce sera toi ou John Lennon.”* •••

WOLFGANG TILLMANS

RIEN NE NOUS Y PRÉPARAIT – TOUT NOUS Y PRÉPARAIT
EXPOSITION 13.06→22.09.2025



Wolfgang Tillmans, *Panoramabar, links*, 2007 - *Frank, in the shower*, 2015 - *Stauchen eines Blocks auf einer Freiformschmiedepresse, Dinostahl, Remscheid, b*, 2024 - © Wolfgang Tillmans
Conception : Zoo, designers graphiques - Maquette : Direction de la communication et du numérique

Centre Pompidou

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté Égalité Fraternité

Avec le soutien exceptionnel de
CELINE

Avec le soutien précieux et fidèle de
MIRABAUD

En partenariat média avec
LCI · Libération · Le Monde · Télérama · Les Inrockuptibles · fisheye · RATP · France Culture

→ **Pourquoi Noel ne s'est-il pas impliqué dans Oasis au moment où tu formais le groupe ?**

Liam Gallagher — Parce que personne ne le lui a demandé.

Alors pourquoi s'est-il joint au groupe, quelques mois plus tard ?

Liam Gallagher — *[parfaitement sérieux]* Parce que je le lui ai demandé.

Noel Gallagher — Ces petits cons jouaient comme des billes, il fallait que je fasse quelque chose pour eux. Mais à mes conditions : je devenais le chef incontesté. J'ai commencé par acheter une grosse quantité de matériel, guitares et ampli, avec mon argent personnel, gagné avec des boulots de merde. J'ai aussi payé pour toutes les journées de répétition. Petit à petit, je leur ai montré comment il fallait jouer. Il a fallu se battre, travailler cinq ou six heures chaque jour. Finalement, c'est la voix qui a demandé le moins de boulot parce que le gamin avait déjà une attitude, une force en lui, instinctive.

Liam Gallagher — Tout ce que je sais aujourd'hui, je le dois à Noel. Il a fait mon éducation musicale au cours des dernières années, en passant des disques à la maison en permanence. Des trucs que j'aimais et d'autres qui me filaient des boutons. Quand il mettait des disques dans sa chambre, je m'installais dans le couloir et j'écoutais à travers le mur. Je me souviens du jour où il a ramené le premier album des Smiths, un bon moment dans notre maison. Mais le plus beau jour de ma vie, c'est quand il a ramené l'album des Stone Roses. Ce jour-là, j'ai su ce que je voulais faire de mon existence. Depuis que je connais ces génies, je n'ai plus besoin de fouiller dans le passé. L'album des Stone Roses, quelques disques des Beatles et *Definitely Maybe* : avec ça, je peux partir vivre sur une île déserte… Aujourd'hui, je n'écoute plus les disques des Smiths – trop maniérés, pas assez sexys. J'ai toujours pensé que Morrissey était un gros connard. Sans lui, les Smiths auraient constitué un bien meilleur groupe. En revanche, Johnny Marr est l'un des héros de la famille Gallagher.

Noel Gallagher — Johnny Marr a très bon goût : il adore Oasis *[pince-sans-rire]*. C'est un type bien, un lad, un gars du Nord. Ma discothèque personnelle était surtout une collection de mélodies. D'où mon amour pour les Beatles, les Smiths. Et les La's, ces génies ignorés. Quel dommage que Lee Mavers soit si paresseux… Honnêtement, je pense qu'il est meilleur que moi. De notre génération, c'est le type le plus doué.

Lorsque vous parlez des Beatles, vous ne citez jamais McCartney.

Liam Gallagher — Je n'ai jamais pu l'encadrer celui-là. Pour moi, c'est celui qui écrivait les trucs mollassons *[il chante les premières notes de* Let It Be*]*. C'est pas fait pour moi, ce genre de chansons. Moi, j'étais plutôt branché par le côté punk-rock de Lennon. Il y a quelques années, j'écoutais des tas de disques punk.

Noel Gallagher — Moi aussi, j'ai été très marqué par le punk. Après les cours, je traînais avec les fans des Sex Pistols – que j'adorais, avec les Damned et les Buzzcocks. Par contre, j'ai toujours pensé que le Clash était un groupe de merde, comme Sham 69… À l'école, j'étais un peu le mec à part parce que j'aimais le punk et les Beatles. Normalement, il fallait choisir entre les deux.

Quand vous étiez gamins, qui étaient vos héros ?

Noel Gallagher — Tous les grands songwriters : John Lennon, Neil Young, Ray Davies, Jagger et Richards, Pete Townshend, Paul Weller. Et puis les grands guitaristes. J'ai très vite compris que la guitare était un symbole magnifique. Le symbole de la rébellion, de la liberté, des gens qui vivent en marge.

Liam Gallagher — Moi, je n'avais pas de héros, j'étais juste un foutu marmot. Je passais mes journées à faire des conneries, je n'avais pas le temps d'avoir des héros. À 16 ans, ma seule activité musicale était de jouer des congas en écoutant les disques des Beatles et des Rolling Stones. Le reste du temps, je courais après les nanas. Rien d'autre ne m'intéressait.

Avais-tu envie de quitter Manchester, de voir du pays ?

Liam Gallagher — Pourquoi aller voir plus loin ? Manchester, c'était ma maison, j'y étais heureux. Je me sentais parfaitement bien avec mes congas et les poulettes du quartier.

Noel Gallagher — Je voulais voyager, voir le monde. Liam portait encore des couches, mais moi, je rêvais d'aller en Amérique. Je suis donc devenu roadie pour ces crétins d'Inspiral Carpets – j'accordais leurs guitares, je portais leur matériel. Un groupe de merde, mais qui m'a permis de faire le tour du monde. Je savais que je finirais à la place de ces idiots.

Tu as eu d'autres boulots ?

Noel Gallagher — J'ai tout fait : promené des chiens, lavé des vitres, vendu des fruits sur le marché. J'ai même été l'un des derniers ramoneurs du pays. On m'a décerné un certificat pour ça.

La dernière chanson de votre album, *Married with Children,* est une satire de la vie "ordinaire". N'avez-vous pas le sentiment de vous moquer d'une partie de votre propre public – les gens mariés avec des enfants ?

Liam Gallagher — Je dis juste que je ne m'imagine pas planté dans un deux-pièces lugubre avec trois gosses sur les bras. Ce genre de vie, très peu pour moi.

Quel genre de vie préfères-tu ?

Liam Gallagher — L'expérimentation, les risques, l'aventure. Et autant de filles que possible. T'as vu les groupies qui nous suivent ? Eh bien moi, j'aimerais qu'on en ait encore plus. Des nanas, on n'en a jamais assez. Il m'en faut plus, toujours plus ! •••

"J'ai très vite compris que la guitare était un symbole magnifique. Le symbole de la rébellion, de la liberté, des gens qui vivent en marge."

Noel Gallagher

MAC VAL

Forever young

Le musée où l'avenir a déjà commencé – Musée d'art contemporain du Val-de-Marne – 20 ANS MAC VAL 20 ANS

Exposition collective
14.06.25–04.01.26

MAC VAL – Musée d'art contemporain du Val-de-Marne – Vitry-sur-Seine

Val de Marne
Le Département

MINISTÈRE DE LA CULTURE

radio nova

Les Inrockuptibles

PARIS PREMIÈRE

Slash

macval.fr

→ Désormais, vous êtes des sujets d'adoration. Avez-vous connu autre chose – le rejet, l'échec ?

Liam Gallagher — Jamais. J'ai toujours été beau gosse. Je ne me suis jamais fait planter par une minette. *[il insiste]* Je suis sérieux : je suis un homme à femmes ! Je n'ai jamais pris les rapports garçons-filles très au sérieux. Si ça merde avec une nana, je me tire. Il y en a toujours une autre au coin de la rue.

Noel Gallagher — Je suis resté avec une fille pendant des années, mais elle s'est barrée. Une histoire plutôt triste, mais j'ai tiré un trait. En ce moment, rien qu'en Angleterre, j'ai huit copines. Bon, c'est un peu dur à gérer. Je peux en voir une par jour, mais le dimanche, c'est le bazar : je suis obligé de m'en taper deux dans la même journée.

Sais-tu pourquoi ces filles te fréquentent ?

Noel Gallagher — Évidemment : parce que je suis célèbre. Un mec connu, ça les excite, alors j'en profite. La plupart d'entre elles ne connaissent même pas mon nom. Elles veulent juste aller en coulisses pour se faire tirer par le guitariste d'Oasis. C'est ça, le rock'n'roll. Rien d'autre que ça. Les filles, ça nous fait une occupation après les concerts.

Liam Gallagher — L'autre jour, cet enfoiré s'est tapé une nana qui était persuadée d'être dans mes bras. Elle n'arrêtait pas de l'appeler Liam.

Noel Gallagher — C'est faux. Les minettes craquent toutes pour moi. Dans le groupe, je suis "l'homme", alors que les autres sont encore des marmots.

Vous semblez aussi attirer les parasites.

Noel Gallagher — Evan Dando ? C'est pas un mauvais mec, juste un autre genre de groupie, un *fruit cake [cinglé]*.

Liam Gallagher — Je ne suis pas resté assez longtemps à l'école pour rentrer dans le rang. Même quand j'étais tout gamin, je savais que l'école ne me servait à rien. J'avais la conviction que la vie était ailleurs, à l'extérieur de l'école. Dans la cour du bahut, je n'étais ni leader ni suiveur. J'avais des tas de copains, mais la plupart du temps je restais seul. Je ne croyais pas à l'idée de groupe, de gang. Je croyais surtout en moi-même.

Noel Gallagher — Je me suis fait virer à 15 ans pour avoir balancé un pot de fleurs sur la tête du directeur. Auparavant, j'étais plutôt du genre calme, mais ce jour-là j'ai craqué. Peu importe : j'ai appris beaucoup plus depuis. Les profs m'ont appris à lire et à écrire, c'est tout.

Vos parents voulaient-ils vous modeler à leur image ?

Liam Gallagher — Je n'ai plus revu mon père depuis l'âge de 9 ans. Habituellement, c'est le père qui abandonne sa famille. Mais là, c'est la famille – mes deux frères et moi – qui a largué le père. C'était un gros connard, une tête de nœud, un alcoolo… Ma mère s'est donc retrouvée seule. Elle a toujours été très douce avec nous, très relax. Sans douce parce que le vieux n'était plus là.

Pourquoi le troisième frère Gallagher (Paul Gallagher, lire p. 68) ne joue-t-il pas dans Oasis ?

Liam Gallagher — Il a toujours fait ses trucs de son côté, des tas de boulots, même s'il partage notre amour pour la musique. Et puis, c'est l'aîné – il a 30 ans.

Vous parlez souvent de votre mère. Comme si, d'une certaine manière, elle restait pour vous l'ultime alliée, celle que l'on ne peut pas trahir.

Liam Gallagher — Quoi de plus précieux qu'une maman ? Elle ne nous a jamais emmerdés. Elle laissait couler, même quand on faisait des conneries, mes frères et moi. Et elle a dû en baver, Margaret *[appelée en général par son diminutif Peggy]*, parce que moi, j'ai fait les quatre cents coups. Mais aujourd'hui, tout est réglé : je suis heureux et elle le sait. Elle m'a toujours fait confiance. À l'école, je ne foutais rien, mais elle ne me punissait pas pour autant.

A-t-elle encore de l'autorité sur toi ? Si elle te disait *"Liam, ne touche pas aux drogues"* ?

Liam Gallagher — C'est impossible, ma mère ne me dirait jamais ça. En plus, on lui raconte tout : elle n'a donc aucune raison de s'inquiéter. Et si elle lit un truc qui lui déplaît dans les journaux, elle nous demande de nous expliquer : *"Dis donc, Liam, il faut que je te parle d'un truc. Viens dans la cuisine !"* Mais elle ne m'interdira jamais rien.

Noel Gallagher — Si tes parents t'interdisent de faire quelque chose, il est évident que tu vas vouloir transgresser la règle. Margaret a toujours été assez intelligente pour nous laisser découvrir les choses par nous-mêmes.



“Le foot, John Lennon et la colle : voilà à quoi ressemblait ma vie. Aller au stade, s’éclater la tronche.”

Noel Gallagher



Hormis les liens du sang, qu’avez-vous en commun, ton frère et toi ?

Liam Gallagher — *[sans hésitation]* Le goût des drogues. Surtout la colle. J’en sniffe six fois par jour. Et crois-moi, aucune autre drogue ne vaut la colle. Je me fous de la cocaïne, mon truc à moi, c’est la colle.

Saurez-vous résister aux tentations des drogues dures ? En Amérique, dans le circuit rock, la coke est omniprésente.

Liam Gallagher — Quand je pars en tournée, j’emmène ma colle avec moi, ça me suffit amplement. J’ai commencé lorsque j’avais 14 ans. Depuis, chaque jour, je sniffe ma colle. Et ce n’est pas une drogue qu’on partage. Je fais ça tout seul, dans mon coin, peinard. Idem pour mon frère. Je sais qu’il se shoote, mais je lui fous la paix. On n’a pas besoin d’en parler. À quoi ça servirait ? Dans mon quartier, tout le monde connaît la colle, il y a longtemps que ce n’est plus un sujet de débat… Désormais, je suis obligé de faire un peu plus attention à mon image. Alors j’ai réduit ma consommation d’alcool. Après des années au gin tonic, je marche plutôt au Jack Daniel’s. Mais sans excès : jamais plus d’une bouteille par jour.

Noel Gallagher — Quand je revenais du boulot, il n’y avait rien d’autre à foutre. Le foot, John Lennon et la colle : voilà à quoi ressemblait ma vie. Aller au stade, s’éclater la tronche et écouter les Beatles. Et sans Oasis, j’en serais sans doute toujours là.

Avez-vous conscience de vos nouvelles responsabilités de personnages publics ? Des gamins pourraient prendre exemple sur vous…

Liam Gallagher — Les journalistes me demandent si je prends des drogues, je réponds : je suis un adepte de la vérité. En interview, je n’ai jamais menti. Dans ce groupe, il n’y a pas de place pour les mensonges. Mais attention, faut être prudent avec ces conneries-là. Je ne suis pas là pour encourager les mômes à se défoncer la tête. Et puis les déclarations à la Evan Dando – *“Je me shoote, je suis malheureux, je suis un grand artiste torturé”* –, ça ne marche pas avec moi. Dire la vérité, très bien. Mais inciter à la débauche, à la violence, au hooliganisme, très peu pour moi.

Noel Gallagher — Nous ne sommes pas complètement irresponsables. Pour moi, une chaise, c’est fait pour s’asseoir dessus. Pas pour être balancée dans une vitre d’hôtel. Notre réputation de casseurs est très exagérée. Bien sûr, de temps en temps, Bonehead fait le con : il déchire des rideaux, pète un carreau ou deux. Mais à part ça, nous savons nous tenir. En tournée, il m’arrive souvent de monter dans ma chambre directement après le concert pour lire le journal dans mon lit.

On dit que les policiers du quartier où vous avez grandi vous connaissent bien.

Liam Gallagher — On a fait deux ou trois conneries, rien de très méchant.

Comme braquer l’épicier du coin, sans prendre le soin de mettre une cagoule ?

Liam Gallagher – *[rires]* Oublions ça, j’étais juste un gamin ! Aujourd’hui, les flics n’ont aucune raison de m’emmerder. Je n’ai rien à me reprocher. •••

→ **Possession illégale de drogues, peut-être ?**
Liam Gallagher — Je n'ai jamais rien sur moi. Je ne suis pas assez con pour transporter mes drogues moi-même… *[sourire]* Nous sommes plus malins que ça, beaucoup plus finauds que ces abrutis des Mondays qui réclamaient par contrat des doses de coke aux promoteurs de concerts. Chez Oasis, on ne prend jamais rien avant de monter sur scène. Le concert, c'est sacré : on ne peut pas se permettre d'être trop défoncés.

Pour beaucoup, vous représentez le renouveau d'une certaine tradition rock anglaise. Ce rôle vous convient-il ?
Liam Gallagher — C'est un peu lourd à porter, surtout pour quelqu'un comme moi qui n'a jamais été très fan de son pays. Ce que j'aime chez les Anglais, c'est les individualités, une certaine attitude qu'ils peuvent avoir dans leurs bons moments. Mais il y a aussi des tas de choses déplorables chez nous. Heureusement, nous avons la musique et tout ce qui en découle : les fringues, un sens du style très affirmé. Voilà les choses qui me rendent fier de vivre en Angleterre. À part ça…
Noel Gallagher — Nous sommes d'origine irlandaise. D'Irlande, nous avons gardé un certain esprit, mais rien de plus. D'ailleurs, à la maison, nous ne parlions jamais du pays. Nous étions irlandais mais nous vivions à Manchester. Ces histoires de pays, on s'en branle royalement. Quel rapport avec notre musique ?

Vous sentez-vous profondément liés à la classe ouvrière ?
Liam Gallagher — Ma mère fait partie de la classe ouvrière, donc j'imagine que Noel et moi en sommes également des produits. Cette appartenance au peuple, aux idées de gauche, c'est un truc ancré en nous, mais pas au point de me donner envie de voter. Dans ma vie, je n'ai jamais voté. Je n'ai jamais fait confiance à ces enculés de politiciens.
Noel Gallagher — Soutenir Manchester City, c'est déjà un signe d'appartenance à la classe ouvrière. Manchester United a des fans du monde entier, de tous les milieux sociaux, alors que Manchester City n'est soutenu que par les vrais Mancuniens, les gens de la rue, des gens loyaux, même quand le club descend en deuxième division. D'ailleurs, Éric Cantona devrait venir jouer chez nous, à Manchester City. C'est un vrai rockeur ce type. Je ne comprends pas ce qu'il fout dans l'équipe d'en face. Manchester United, c'est l'équivalent d'une grosse multinationale du disque, comme Sony. Alors que Manchester City, c'est l'équivalent du label Creation.

Redoutez-vous l'étape du second album ?
Liam Gallagher — Noel a déjà écrit des dizaines de nouvelles chansons, des trucs inouïs. Dès que nous aurons un moment, nous retournerons en studio pour enregistrer. Ne cherchez pas ici de plan de carrière, de planning établi cinq années à l'avance. Nous irons aussi vite que possible, sans nous poser de questions. Si tout va bien, nous serons bientôt gigantesques, aussi connus que U2.
Noel Gallagher — Nous le méritons. Ce succès, il nous a fallu trois années pour le bâtir. Nous avons bossé comme des brutes… Maintenant, je veux foncer.

Ressentez-vous une forte pression sur vos épaules ?
Liam Gallagher — Les gens attendent beaucoup de nous. Normal, après tout le foin autour du groupe. En Amérique, ça devient assez pesant. Notre maison de disques veut faire de nous les nouveaux Rolling Stones, un groupe à la fois sulfureux et rentable. D'où cette tournée épuisante… Les concerts, je peux encaisser sans problème. Mais tout ce qui va autour me crève. Le groupe aurait bien besoin de vacances en ce moment.

On dit que vous passez votre temps à vous battre. Cela peut-il mettre le groupe en danger ?
Liam Gallagher — Foutaises ! Quand mon frère est con, je lui en colle une. Et si je déconne, il m'en colle une. Quoi de plus normal ? Nous sommes frères et tous les frères agissent comme ça. Hier soir, on s'est engueulés pour le prix d'une boîte de haricots blancs.
Noel Gallagher — Je suis l'aîné et il doit m'écouter. Quand il fait sa forte tête, je lui colle une paire de claques. Dans le groupe, c'est moi le boss. Et ça ne changera plus. Liam a été conçu pour être une rock star. Sa place, c'est sur le devant d'une scène avec un micro dans les pognes. Le reste du boulot, c'est moi qui m'en charge.

Aujourd'hui, Noel écrit tout – paroles et musique. Ce mode de fonctionnement est-il amené à changer ?
Liam Gallagher — *[traînant la voix]* Je ne crois pas. J'écris des trucs dans ma chambre, mais je n'arrive pas à la cheville de mon frangin. Il n'est pas seulement meilleur songwriter, c'est aussi un meilleur homme, un meilleur individu : plus droit, plus intelligent que moi. Je l'aime, je l'admire plus que quiconque. Moi, je suis un paquet de merde… Noel écrit en permanence. Il bosse dur, beaucoup plus dur que moi. Lorsqu'il arrive en répétitions, tout est prêt. Les premières fois, il chante lui-même. Moi, je reste en retrait pour observer. J'apprends mon rôle en regardant mon frangin chanter à ma place.
Noel Gallagher — Le petit a écrit deux textes pour Oasis, il y a deux ou trois ans. Je lui ai dit d'arrêter immédiatement, il n'est pas fait pour écrire. Alors que moi, je suis un bosseur, un perfectionniste. Écrire •••

"Chez Oasis, on ne prend jamais rien avant de monter sur scène. Le concert, c'est sacré : on ne peut pas se permettre d'être trop défoncés."
Liam Gallagher

En partenariat avec

SAMSUNG

JBL

LA FNAC ET LA VILLE DE PARIS PRÉSENTENT

FNAC LIVE PARIS

02|03|04
JUILLET 2025
GRATUIT

AIR · ADÈLE CASTILLON · BABY VOLCANO
BARCLAY LIVE **· CAMILLE YEMBE · DALÍ · DANYL**
EDDY DE PRETTO · ILIONA · I AM ROZE
LIV ODDMAN · MIOSSEC · OLIVIA RUIZ · R2
SOLANN · ST VINCENT · SUBLIME LIVE **· VACRA**
VLADIMIR CAUCHEMAR · ZAMDANE · ZINÉE

PARVIS DE
L'HÔTEL DE VILLE

PARIS SEINE

fnac

sacem · pass culture · Moulinex · DEEZER · Canon · Le Parisien · Le Média Positif · radio nova · billboard · Society · le Bonbon · Les Inrockuptibles · france tv

> ***“J’aime les phrases qu’on retient facilement, les mots qui claquent, les formules fluides, genre A B C. Certains appellent ça des clichés, mais je m’en fous.”***
>
> **Noel Gallagher**

→ des chansons, c’est mon boulot. Pour composer, j’ai besoin d’être seul, dans le silence. Avec juste ce qu’il faut d’alcool et de drogues pour me tenir éveillé. Sans l’aide des drogues, *Supersonic* et *Shakermaker* ne seraient sans doute jamais sorties. Par contre, *Live Forever* et *Slide Away* sont des chansons d’amour. Elles me sont venues très naturellement.

Le reste du groupe semble très passif. Le déplores-tu ?

Noel Gallagher — C’est un peu frustrant, mais qu’est-ce que j’y peux ? Je n’ai pas le choix, il faut faire avec. Au moins ces mecs-là ont l’esprit qui convient. Pendant la tournée américaine, nous avons passé quelques heures en studio pour enregistrer des faces B. Or, les autres idiots étaient incapables de jouer mes chansons. J’ai donc fini par tout jouer moi-même : batterie, basse, guitares et clavier. C’était le seul moyen pour faire sonner ces putains de chansons. Et je me fous bien de savoir si Bonehead et les autres sont contents ou non. Ce qui compte, c’est le résultat final, mes chansons.

Que réponds-tu à ceux qui disent que tes textes sont des collections de clichés ?

Noel Gallagher — Que j’aime l’écriture simple, autour de quelques mots entendus dans la rue ou à la télé. Que j’aime les phrases qu’on retient facilement, les mots qui claquent, les formules fluides, genre A B C. Certains appellent ça des clichés, mais je m’en fous.

Tu n’as pas peur d’être à court d’idées ?

Noel Gallagher — En vérité, j’ai déjà l’impression d’avoir tout dit… *[long soupir]* Musicalement, je ne crains rien, je trouverai toujours des mélodies valables. Par contre, je me demande comment je vais pouvoir me renouveler au niveau des textes. J’ai la trouille d’avoir tout dit, d’être obligé de me répéter. J’espère que notre public sera tolérant avec moi. Sinon, je n’aurai plus qu’à tout arrêter.

La presse spécialisée anglaise peut-elle également représenter un danger pour le groupe ?

Noel Gallagher — Des imbéciles disent que les hebdos anglais ont tué Kurt Cobain. Bon sang, il faudra m’expliquer comment un putain de bout de papier peut buter un être humain ! C’est la came qui détient le pouvoir, pas ces fils de pute.

Liam Gallagher — Pendant des années, j’ai lu ces journaux chaque mercredi comme d’autres lisent la Bible. Alors aujourd’hui, forcément, je sens que je me suis fait berner. Il suffit de voir comment ces merdeux traitent Oasis : si peu d’articles sur notre musique et tellement de mensonges, de déformations.

Vous allez très vite être confrontés à des sommes d’argent considérables. N’est-ce pas un peu effrayant ?

Liam Gallagher — Pour l’instant, je n’ai encore rien touché, pas un centime. Même si tout ce pognon nous file le vertige, Noel sera là pour nous faire redescendre. Il a la tête froide, le frangin… Quand je toucherai le pognon qui m’attend, je quitterai Manchester, comme Noel. Mais pas pour aller vivre à Londres. Moi, je veux une maison à la campagne, avec des arbres, des oiseaux. Les villes me fatiguent. Ce sont des lieux de travail, pas des lieux de paix. En ville, on donne des concerts, on rencontre des businessmen, on s’éclate dans des clubs. Mais il doit y avoir autre chose dans la vie : un peu de calme, de sérénité.

Honnêtement, il y a six mois, vous attendiez-vous à un tel raz-de-marée ?

Liam Gallagher — J’ai toujours su que nous serions énormes. Comment douter de telles chansons ? Elles sont si… universelles ! Ce qui m’a surpris, c’est la vitesse du phénomène : je pensais être une star au deuxième album, pas dès le premier.

***Definitely Maybe* est entré directement à la première place des charts. De quoi pouvez-vous encore rêver ?**

Noel Gallagher — Un 45t à la première place des hit-parades pour les fêtes de fin d’année, ça aurait de la gueule. Et je crois que nous avons justement le morceau qui convient, un truc noyé sous les cordes de violons, magnifique ! Et puis je voudrais être connu dans le monde entier. L’Angleterre ne me suffit pas… En vérité, le rêve absolu, ce serait de pouvoir s’enfermer en studio comme les Beatles, de se concentrer exclusivement sur nos disques. Plus de tournées, plus de promo : le paradis.

Liam Gallagher — Personnellement, j’ai juste l’impression d’avoir avalé mon petit déjeuner. Et j’ai hâte de me remettre à table. Je suis né pour chanter. Le rock’n’roll a sauvé mon âme. Sans ce groupe, je n’aurais rien fait de ma vie. Je serais resté chez moi, impassible, assis sur une chaise.

Depuis six mois, vous vivez à mille à l’heure – voyages interminables, nuits blanches, défonce, groupies. Vous n’avez pas peur de filer droit dans le mur ?

Liam Gallagher — Nous étions préparés à tout ça, à cette vie de folie. Depuis que j’ai 14 ans, je vis comme ça, à fond, avec de la came et des filles autour de moi. Et c’est un style de vie que j’ai choisi, je ne le subis pas. N’importe comment, si je dois me planter, je me planterai. Alors à quoi bon lever le pied ? Je suis là pour m’éclater, j’ai formé un groupe de rock dans ce seul but. Maintenant, si Oasis doit finir dans le mur, alors je crèverai en même temps que le groupe. Et si crash il doit y avoir, alors ce sera le plus beau crash de tous les temps.

La Fête de l'Humanité

12 • 13 • 14 Sept 2025

Le Plessis-Pâté / Brétigny-sur-Orge
LA BASE 217 (91)

PATTI SMITH QUARTET

CASSIUS • EDDY DE PRETTO • FIANSO
GIMS • KALASH • THEODORA
YOUSSOU NDOUR • YOUSSOUPHA

ADÈLE CASTILLON • ASCENDANT VIERGE
HOSHI • KOMPROMAT
LA HAINE – *JUSQU'ICI RIEN N'A CHANGÉ*
LES OGRES DE BARBACK & LA RUE KÉTANOU
MEUTE • SAÏAN SUPA CELEBRATION
WALY DIA • ZAMDANE

ET BIEN D'AUTRES ENCORE...

TARIF D'ÉTÉ • TARIF D'ÉTÉ • TARIF D'ÉTÉ • TARIF D'ÉTÉ • TARIF D'ÉTÉ

PASS 3 JOURS 65€

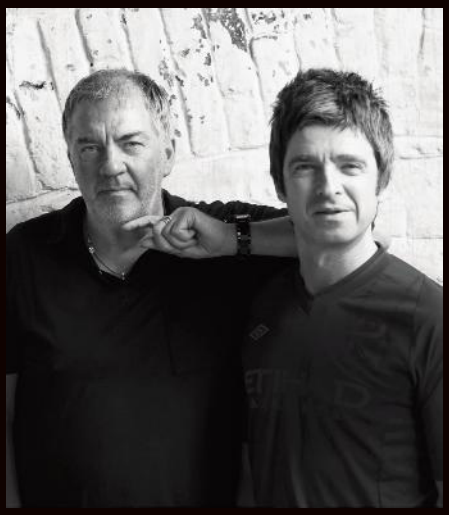


Plus d'infos sur
fete.humanite.fr

Kevin Cummins : *“J’étais plus connu qu’eux à l’époque”*

Le légendaire photographe a signé nombre de clichés immortels sur les groupes qui ont fait la gloire de Manchester. Témoin privilégié de la carrière d’Oasis, il publie cette année un livre sur le sujet, commenté par Noel Gallagher.

Texte Noémie Lecoq



Comment s’est passée votre première rencontre avec Oasis ?
Kevin Cummins — J’avais déjà croisé Noel à l’époque où il bossait avec Inspiral Carpets *[Noel était leur roadie]*, que j’avais photographiés au Japon pour un article dans le *NME*. Creation *[le label du groupe]* m’a ensuite proposé de les aider à créer leur identité visuelle. C’était début 1994 et je suis allé les retrouver à Amsterdam, sauf que seul Noel était là : tous les autres membres avaient été arrêtés la veille durant le voyage en ferry parce qu’ils s’étaient battus contre des supporters d’une autre équipe de foot. Ça a donné le ton d’emblée ! *[rires]* Pour avoir souvent travaillé avec des artistes, rien ne peut me surprendre. Notre première vraie rencontre a eu lieu environ un mois plus tard, à Londres, pour des essais photo en studio.

Comment les avez-vous trouvés, lors de ce premier contact ?
C’étaient des *lads* assez normaux, à vrai dire, ravis de s’apprêter à partir en tournée. Pas effrontés, ni arrogants. La presse musicale aime bien avoir en stock des images pour plus tard, après la sortie de l’album par exemple. Comme Oasis allait partir en tournée aux États-Unis, on n’allait pas les revoir avant plusieurs mois. Quand j’ai fait un shooting avec eux fin juillet 1994, j’avais en tête cette idée de longévité. Liam avait un haut marron, mais je trouvais que ça rendrait mieux si les deux frères portaient des couleurs similaires, alors je lui ai prêté une chemise Armani en jean que je venais de m’acheter. Sa réaction : *“C’est génial, je n’avais encore jamais eu de chemise Armani.”* Je lui ai répondu : *“Tu n’en as toujours pas, vu qu’il va falloir que tu me la rendes après cette session !”*
Les musiciens s’imaginent toujours qu’ils peuvent garder tous les vêtements qu’on leur fait porter.

Le fait d’être fan de Manchester City, comme eux, vous a-t-il aidé à nouer des liens ?
Énormément. Je crois que c’est justement pour ces repères communs que Creation a fait appel à moi, en plus du fait que ce groupe, qui adorait les Smiths et Joy Division, avait grandi avec mes photos. J’étais plus connu qu’eux à l’époque, donc je les sentais légèrement intimidés à l’idée de travailler avec moi. Notre relation est partie sur cette bonne base. Ils se pliaient à mes demandes.

Les frères Gallagher n’ont pourtant pas la réputation de se laisser faire. Vous arriviez facilement à les guider ?
Oui. Je prends encore des photos de Liam et de Noel pour leurs carrières solo respectives. Je leur dis exactement ce que je veux qu’ils fassent et je les trouve très patients. À leurs débuts, à cette époque où on ne se prenait pas en photo à longueur de journée avec nos téléphones, ils n’avaient pas trop l’habitude. J’imagine qu’ils s’étaient entraînés chez eux devant un miroir, comme le font tous les groupes.
Les musiciens ont tendance à écouter les conseils des photographes. Ils savent que je suis là pour les mettre en valeur. Liam est très drôle, mais il peut aussi être assez épuisant. C’est un électron libre. La dernière fois, il savait que je venais de faire la pochette du nouvel album de Noel et il m’a dit : *“Je parie que tu es hyper-content de me photographier moi plutôt que ‘our kid’* [surnom que les frères se donnent mutuellement].” Comme si j’étais surexcité de le retrouver… Noel est plus posé et réfléchi, il envisage sa musique comme un tout, relié à l’aspect visuel.

Pour votre nouveau livre de photos d’Oasis, *The Masterplan*, vous vous êtes plongé dans vos immenses archives…
Oui, c’est toujours un processus assez mélancolique, un peu comme si je lisais mon journal intime. Ça peut être un peu embarrassant, ou déclencher d’autres souvenirs de ma vie à telle période. J’ai gardé tous mes agendas, donc je peux vérifier les dates et les événements avec précision. Quand je faisais des photos pour un long sujet dans un magazine, j’en proposais entre six et dix et j’archivais tout le reste.
Ce livre m’a donné l’occasion de tout inspecter et ça peut déboucher sur des découvertes intéressantes. J’aime bien notamment le tout début de la pellicule, quand on fait juste quelques tests de lumière qui ne seront pas développés : les artistes ne posent pas à cet instant, ils sont juste là, à attendre qu’on commence pour de bon. Parfois, je retrouve des clichés sympas de ce genre, ou d’autres qui n’auraient pas pu faire une couverture de magazine en 1994 mais qui semblent plus forts trente ans plus tard. J’aime bien celui qui est en couverture du livre parce qu’ils ont l’air de bien s’entendre. J’adore aussi la session où ils portent des maillots de Manchester City – par un hasard merveilleux, l’équipe avait pour sponsor la marque Brother à ce moment-là, donc on voit ce mot en gros avec les deux frères enlacés.

Oasis – The Masterplan de Kevin Cummins (E/P/A), 256 p., 30 €. En librairie le 10 septembre.



↖ Kevin Cummins avec Noel Gallagher.

TALENTBOUTIQUE
Présente à Paris



MULATU ASTATKE
23 SEPT 2025

SALLE PLEYEL

BLACK COUNTRY, NEW ROAD
09 OCT 2025

CASINO DE PARIS*





BAXTER DURY
04 DEC 2025

SALLE PLEYEL*

YOA
29 & 30 JANV 2026

SALLE PLEYEL*





MYD LIVE
19 FEV 2026

ZÉNITH PARIS*

I AM ROZE
11 & 12 SEPT 2025 L'ARCHIPEL

LA MARCHE BLEUE
DU 08 AU 31 OCT 2025 LE 13E ART

BOLDEN.
09 OCT 2025 LE TRABENDO

DEKI ALEM
04 NOV 2025 LA MAROQUINERIE

KOKOROKO
07 NOV 2025 LE CIRQUE D'HIVER

ILIONA
13 & 14 NOV 2025 L'OLYMPIA*

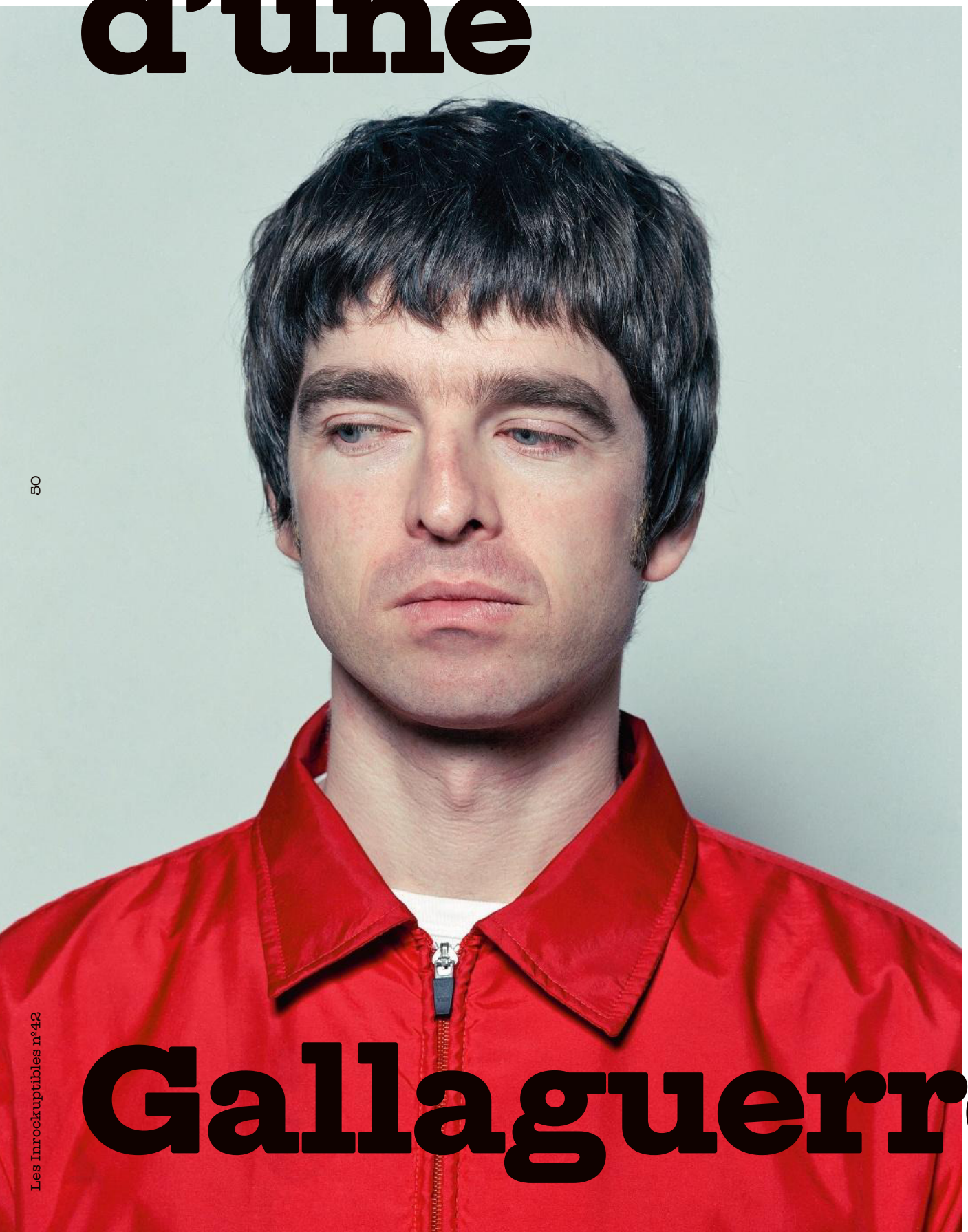
BENNY SINGS
26 NOV 2025 L'ALHAMBRA

FROST CHILDREN
11 DEC 2025 LE TRABENDO

* EN TOURNÉE EN FRANCE

Infos et billetterie : Talentboutique.fr

Histoire d'une Gallaguerre



Oasis suicidé, oui, mais Oasis ressuscité! Les enfants terribles du rock anglais se reforment cet été pour une quarantaine de dates à travers le monde, seize ans après le sabordage spectaculaire du groupe à Rock en Seine. Retour avec les témoins de l'époque sur une relation fraternelle et fratricide, faite de déboires, de bastons et d'instants de grâce légendaires.

Texte François Moreau



Scarlet Page/Camera Press

D'après l'horoscope chinois, 2009 ne devait pas être l'année des décisions prises sur un coup de tête, mais celle de la rigueur et de la constance. Pour Oasis, ce fut une débâcle, à rebours de ces prédictions. On le saurait si les frères Gallagher en avaient quelque chose à cirer de l'astrologie chinoise. En cette année fatidique, les Mancuniens sont en pleine tournée pour défendre l'album *Dig Out Your Soul*, et les relations entre les Minus et Cortex du rock anglais sont au-delà d'exécrables. Noel voyage seul en marge du groupe et les frangins ne s'adresseraient plus la parole.

On raconte qu'au concert de Paris-Bercy du 3 mars, les deux auraient eu, rendez-vous compte, une interaction normale, à un moment. *"Le premier échange en un mois auquel aurait assisté le management"*, précise Christophe Moracin, en charge des relations presse d'Oasis chez PIAS France à l'époque, et présent dans les coulisses. *"Marcus Russell, leur manager historique, était sur le cul d'avoir réussi à les réunir en loges à l'issue du show pour trinquer au champagne"*, se souvient Jean-Luc Marre, directeur de la promo chez PIAS, le distributeur de Big Brother Recordings, le label du groupe. L'enthousiasme de l'entourage sera de courte durée. John Robb, gentleman punk, auteur du récent *Live Forever: The Rise, Fall and Resurrection of Oasis* et proche de la fratrie de Manchester, nous confirme qu'à ce moment-là, quelque chose ne tourne plus rond : *"J'ai parlé à Noel lors de leur date à Manchester, en juin, et je sentais bien que ça clochait. L'ambiance n'était pas au beau fixe, c'est le moins qu'on puisse dire. Je ne voyais pas comment la tendance aurait pu s'inverser."*

Le point d'orgue de ce lent sabordage sera atteint le 28 août, à Rock en Seine, festival francilien qui se tient dans le domaine national de Saint-Cloud, à un pont de Paris. Le groupe est alors tête d'affiche de l'événement. Les organisateurs, hantés par les annulations successives d'Amy Winehouse en 2007 et 2008, serrent d'autant plus les fesses que Liam, souffrant d'une laryngite, a dû faire annuler trois jours plus tôt la venue d'Oasis au V Festival, en Angleterre. Noel accusera le cadet de la famille de s'être mis une biture, comme d'habitude. Ce dernier, certificat médical à l'appui, menacera d'aller au bout de son procès pour diffamation si son frère ne s'excuse pas publiquement de l'offense. Nono s'exécutera – après tout, c'est la fin de la tournée, il ne reste que trois shows et tout le monde pourra bientôt vaquer à ses occupations. •••

↖ Noel et Liam Gallagher en 2001.

“Se pointer à Amsterdam et faire un putain de concert, ça c’est rock’n’roll. Se faire virer d’un ferry comme un putain de plouc menotté, ça c’est du hooliganisme.”

Noel Gallagher

→ UNE GUITARE FRACASSÉE

Dans les loges, une énième provocation de Liam mettra pourtant le feu aux poudres. *“Noel arrive sur le site en milieu, fin d’après-midi. Il va dans sa loge et Liam le rejoint. Honnêtement, on n’entend pas grand-chose. Ce que je peux te dire, c’est qu’à un moment, une guitare vole depuis la loge et vient s’éclater par terre”,* relate Christophe Moracin, une nouvelle fois de la partie. *“Une guitare à 40 000 £, quand même,* poursuit Jean-Luc Marre. *Mais Noel, lui, est resté très calme. Son credo, c’était de dire : ‘Tu casses mon outil de travail, je m’en vais !’ Et il s’est tiré pendant que Liam vociférait des ‘fuck you’ dans tous les sens.”*

C’est le split après des années de querelles fratricides et des dizaines de chansons inoubliables. *“On dit souvent de cette séparation qu’elle est un aveu d’échec et un plantage monumental. Je rappelle que les Sex Pistols n’ont même pas duré deux ans. Oasis, c’est dix-huit ans, sept albums et des stades remplis à n’en plus pouvoir. Peu de groupes sont allés aussi loin. Surtout avec des personnalités autant dans la confrontation”,* modère John Robb. Noel aurait dit un jour que si Liam et lui n’avaient pas été frangins, le groupe aurait explosé en vol à peine le premier album sorti.

Jean-Daniel Beauvallet, ancien rédacteur en chef musiques des *Inrocks,* a fait jouer Oasis pour la première fois en France, en collaboration avec Alias Production, en 1994. C’était à l’Erotika, un club de Pigalle où la première partie des artistes programmé·es était assurée par un numéro de strip – une autre époque. Un temps exilé à Manchester dans les années 1980, l’âge d’or des Smiths et tutti quanti, il s’est fondu dans la brume du nord de l’Angleterre, au milieu de toutes les fortes têtes du rock’n’roll circus sous acide de la cité ouvrière. Il retrouve, dans les sempiternelles querelles au sein d’Oasis, les mêmes mécanismes qui font la marque des relations sociales entre mecs dans cette région : *“Il y avait des histoires de baston chez Oasis, des soirées qui finissaient mal. Ils se vannaient beaucoup. Ils avaient la culture mancunienne de la vanne chevillée au corps. Ils savaient exactement comment exaspérer l’autre, ce qui est un art à part entière. Mais tous les groupes du nord de l’Angleterre qu’on a côtoyés ont toujours été dans ces rapports de force, et Oasis ne faisait pas exception. On avait toujours l’impression qu’ils allaient se foutre sur la gueule, alors qu’ils se parlaient normalement.”*

John Robb de développer : *“Dans le cas de Liam et Noel, ça fait un bon soap opera et un super feuilleton pour les médias, mais à Manchester, la plupart des gens se chambrent de la même manière. Ça peut exploser parfois, mais c’est d’abord de l’humour.”*

Jean-Daniel Beauvallet, à nouveau : *“Les pires, c’étaient les Happy Mondays, un autre groupe de Manchester. Ils se foutaient sur la gueule à grands coups de lattes avant de monter sur scène, tout ça parce que l’un des membres du groupe avait décidé de mettre des chaussures rouges et qu’un autre s’était moqué de lui. Un jour, j’ai vu Shaun Ryder et Bez se taper dessus parce que ce dernier assurait qu’il avait assisté à un concert des Sex Pistols en 1972, sauf que le groupe ne s’est formé que trois ans plus tard, en 1975.”*

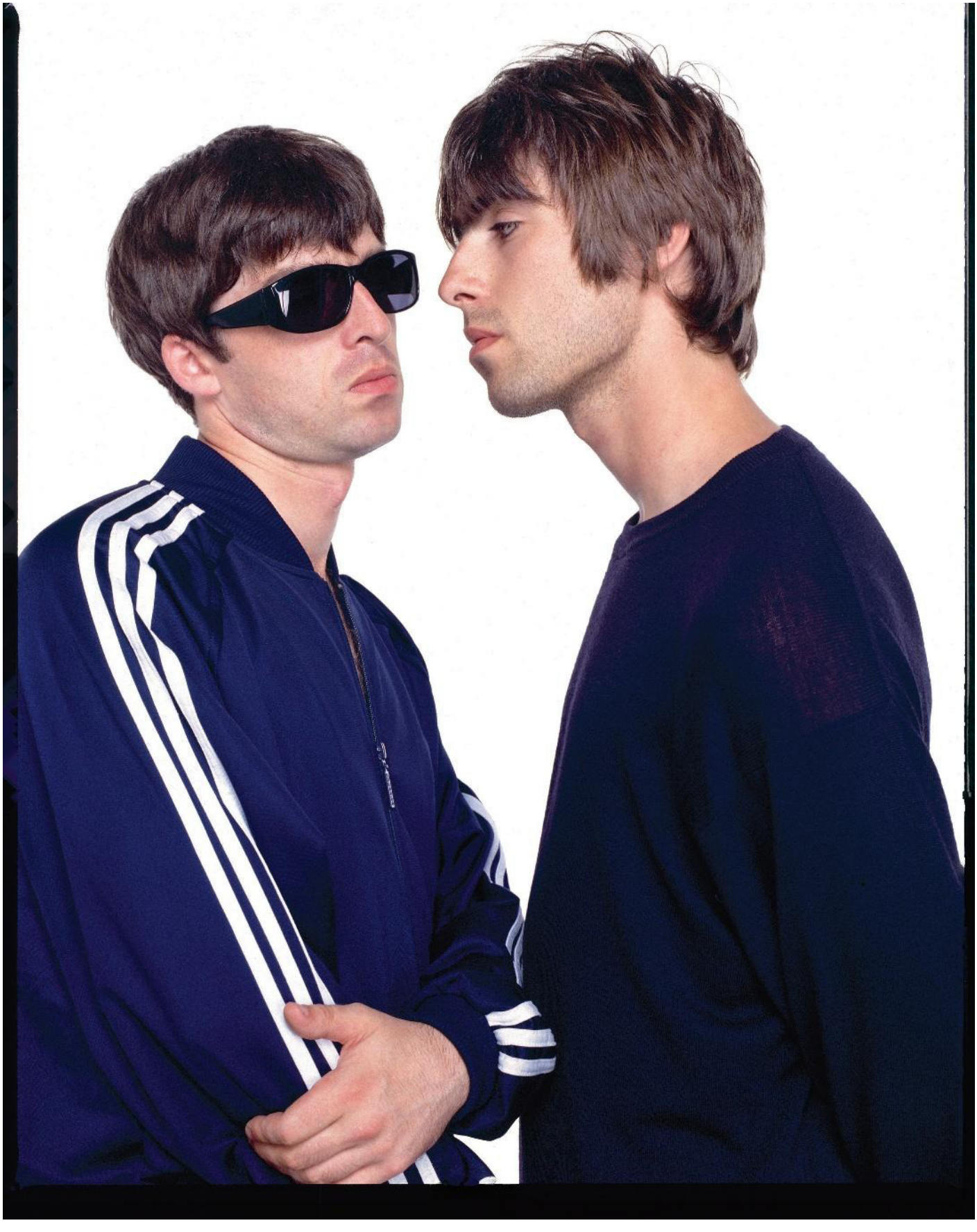
LA CULTURE DE LA VANNE

Liam et Noel seraient donc le fruit de leur environnement, la manifestation d’une variable sociologique. Une interview enregistrée des frères Gallagher parue sous la forme d’un maxi intitulé *Wibbling Rivalry,* en 1995, est restée dans les mémoires. Mis en boîte l’année précédente par le journaliste du *NME* John Harris, il documente un entretien des deux frères qui part violemment en eau de boudin, avec des punchlines dignes des plus grands du stand-up. La raison ? Une divergence de points de vue sur la vie en rock, alors que les membres d’Oasis s’étaient fait virer d’un ferry, puis incarcérer aux Pays-Bas, après une rixe déclenchée par ce fanfaron de Liam, obligeant le groupe à annuler un concert. Sage, Noel s’était tenu éloigné de l’embrouille. Florilège…

Noel : *“Si t’es fier de toi, alors fous le camp de mon groupe ! Va supporter West Ham et jouer au hooligan, OK ? Parce que nous, on est des musiciens, pas des hooligans.”* Liam : *“T’es juste dégoûté parce que t’es resté au lit à lire tes putains de livres.”* Noel, s’adressant au journaliste : *“Ces gars croient que c’est rock’n’roll de se faire virer d’un ferry et de foutre le bordel dans les halls d’hôtel. Tu sais ce qu’il en dit, notre manager ? Que ce qui est vraiment rock’n’roll, c’est de se pointer à Amsterdam, de faire ce putain de concert, puis de rentrer en se disant qu’on a scotché le public. Ça, c’est rock’n’roll. Se faire virer d’un ferry comme un putain de plouc menotté, ça c’est du hooliganisme.”* John Robb, l’un des premiers punks *straight edge* du Royaume-Uni, corrobore le portrait d’un Noel Gallagher plus enclin à rester à l’écart des clichés branleurs du rock : *“Noel était un auteur-compositeur sérieux. Ce n’était pas le dernier pour la jouer rock’n’roll, mais il tenait à ce que le groupe ne soit pas perçu comme une bande de types qui se jettent de la bière au visage. D’un certain point de vue, toutes ces histoires ont contribué à en faire des proies pour les tabloïds. D’un côté, ça les a servis. D’un autre, ça a posé problème. Ils sont passés pour des abrutis auprès de certains qui ne les ont pas pris au sérieux, alors que Noel aussi bien que Liam sont au contraire très intelligents.”* •••

→ Noel et Liam Gallagher en 1994.

Barry Marsden/Camera Press



“Damon Albarn est vite devenu très agressif avec Oasis, et ça a rendu Oasis célèbre. Les médias en ont fait une affaire de lutte de classes alors qu’il s’agissait juste de musique.”

Alan McGee, fondateur du label Creation





→ LES PROLOS DU ROCK?

Dans le jargon, c’est ce qu’on appelle la culture *lad,* que l’on peut résumer par la sainte Trinité bière, foot et baston. Sans oublier le *Mancunian walk,* cette démarche de cador adoptée depuis toujours par Liam, sorte de *manspreading* en mouvement dont le sous-texte dit : *“La rue est à moi, y’know what I mean?”* Si cette posture est l’expression d’une fierté prolo, milieu social d’où sont issus les Gallagher, dans une séquence de l’histoire de la pop anglaise dominée par la *middle class* (Blur, Radiohead), elle a aussi crispé une frange de la population pop et rock qui ne pouvait plus voir en peinture l’Union Jack et les outrances langagières (virilisme, homophobie latente, esprit belliqueux) que la relation explosive des deux frères, pour le plus grand bonheur des médias, semblait symboliser.

Quand la nouvelle de la reformation du groupe est tombée en août dernier, Simon Price, journaliste musical britannique et spécialiste de The Cure, s’est fendu d’un édito au vitriol dans les pages du *Guardian,* intitulé *“Que cessent les célébrations : Oasis est l’agent de la culture pop le plus néfaste de l’histoire britannique récente”*. Outre le fait de conspuer l’aspect totalement régressif et conservateur de la musique d’Oasis (une parodie des Beatles sous influence punk, en gros), le journaliste conteste au groupe le statut de porte-parole des classes populaires : *“Qu’en est-il de leurs contemporains des années 1990, tous issus de la classe ouvrière eux aussi, mais beaucoup moins stéréotypés ? Aucun groupe n’a été plus conscient des enjeux de classe que Pulp, de Sheffield, par exemple. Mais eux étaient arty, chantaient l’exclusion et s’habillaient comme des dandys de chez Oxfam, alors on les considère comme moins authentiques que leurs homologues de Manchester.”*

Le point de vue est intéressant. On sent que Price, obligé comme d’autres de se fader l’hégémonie d’un mouvement, d’un son et d’une tendance à un instant donné de l’Histoire, en a gros sur la patate. C’est qu’il a dû en avaler des couleuvres, durant ces années Britpop montées en épingle à travers la confrontation fantoche et burnée entre Blur, le groupe du Sud et des Londonien·nes, et Oasis, celui des ouvriers provinciaux – si on veut caricaturer. Alan McGee, boss du label Creation (The Jesus and Mary Chain, Primal Scream, My Bloody Valentine) qui signa Oasis en 1993, ne s’embarrasse pas de considérations sociologiques : *“La vérité, c’est que Damon Albarn* [leader de Blur] *était tout simplement hyper-compétitif. Il est vite devenu très agressif avec Oasis, et ça a rendu Oasis célèbre. Les médias en ont fait une affaire de lutte de classes alors qu’il s’agissait juste de musique. Blur était un truc arty tandis qu’Oasis faisait du rock’n’roll, voilà tout. Oasis est le groupe le plus bosseur qu’il m’ait été donné de voir évoluer. Noel, en tant que songwriter, me faisait beaucoup penser à Shaun Ryder. Shaun travaillait chaque putain de jour. Le seul truc qui compte pour ce genre de mec, c’est que le job soit fait. Ils se foutent du reste.”* •••

↖ Le split du groupe à Rock en Seine, le 28 août 2009.

← Les fans de la Lazio célèbrent à leur façon l’annonce de la reformation d’Oasis lors d’un match à Rome, en août 2024.

Andrea Staccioli/Insidefoto/Shutterstock/SIPA

DOMAINE NATIONAL DE SAINT-CLOUD

ROCK en SEINE

DU 20 AU 24 AOÛT 2025

20 AOÛT 2025

CHAPPELL ROAN

LONDON GRAMMAR

LUVCAT * SOFIA ISELLA * SUKI WATERHOUSE * SUNDAY (1994) * THÉA

21 AOÛT 2025

A$AP ROCKY * VAMPIRE WEEKEND * DOECHII * KHRUANGBIN

BARRY CAN'T SWIM * MK.GEE * MONTELL FISH

ALEMEDA * BLOODY CIVILIAN * ENCHANTÉE JULIA * GREENTEA PENG

STILL WOOZY * TORS * ZINADELPHIA

22 AOÛT 2025

ANYMA

AURORA * CARIBOU * EMPIRE OF THE SUN * FLOATING POINTS

I HATE MODELS * MARC REBILLET * WHOMADEWHO

ASH * BLASÉ * CALLING MARIAN * GOOD NEIGHBOURS

KIDS RETURN * LSDXOXO * PPJ

23 AOÛT 2025

JUSTICE * JAMIE XX * JORJA SMITH

ARTEMAS * DABEULL * LUIDJI

BUSHI * JACOTÉNE * KABEAUSHÉ * JOHN MAUS * LA LOM

NONAME * ODEAL * SLOW FICTION * SOPHYE SOLIVEAU

CRÉATION FUTUR COMPOSÉ : THE PSYCHOTIC MONKS & GUESTS

24 AOÛT 2025

QUEENS OF THE STONE AGE * FONTAINES D.C.

LAST TRAIN * STEREOPHONICS * THE LIMIÑANAS * WALLOWS

ANY YOUNG MECHANIC * BRYAN'S MAGIC TEARS * FAT DOG * KING HANNAH * KNEECAP

LÉONIE PERNET * PROVOKER * SHARON VAN ETTEN & THE ATTACHMENT THEORY

SUUNS * SYLVIE KREUSCH * THE ROYSTON CLUB * TVOD

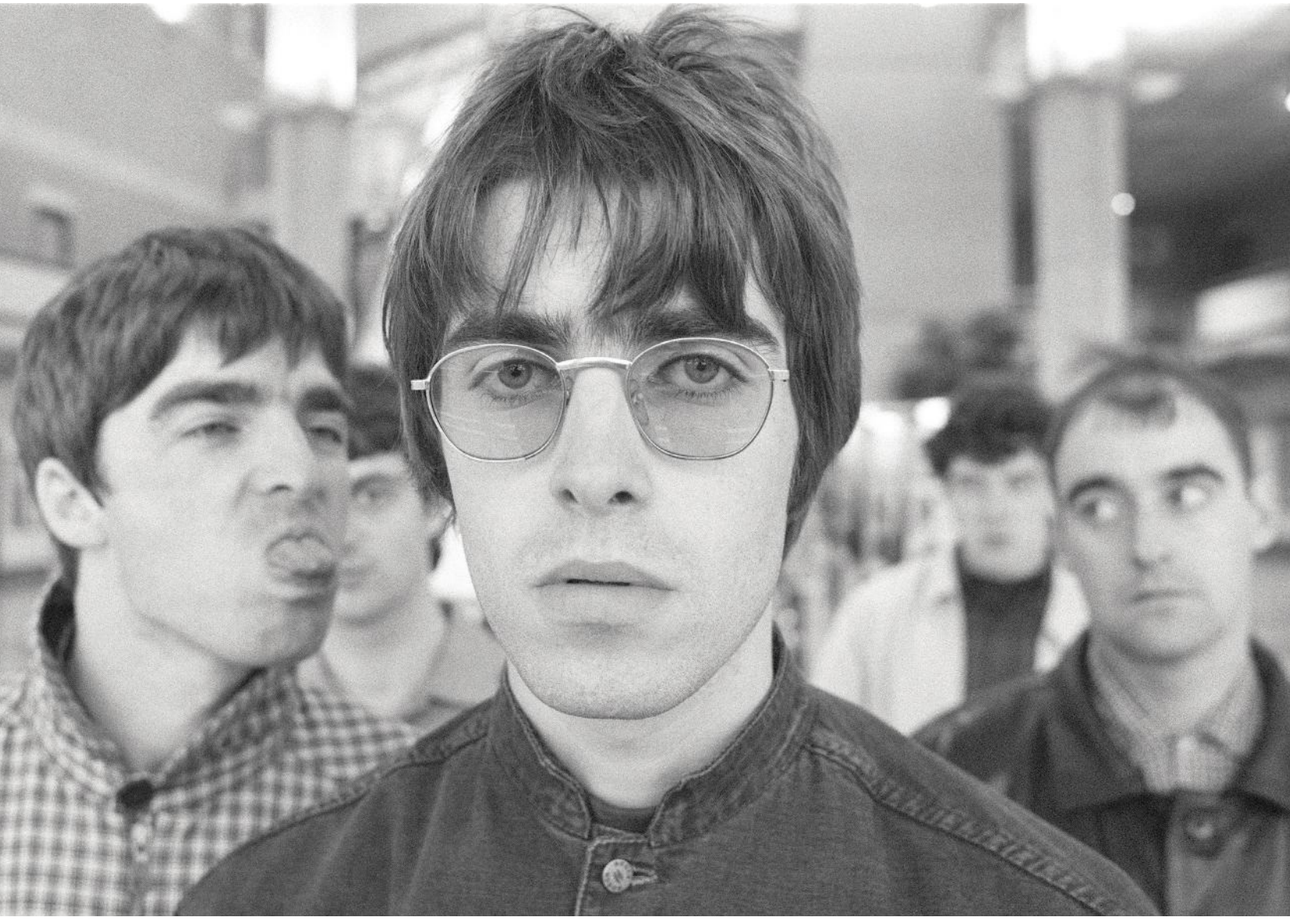
INFOS ET RÉSERVATIONS WWW.ROCKENSEINE.COM

RCS : 448 253 344 – Licences N°2 L-R-21-2989 – N°3 L-R-21-9270 - ILLUSTRATION : Sébastien Héraut ©Nuark!

Revolut GENERALI CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX SAINT-CLOUD RATP Brut. Région îledeFrance Les Inrockuptibles L'EQUIPE L'OPTION DEEZER france.tv inter

“Liam est naturellement punk et d’une lucidité rare. À 8 ans, il déambulait déjà dans son quartier comme une star du rock.”

John Robb, auteur d’un livre sur Oasis



↑
Noel, Liam, et à l’arrière-plan, Paul ‘Guigsy’ McGuigan et Paul ‘Bonehead’ Arthurs à l’aéroport de Manchester en 1994.

Steve Double/Camera Press

→ Avant même la sortie du premier album du groupe, *Definitely Maybe* (1994), John Robb traînait avec les Gallagher au Boardwalk, une salle de concert où le band peaufinait ses premiers morceaux : *"Ils répétaient tout le temps. Chaque fois que j'y allais, ils étaient là, à travailler dur. Rien n'était laissé au hasard, ce n'était pas un hobby, mais un véritable projet. Ils répétaient chaque riff jusqu'à ce qu'il soit parfait. Ils étaient tous ultra-rigoureux. Pour eux, il n'y avait pas d'autres portes de sortie. Ils ne voulaient pas passer leur vie à faire des petits boulots, même si le métier de plâtrier est honorable. Quand Noel a repris le groupe en main, il a débarqué un jour avec le titre* Live Forever *pendant les répétitions. Il a montré les accords à Bonehead* [le guitariste], *qui lui a répondu : 'T'as pas pu écrire ça, c'est pas possible, va te faire foutre.' Imagine la scène : tu montes un petit groupe, tu te retrouves face à un classique instantané et on te dit : 'Cette chanson, elle est à nous.' Bien sûr, il y a eu quelques incidents et des outrances qui ont émaillé leur carrière, mais Oasis, c'était autre chose que ça."*
Contrairement à Noel, qui en plus de faire le roadie pour Inspiral Carpets, des gloires locales qui tournent à l'international, se coltine un job à l'usine, Liam ne connaît que les petits larcins, la glande et la colle, parce que les autres drogues coûtaient trop cher. À 16 ans, il découvre les Stone Roses sur scène et décide en voyant Ian Brown, le leader "à tête de singe", qu'il sera lui aussi une rock star : *"C'était en 1988, en première partie de James. Ce concert lui a retourné la tête,* se souvient John Robb. *Pour la petite histoire, les trois frères Gallagher* [lire p.68] *sont allés à ce gig sans savoir que les autres y allaient aussi. Noel est le songwriter. Une véritable encyclopédie musicale. Il connaît tous les groupes les plus obscurs. Liam n'est pas aussi informé, mais il est naturellement punk et d'une lucidité rare. À 8 ans, il déambulait déjà dans son quartier de Burnage comme une star du rock. Ce n'est pas de l'arrogance, c'est juste ce qu'il est."*
Hasard pas si hasardeux, on rencontre Liam à Paris le 28 août 2019, dix ans jour pour jour après le split. Il confirme n'avoir rien connu d'autre que le métier de *frontman* : *"La première fois que je me suis retrouvé dans un groupe, c'était directement avec Oasis et j'avais 19 ans. Donc on ne peut pas dire que c'était l'ambition de toute une vie. Ce n'est pas comme si j'avais grandi en voulant faire de la musique à tout prix. J'étais plutôt du genre à jouer au foot dans la rue, ce genre de trucs. Aujourd'hui, tu vois des gosses sur les réseaux sociaux qui jouent de la guitare à 3 ou 4 ans. Moi, j'étais trop occupé à bouffer des biscottes à cet âge-là, tu vois ce que je veux dire ? Les jeunes d'aujourd'hui sont des putains de petits scientifiques, ça me fout les jetons. Nous, on ne réfléchissait pas des heures à comment changer le monde, on fonçait droit devant. On faisait avec ce qu'il y avait, en passant du bon temps."*

UN ÉQUILIBRE COSMIQUE

La relation entre Noel et Liam est la clef de voûte du succès d'Oasis, la collision cosmique entre deux types à gros sourcils, l'un érudit et l'autre constamment projeté dans l'instant, instinctif et touché par la grâce du rock'n'roll. John Robb mentionne une session d'enregistrement avec à la manœuvre Owen Morris, le coproducteur des trois premiers albums du groupe, lors de la mise en boîte de *(What's the Story) Morning Glory* (1995) : *"Noel était arrivé avec une nouvelle chanson* •••



“Aujourd’hui, tu vois des gosses sur les réseaux sociaux qui jouent de la guitare à 3 ou 4 ans. Moi, j’étais trop occupé à bouffer des biscottes à cet âge-là.”

Liam Gallagher

→ en poche. Il a pris sa guitare acoustique et a joué le morceau pour Liam, qui le découvrait tout juste. Ce dernier est immédiatement allé dans la cabine et a mis en boîte les voix en deux prises seulement. Owen n’avait jamais vu ça. Quand il a demandé à Liam comment il était capable d’un tel prodige, il lui a répondu : ‘Ces chansons, Noel les a écrites, mais elles sont déjà en moi.’ Je trouve ça fascinant d’entendre un interprète dire que les chansons d’un autre habitent aussi son propre corps.”

Dans la foulée de la séparation du groupe, chacun se lance dans ses propres projets musicaux : Noel avec le Noel Gallagher’s High Flying Birds et Liam avec Beady Eye d’abord, puis en solo. Même s’ils délivrent des albums de plus ou moins bonne facture ces dernières années, ils donnent l’impression de rouler sur la jante. D’autant qu’entre le split en 2009 et l’annonce de la reformation en 2024, les zigotos continuent de s’invectiver par médias interposés, parfois violemment, chacun faisant porter la responsabilité du crash d’Oasis à l’autre.

Au sujet de la musique de Liam, Noel dira qu’elle est *“peu sophistiquée, à destination de gens peu sophistiqués eux aussi, et imaginée par un mec bas du front, donnant des ordres basiques à tout un tas d’auteurs-compositeurs qui pensent faire revivre la gloire d’Oasis”*. Quand on lui demande un jour ce qu’il pense du succès de son frère et de sa capacité à remplir des Arenas en continuant à chanter les chansons qu’il a lui-même écrites pour Oasis, il répond, malin et flegmatique : *“Je suis content de savoir qu’après chacun de ses concerts, un gros chèque de royalties va tomber sur mon compte en banque. Je t’assure, j’en suis ravi. Qu’il continue de faire vivre les morceaux d’Oasis, c’est très bien. Après tout, c’est lui qui a monté ce groupe en premier lieu. Que ces chansons se transmettent de génération en génération, c’est un privilège pour un songwriter.”*

UN RETOUR À 1,26 MILLIARD D’EUROS ?

Liam, de son côté, se montre plus véhément et frontal. La main sur notre épaule, il nous prend entre quatre yeux comme si à travers nos mirettes il pensait pouvoir répondre à son frère : *“Tu sais, j’ai toujours un œil sur ce petit mec, je scrute tout ce qu’il fait pour être certain de faire exactement l’inverse.* […] *On raconte que s’il n’y a plus de groupe de rock capable de remplir un stade aujourd’hui, c’est à cause de l’industrie et des gosses qui ne mettent plus d’argent dans des disques. Mais c’est avant tout la faute de types comme Johnny Marr ou Noel Gallagher, qui ne pensent qu’à leurs putains de carrières en solo pour satisfaire leurs petits ego. Quand Oasis a splitté, j’ai monté Beady Eye. Ce n’était peut-être pas parfait, et il y avait peut-être un meilleur nom à trouver, mais je ne l’ai pas fait seulement pour moi, je l’ai aussi fait pour les autres membres. J’ai toujours voulu être dans un groupe. Je ne suis pas un foutu songwriter, je suis un foutu chanteur. Noel Gallagher pensait qu’il serait mieux tout seul, donc il a tué le groupe. Il fallait bien que quelqu’un fasse le job, je ne me suis pas défilé.”* Ce que raconte en filigrane Liam, *the last Boy Scout*, c’est qu’Oasis restera le dernier représentant du gigantisme dans l’histoire du rock.

Les frères ont fini par trouver un terrain d’entente pour une réunion au sommet, avant de dégainer une tournée de 41 dates au Royaume-Uni, en Irlande, sur le continent américain, au Japon et en Australie. D’après une étude de la banque britannique Barclays, le *Oasis Live ’25 Tour* devrait générer 1,26 milliard d’euros et attirer 1,4 million de spectateur·rices. Une affaire de gros sous ? C’est sous-estimer la quête du frisson d’entendre 80 000 personnes reprendre en chœur le refrain d’une chanson enregistrée dans un local morne et gris de cette bonne vieille Manchester. N’empêche, qui aurait parié que le groupe puisse rassembler encore autant, quand il peinait à remplir Bercy en 2009 ? *“Au moment du split, Oasis était déjà passé depuis longtemps du statut de phénomène absolu à celui de grand groupe. Leur succès restait énorme, mais ils étaient sur le déclin”,* reconnaît John Robb, clairvoyant. L’épreuve du temps, en plus de faire monter les enchères, aura eu l’effet d’une piqûre de nostalgie *supersonic*.

Les Gallagher n’étant pas des esthètes, il ne faudra probablement pas s’attendre à une setlist pleine de *deep cuts* (raretés). Même les gros malins qui la joueraient arty veulent entendre *Wonderwall* et *Don’t Look Back in Anger,* des chansons qui ont marqué au fer rouge un peuple et une génération. *“Il y a un truc que je peux dire sur ma musique, c’est qu’elle est toujours inclusive. Je ne laisse personne à la marge. Je ne dis jamais ‘moi’ ou ‘je’, c’est toujours ‘nous’. Mes chansons ne parlent jamais de moi, mais des autres, des héros du quotidien”,* nous confiait Noel. *And we’re gonna live forever.*

OASIS, LA REFORMATION : NOTRE SETLIST RÊVÉE

Pitchfork Music Festival Paris 2025

A. G. Cook
Blood Orange
Destiino b2b CHLOÉ
Du Blonde
Ekko Astral
Erika de Casier
Hamilton Leithauser
Indigo de Souza
Jay Som
Jensen McRae
Kelora
Léa Sen
Marie Davidson
Mechatok
Momma
Panchiko
Panda Bear
Quiet Man
Quinnie
Saya Gray
Silver Gore
underscores

& plus à venir

L'Olympia · Elysée Montmartre · Le Trianon · Trabendo
Café de la Danse · Badaboum · POPUP! · Supersonic
La Mécanique Ondulatoire · Supersonic Records

3-9 Nov.

SUPER! PLAYGROUND LOVE
Pitchfork
DICE
PARIS
SUPER BOCK
fip

Oasis, après le désert

Rencontre au Canada à la rentrée 2008 avec les frères Gallagher, avant la sortie de *Dig Out Your Soul*, un septième album très pop et très psyché dont personne n'imagine alors le caractère testamentaire.

Texte Pierre Siankowski
Photo John Londono
pour Les Inrockuptibles

On est en plein mois de septembre, et ce soir Oasis joue à Montréal. Au Centre Bell, l'*arena* qui accueille d'habitude les matchs des Canadiens, alors vingt-quatre fois champions d'Amérique de hockey sur glace. Ça ne semble pourtant pas impressionner Noel Gallagher, qui se trimballe clopin-clopant dans les couloirs, vannant un *roadie* sur sa coupe de cheveux un peu mulet. C'est l'après-midi, l'heure est à la balance, et Nono s'apprête à faire les derniers réglages tout seul, pendant que son frère Liam, le chanteur, se repose bien tranquillement à l'hôtel. Une fois arrivé sur scène, Noel fait un signe de la tête à ses trois acolytes (basse, guitare, batterie) pour livrer une version absolument somptueuse de *The Masterplan,* l'une des plus belles faces B du groupe, que l'aîné des Gallagher semble chanter d'une voix quasi nouvelle.

"J'AI ÉTÉ LE CHANTEUR D'OASIS PENDANT CINQ MINUTES"

Un petit bonhomme au cheveu fou arrive alors dans la salle, s'assoit au deuxième rang, et regarde Noel s'exécuter avant d'applaudir : *"Vous sonnez bien dans cette salle, dis donc!",* lance-t-il en se levant. *"Grimpe sur scène, on va en faire une avec toi",* lui propose Nono. Le type ne se fait pas prier et rejoint le groupe en quatrième vitesse. Il se retourne : c'est en fait Ryan Adams, le fameux songwriter américain, qui fait ce soir la première partie d'Oasis. Adams attrape un tambourin, sautille sur ses jambes avec une démarche un peu simiesque. Puis il pose l'instrument, s'approche du micro et plie ses genoux en passant ses mains derrière le dos alors que retentissent les premières notes de *The Importance of Being Idle,* l'un des moins mauvais morceaux écrits par Oasis ces dernières années. Ryan Adams mange le micro et chante d'une voix ultranasale. Noel et les autres musiciens d'Oasis, dont on ignore désormais le nom tellement le turn-over fut conséquent (*"Je crois qu'il y a eu en tout et pour tout douze personnes qui ont joué dans Oasis depuis les débuts du groupe, presque comme dans* Spinal Tap*",* s'amuse Noel Gallagher), ricanent de bon cœur.

La répétition s'achève, et Ryan Adams, véritable fan des Anglais (sa version de *Wonderwall* est super), est fier comme un enfant : *"J'ai été le chanteur d'Oasis pendant cinq minutes",* hurle-t-il au micro. Et même si le groupe est aujourd'hui loin de sa superbe de 1994-1996 – deux albums classiques, *Definitely Maybe* et *(What's the Story) Morning Glory?,* personne ne pourra jamais dire le contraire –, on aurait presque aimé être à la place de Ryan Adams.

Si Oasis n'a honnêtement pas sorti de bon album depuis *Be Here Now* en 1997, le groupe jouit toujours d'un incroyable capital sympathie. Personne depuis les Gallagher (sauf peut-être The Streets) n'a réussi à nous trimballer en K-Way pour faire "genre". Personne n'a su mettre au point ces hymnes d'appartement qui, de *Supersonic* à *Don't Look Back in Anger,* font lever un homme ou une femme amoindrie·s par la tristesse ou l'alcool ; ou même les deux. Personne depuis l'Oasis du début (et surtout pas Chris Martin de Coldplay) n'a su écrire ces grandes chansons prolétaires qui soulèvent les stades dans le monde entier. Ces titres quasi universels qui vous font hérisser le poil pour peu qu'on vous les passe

→
À Montréal, en 2008.

sur les buts anglais un dimanche soir de novembre. Oasis est parvenu à cela, parvenu aussi à faire comprendre à de jeunes hommes qu'on n'était pas obligé, sans renier non plus ses origines, de mourir dans le village dans lequel on était né.

"RACONTER UNE HISTOIRE"

C'est donc avec beaucoup de joie et de respect que, quelques minutes après ces répétitions, on s'assoit aux côtés de Noel Gallagher pour l'entendre évoquer le septième album du groupe, *Dig Out Your Soul,* certainement leur plus belle réussite depuis des lustres (et on a bien fait d'en profiter car le lendemain Nono se fera bousculer par un fan lors de son concert de Toronto : plusieurs côtes cassées au final et une prétournée européenne annulée). *"Les albums précédents étaient composés de chansons écrites à des moments très divers et que j'accumulais avec le temps. Il n'y avait parfois pas de ligne directrice quand on les mettait bout à bout. Sur celui-là, il y a un début, un milieu et une fin. Il a été écrit un peu comme les deux premiers, avec le souci de raconter une histoire."* Et il s'agit bien là d'une histoire, pas d'une vaste blague comme le furent certains albums que les frangins espéraient faire tenir à coups de titres grandiloquents (cf. *Standing on the Shoulder of Giants*, entendez *"Debout sur les épaules des géants"*).

Ça commence avec un vrai bon titre d'ouverture, *Bag It Up,* on trouve un vrai single qui aurait presque la fraîcheur des premiers singles *(The Shock of the Lightning),* une ballade pas trop cruchotte (la très lennonienne *I'm Outta Time*), et même de chouettes morceaux psychés (*The Turning,* ou encore *To Be Where There's Life*). Bien sûr, il y a un ou deux titres un peu épais, mais dans l'ensemble, on renoue avec le bon savoir-faire du gars Noel, qui nous avouera volontiers ne pouvoir écrire autre chose que des morceaux d'Oasis, et peut-être des bons pour une fois. *"Honnêtement, je ne me battrais pas pour tous les albums du groupe, mais celui-là est franchement plutôt bon",* dit-il, avant de laisser la parole à son frangin qui débarque hirsute dans la salle. *"Depuis quinze ans, je me lève en me disant que je suis heureux d'être le chanteur d'Oasis. Oui, il y a eu des moments plus heureux que d'autres, mais en ce moment c'est particulièrement bien. Noel a fait du bon boulot",* lance Liam en faisant l'une de ses éternelles grimaces, au moment d'enfiler son costume de scène. Oasis s'apprête à enflammer Montréal. Oasis est de retour.



PAROLES DE FANS

Des fidèles qui ont travaillé avec le groupe à celles et ceux né·es l'année du split, chacun·e raconte son Oasismania.

Texte & photo Antoine Jaussaud pour Les Inrockuptibles



HUGO, 30 ANS, ET PAUL, 33 ANS

Chez les Abderrahim, c'est la grande sœur Lauren, génération 88, qui a planté la graine Oasis dans la famille, pendant que les parents assuraient le socle : piano, batterie, guitare – apprentissage classique pour passion durable. Mais pour Paul et Hugo, nés à quatre ans d'écart, c'est l'internet balbutiant des années 2000 qui a tout déclenché. YouTube pour les clips, Limewire pour dégoter la moindre interview des Gallagher, Google pour suivre les scores des derbys de Manchester depuis Louveciennes. Et, bien sûr, les soirées DVD live – culte absolu. La fratrie développe un dialecte Gallagher. En CM1, Hugo fonde son premier groupe de rock. Paul, lui, défend les couleurs de City au collège, avec l'aplomb de celles et ceux qui n'ont jamais mis les pieds à l'Etihad Stadium. En 2007, ils créent ensemble Cheers, d'après l'interjection lancée entre chaque morceau par Liam sur leur DVD fétiche : *Familiar to Millions – Live at Wembley 2000*. L'obsession devient projet : victoire au tremplin Emergenza, concerts en cascade, jusqu'à fouler la scène des Eurockéennes 2011… la même édition que Liam. Ils ont vu Oasis au Bataclan en 2008, un concert privé Canal+. Bercy l'année suivante ? Volontairement zappé : en 2009, ils misaient tout sur Rock en Seine. On connaît la fin. Seize ans plus tard, les frères tiennent leur revanche. Le 20 juillet, ils seront à Heaton Park avec une dizaine d'ami·es. Pour boucler la boucle, débattre de la *setlist*, savourer chaque seconde du show.

Morceau fétiche, Hugo : *Bring It On Down*.
Morceau fétiche, Paul : *Champagne Supernova (live at Earls Court 1995)*.

NME
OASIS
1994–2009
OASIS
CHEERS
SWEATSHIRT
oasis
oasis
Marshall
MANCHESTER CITY F.C.





JULIETTE, 51 ANS

En août 1996, Juliette Jacques s'apprête à partir à La Route du Rock pour voir Suede quand on lui propose un job d'assistante marketing chez Small. Elle s'empresse de rejoindre ce label de Sony qui a sorti en France quelques mois plus tôt *(What's the Story) Morning Glory?*. Ce jour-là, les frères Gallagher deviennent le fil rouge de sa carrière. De Sony, où elle gravit les échelons pendant quatorze ans, à PIAS, qu'elle rejoint en 2010 pour défendre le premier album solo de Noel Gallagher, jusqu'à Gibson France à partir de 2013, où elle croisera encore Liam et Noel. De toutes ces années, et au gré des concerts *"joués très très forts"* qu'elle a vus dans toute l'Europe, Juliette garde en mémoire des personnalités franches et fortes mais agréables, sincères et indépendantes ; des stars pas comme les autres. Du premier album de Noel, elle se souvient d'un artiste impliqué et souriant, qui avait répondu à dix-sept interviews en une seule journée. En 2024, le décès d'un attaché de presse réunit l'équipe Small des années 2000 en Angleterre. Des retrouvailles teintées de tristesse et de tendresse, qui réactivent une mémoire vivace. Et comme un clin d'œil du destin, Oasis annonce dans la foulée sa reformation. Juliette, Britpoppeuse de la première heure initiée par son frère (The Smiths, Blur), puis convertie à Pulp lors d'un semestre à Édimbourg, sourit : "*Tout ça existe encore*."

Morceau fétiche : *She's Electric*.



FLORE ET LUCIEN, 16 ANS

Flore et Lucien sont ami·es. Pas dans la même classe, mais en seconde tous·tes les deux. Et c'est une amie commune qui les a présenté·es, en raison de leur grande sensibilité pour la musique. Et pour cause : chacun·e baigne dedans depuis toujours, guidé·e par un père mélomane. Cela explique sûrement pourquoi elle et lui naviguent déjà, à 15 ans, entre classiques intemporels et références générationnelles. Chez Lucien, les Beatles et les Strokes. Chez Flore, Daft Punk et U2. Des héritages familiaux, certes, mais digérés, réappropriés. Lucien chante, joue de la guitare et écume déjà les concerts. Et s'il connaît *toutes* les chansons des Fab Four. En live, il embrasse l'énergie de son époque avec Kendrick Lamar, Tyler, the Creator, Orelsan et The Libertines. Flore, elle, n'a pas encore passé la porte d'une salle de concert, mais l'impatience est là. Il faut dire qu'elle a emménagé à Paris seulement l'année dernière, et c'est d'ailleurs en écoutant *Don't Look Back in Anger* qu'elle a quitté la Savoie. Comme un générique entre deux saisons. Né·es en 2009, l'année de la séparation d'Oasis, ni l'un ni l'autre n'a connu le groupe autrement qu'à travers des vinyles, des playlists ou des archives YouTube. L'histoire ne les fascine pas tant que l'impact, la légende. *"J'adore écouter Oasis parce que c'est direct, évident"*, dit Flore. Lucien complète : *"Quand tu découvres un morceau d'eux, tu l'écoute une fois et ça y est, tu connais le titre."* Tous·tes les deux rient en résumant ça simplement : *"Oasis, c'est que des bangers."*

Morceau fétiche, Flore : *Live Forever.*
Morceau fétiche, Lucien : *Married with Children.*

MARIE, 35 ANS

Sur les réseaux, elle s'appelle @shakermaker.gif. Pourtant, Marie a découvert Oasis sur le tard – quelques semaines seulement avant leur séparation. Pas de traumatisme lié au split brutal du groupe, mais plutôt un déclic : la naissance d'une obsession, à contre-courant de l'époque. Plus Oasis disparaît de l'actualité, plus le groupe s'impose comme sa référence musicale, jusqu'à devenir la colonne vertébrale de sa culture personnelle. Quand elle lance ses réseaux en 2013, Marie sait déjà qu'elle ne veut pas s'enfermer dans une case. Ni dans la mode, ni dans la food, ni dans la musique. Elle veut parler de tout. Et surtout ne pas choisir un pseudo trop "girly". Elle écarte donc immédiatement *She's Electric,* mais Oasis est derrière tous les pseudos auxquels elle pense. *Shakermaker*, lui, reste. Ce titre étrange, un peu sous-estimé, fait référence à un jouet des années 1970 emblématique du DIY. Chez elle, ce pseudo sert de manifeste implicite. Derrière ce nom, elle affirme une esthétique rock, même quand elle parle cosmétiques naturels, recettes végétariennes ou expos autour de Paris. Parce qu'Oasis n'est jamais loin. Et que *Definitely Maybe* reste un socle : pas forcément dans le style, mais dans l'énergie, dans la posture, dans l'attitude. Aujourd'hui, Marie s'est tournée vers le metalcore. Mais elle revient toujours à Oasis. Un groupe qu'elle n'a jamais vu en live, mais qui accompagne chaque moment de sa vie d'adulte.

Morceau fétiche : *Shakermaker.*





BÉRENGÈRE, 30 ANS, ET SÉLIN, 31 ANS

Dans ce lycée catholique enferré dans ses valeurs de droite – parfois flirtant sans gêne avec l'extrême –, Bérangère se tient à la marge. À défaut d'appartenir, elle observe. On est en septembre 2008, et dans ses écouteurs passe en boucle *Supersonic*. Le morceau tourne comme un mantra *("I want to be myself")*. Mais c'est plus facile à dire qu'à faire à 15 ans. Et puis elle la voit : Sélin. Même peau plus foncée que la moyenne, même air de ne pas vraiment coller au décor. Elle s'approche. *"Tu écoutes quoi ?"* "Supersonic, *d'Oasis." "J'adore."* Connexion immédiate. *She makes me laugh,* littéralement. Dès lors, elles deviennent inséparables. Le duo dérange un peu. Trop libres, trop complices. On les appelle "les jumelles". Dans cette cour où certain·es exhibent fièrement leur T-shirt Sarkozy, elles fument à l'arrière du bâtiment en écoutant *Stand by Me*. Le soir, elles traînent sans but, finissent dans des cages d'escalier dont elles connaissent les codes. Allongées tête contre tête, *Don't Look Back in Anger* dans le creux des oreilles, elles traversent l'adolescence comme on traverse une tempête : en duo. Puis le temps passe. Lyon, d'autres villes, d'autres urgences. Oasis s'est un peu éloigné, remplacé par Liam Gallagher en solo, comme une version décentrée d'un repère ancien. Aujourd'hui, elles sont de retour à Paris. Ensemble. Et les morceaux d'Oasis reprennent leur place, tranquillement. Pas par nostalgie. Plutôt comme un souvenir vivant et cohérent.

Morceau fétiche : *Supersonic*.



LAURENT, 61 ANS

"J'ai vécu un moment d'histoire." Quand on dirige un label comme PIAS depuis quinze ans, ce n'est sans doute pas le seul. Mais c'est celui qui revient quand Laurent Didailler évoque ce soir d'août 2009 où Oasis s'est littéralement désintégré sous ses yeux, à Rock en Seine. Pour comprendre, il faut revenir un peu en arrière. À l'époque, PIAS assure la distribution française de *Dig Out Your Soul,* ultime album studio du groupe. De cette collaboration, il garde le souvenir d'un partenariat simple, centré sur la musique, étonnamment fluide. Mais tout est toujours en double : deux hôtels, deux loges, deux *afterparties.* Noel et Liam, chacun dans son monde. En cette fin d'après-midi d'août, Laurent s'installe près des loges du groupe. Les interviews doivent débuter à 17 h 30. Les premières tensions se font entendre, mais rien d'inédit : un report de trente minutes est demandé par la coordinatrice internationale. Routine. C'est validé. Mais le contrôle de la situation ne fait pas illusion longtemps. Un cri. Un crac. Un morceau de guitare sèche vole et s'écrase à quelques centimètres de Laurent. Le silence se fait, juste avant l'effondrement. Noel quitte le site. Les organisateur·rices tentent, en vain, de négocier son retour. L'annonce tombe quelques heures plus tard : le concert est annulé. Oasis, c'est fini. Brutalement. Définitivement. Pour Laurent, qui trouvait le groupe *"trop anglais"* à ses débuts sur Creation Records en 1993, avant de saisir l'ampleur de la déflagration culturelle dès 1995, voit ce soir-là comme une fin unique. Une fin mille fois redoutée, vécue de l'intérieur.

Morceau fétiche : *I'm Outta Time*.

Paul Gallagher en 1996.

L'homme invisible

Depuis plus d'un demi-siècle, Paul Gallagher gère vaillamment ses deux petits frères, Noel et Liam, de la meilleure façon possible : sans se fâcher ni prendre parti dans leurs querelles. Portrait d'un Gallagher méconnu.

Texte Noémie Lecoq

Burnage, banlieue sud-est de Manchester, début des années 1980. Dans une petite rue où tous les pavillons se ressemblent, une maison sort du lot : entre ses murs de brique rouge habite la famille Gallagher, menée par Peggy, qui a quitté un mari violent et alcoolique en 1976. Elle élève donc seule ses trois fils – pas une mince affaire quand on connaît les personnalités de ce trio infernal. L'aîné s'appelle Paul et, grâce au privilège d'être le premier-né (en 1966), il a sa propre chambre. Son cadet Noel (plus jeune d'un an) et le benjamin Liam (qui a poussé son premier beuglement en 1972) doivent se résoudre à partager la leur. Cette pièce a dû être le théâtre de scènes inimaginables – des rêves éveillés, des disputes, des discussions acharnées autour des équipes rivales de Manchester City et United, des découvertes musicales, des fous rires…

En 2019, dans le documentaire *As It Was* qui lui est consacré, Liam revient sur place pour nous faire visiter la maison où il a grandi. Son pèlerinage passe par cette fameuse chambre, aux dimensions très modestes. Le chanteur en profite pour raconter une anecdote au passage : une nuit, dans un état second, il n'a pas trouvé l'interrupteur de la lumière pour se rendre aux toilettes, situées à deux pas, et dans le noir il a cru être arrivé à destination. Erreur fatale. Il a en fait uriné sur la chaîne stéréo de Noel, au pied du lit de celui-ci, qui dormait paisiblement. Il nous rejoue la scène en ricanant, avant d'ajouter : *"Je crois que c'est à ce moment-là que la rancune a commencé."*

Paul a dû composer avec les deux jeunes loustics de la chambre d'à côté. Pas sûr qu'il ait été si tranquille que ça dans son propre domaine, vu l'épaisseur des murs. De toute façon, son tempérament n'est pas diamétralement opposé à celui de ses frères – certains fans qui l'ont abordé ont fait les frais ...

Colin Davey/Getty Images





↑ ↑
Portrait de famille : Noel, Paul, Liam et leur mère Peggy Gallagher au milieu des années 1970.
↑
Paul avec Peggy Gallagher.

→ de son caractère. Paul n'a pas été une figure paternelle de substitution, ni un Bisounours bouddhiste qui apaise tous les conflits. Il adore la musique lui aussi, mais n'en joue pas plus que ça. Pourtant, apprendre des rudiments de basse ou de batterie aurait peut-être pu lui ouvrir les portes d'Oasis à l'époque de leur formation. On raconte que ni Noel ni Liam n'ont voulu de lui dans leur groupe.

L'ANONYMAT PLUTÔT QUE LE TAPAGE DE LA CÉLÉBRITÉ

En 2023, au cours d'un rare entretien dans le podcast du *Michael Anthony Show,* Paul Gallagher revient sur son rapport à la musique, affirmant qu'il sait chanter mais qu'il y a déjà deux personnes de sa famille qui font ça très bien. Un complexe assez compréhensible, qui se confirme quand l'intervieweur veut savoir s'il sait manier la guitare : *"Non. J'ai donné ma guitare à Noel. Quand j'étais ado, j'avais mieux à faire dans ma vie. Noel est un solitaire, alors ça lui allait bien de rester tout seul dans sa chambre à essayer de jouer."* Après ce tacle sous-jacent, il continue : *"Je lui ai dit : 'Utilise-la ou maman va me tuer parce que j'ai gâché mon argent sur une putain de guitare. Prends-la.'"* Quand son interlocuteur lui demande s'il laissait traîner ses oreilles dans la chambre de ses frères pour savoir si Noel faisait des progrès, sa réponse est digne d'un Gallagher : *"Honnêtement, je ne l'écoutais pas."*

La position de Paul a toujours été ambiguë, à la fois proche et distant. Il répète qu'il préfère de loin l'anonymat au tapage de la célébrité, qu'il veut rester *"invisible",* pour reprendre l'une de ses déclarations. Impossible pour lui d'échapper à ce nom de famille sûrement un peu lourd à porter, ni à sa forte ressemblance physique avec ses frères, à moins de prendre un pseudo ou de changer de visage. Mais il ne reste pas complètement dans l'ombre pour autant.

Aujourd'hui installé à Londres, Paul Gallagher travaille lui aussi dans le domaine de la musique. Il est DJ et livre des mixes hebdomadaires sur Mixcloud. Il assure régulièrement des DJ-sets après des concerts solo de Liam, sous son propre nom. Ce dernier l'a aussi invité à intégrer sa tournée en tant que photographe. Paul poste ainsi des photos de concerts sur sa page Instagram et a aussi quelques missions parallèles pour tirer le portrait de musicien·nes émergent·es ou réaliser des clips. Il y a quelques années, il a travaillé en tant que découvreur de talents au sein de Creation, le label cofondé par Alan McGee qui accueillait Oasis dans son catalogue – encore une fois, un job lié à ses frères, tout en restant en périphérie, en dehors des projecteurs.

L'aîné des Gallagher a beau vouloir rester discret, il constitue tout de même une source d'informations de première main qui alimente les tabloïds anglais de temps en temps en postant sur les réseaux sociaux.

Dan Callister/Liaison/Getty Images · instagram @p_agallagher

“C’était moins cher de faire une sortie avec une fille que d’emmener Liam voir un match. C’était un peu Pacman contre le foot anglais.”

Paul Gallagher

Pendant la longue brouille entre Liam et Noel, à la suite de leur clash retentissant lors de l’édition 2009 de Rock en Seine, Paul a gardé une relation très régulière avec Liam, mais il n’a pas non plus choisi son camp, maintenant le contact avec les deux parties.

PRIX NOBEL DE LA PAIX

Parmi ses multiples casquettes, il a aussi été écrivain d’un jour avec l’aide d’un journaliste recruté pour l’occasion, Terry Christian. Paru en 1996, à l’apogée de la Britpop, le livre qu’ils ont cosigné, *Brothers – from Childhood to Oasis, the Real Story,* dévoile de croustillantes anecdotes de famille, avec un humour piquant. Comme lorsqu’il doit se coltiner Liam au stade : *“Quand il avait environ 9 ou 10 ans, je devais l’emmener de temps à autre à un match de Manchester City, souvent à la demande de ma maman : ‘Tu vas voir le match aujourd’hui, Paul ? Allez, emmène notre petit Liam avec toi, il veut tellement y assister.’ Je devais aller à Maine Road en l’obligeant à me donner la main. On devait le tenir fermement, sinon il s’éloignait de son côté. C’était une vraie pile électrique, incapable de rester en place. Au stade, il voulait tout. Ce n’était pas un match de football, c’était une véritable liste de courses.”*

Il énumère les demandes incessantes du turbulent petit Liam : des frites, un programme, des chips, un hot-dog, un burger, un poster en souvenir… Son constat : *“C’était moins cher de faire une sortie avec une fille que d’emmener Liam voir un match. C’était un peu Pacman contre le foot anglais.”*

Plus loin, il évoque la personnalité de Noel à cette même période : *“Quand je protestais auprès de notre maman et que je lui demandais pourquoi Noel ne pourrait pas se charger de l’amener* [Liam] *au match, elle disait : ‘Non, Noel est trop mou. Il va commencer à rêvasser, oublier que Liam est là et le perdre.’ Donc j’étais coincé avec cette corvée de match, à surveiller notre Liam qui mâchouillait son hot-dog la bouche ouverte.”* Rien que pour ça et pour les milliers d’autres fois où il a dû patiemment supporter ses frères, canaliser leurs dissensions, ou les épauler, dans l’enfance comme à l’âge adulte, Paul Gallagher mériterait le prix Nobel de la paix.

EXPO RAMA Rennes 2025

Exposition
Couvent des Jacobins
14 juin — 14 sept. 2025

Les yeux dans les yeux



rodhamine Xinyi Cheng, *Red Bonnet*, 2019 © Pinault Collection

Rennes

Portraits de la Collection Pinault

exposition-pinault-rennes.com

Pinault Collection · Destination Rennes · Rennes Ville et Métropole · Région Bretagne · culture

Exposition
Musée des beaux-arts Quai Zola
14 juin — 21 sept. 2025

Claire Tabouret

Entre la mémoire et l’oubli



Claire Tabouret, *Self-Portrait at the Table*, 2020 © Collection Pinault - Courtesy de Claire Tabouret - Photo Marten Elder

Rennes

EXPO RAMA Rennes 2025

mba.rennes.fr

Musée des beaux-arts de Rennes · Rennes Ville et Métropole · Région Bretagne · Pinault Collection · Destination Rennes · avec le soutien de · Ministère de la Culture · Ille-et-Vilaine · STAR · culture

LIVE FOR EVER



↑ *DEFINITELY MAYBE* (SORTI LE 29 AOÛT 1994)

Le premier album des frères Pétard du rock anglais est un manifeste inégalé par le groupe. Gouailleur et irrévérencieux, il est le témoignage de la symbiose parfaite entre l'écriture de Noel et l'interprétation pleine de flamboyance et d'arrogance de Liam.

Le 11 avril 1994 sort *Supersonic,* le single d'Oasis qui fait l'apologie du gin tonic – trois jours après la découverte du corps de Kurt Cobain. Drôle de coïncidence. Les Anglais vont entrer dans l'histoire du rock aussi vite que la balle du fusil Remington qui a traversé la tête du leader de Nirvana. *"Il n'avait pas les épaules pour assumer la vie de rock star",* dira en substance Liam Gallagher, qui ne s'est jamais embarrassé de questions existentielles. *Definitely Maybe,* le premier album du groupe qui s'ouvre sur la légendaire et autoréalisatrice *Rock'n'Roll Star,* sort fin août et ressemble à la réponse anglaise à la déflagration grunge venue des États-Unis quelques années plus tôt. L'histoire du rock est ainsi jalonnée de sursauts d'orgueil de part et d'autre de l'Atlantique – on se souvient de la réplique de Bob Dylan à l'invasion Beatles quand, en 1965, il se fend de l'électrifié *Bringing It All Back Home,* l'air de dire : *"Le rock'n'roll est américain, et je le ramène à la maison."*
Signé un an plus tôt sur la foi d'un show dans cette bonne vieille Glasgow par le très affûté Alan McGee, fondateur du label indépendant Creation Records (Primal Scream, The Jesus and Mary Chain, My Bloody Valentine), Oasis déboule ainsi dans le paysage tels les sales gosses qu'ils sont

Comment la musique d'Oasis a-t-elle résisté à l'épreuve du temps ? Réponse avec la réécoute de leurs sept albums studio.

Texte Vincent Brunner, Maxime Delcourt, Noémie Lecoq, François Moreau, Sophie Rosemont & Franck Vergeade



au dîner de la reine, tandis que les forces en présence (Suede, Blur, Pulp) mènent déjà leur barque sur le marché anglais comme sur un océan placide : *"L'industrie de la musique avait jeté les bases de la Britpop et Blur était sur le point de devenir l'invité principal. Et puis nous sommes arrivés avec Oasis et personne ne nous l'a pardonné",* dira Noel, un peu fanfaron. L'année suivante, Oasis remportera la bataille des charts contre le rival Blur, dans une guerre artificielle montée de toutes pièces par les médias et les maisons de disques. C'est-à-dire que les frangins viennent de Manchester, cité ouvrière du Nord, et ne sont pas adeptes des bonnes manières, contrairement aux très *middle class* Blur. Manchester, ce fleuron de la musique indépendante britannique qui, depuis le coup d'éclat des Stone Roses en 1989, ressemble surtout à un trou à rat, si l'on en croit les sorties médiatiques de Liam. Le groupe de Ian Brown inspirera d'ailleurs à peu près tout au plus jeune des Gallagher, de la façon de se fringuer à l'attitude. Pas de petites bottines, pas de cuir, mais des godasses Adidas aux pieds et des sweatshirts Umbro très prolo en guise de tenues de scène (lire p. 86). Sans parler de la morgue toute nordiste, qui ferait passer les rois du stand-up pour des diseurs d'horizon funèbre.

Mais revenons-en au plus important : *Definitely Maybe* est surtout un sacré bon disque de rock. Pas moderne pour un sou – rappelons qu'au même moment, le duo Autechre fait des miracles avec ses machines dans le genre ambiance post-pétard et que du côté de Bristol, la révolution trip-hop est en cours –, mais *Definitely Maybe* en a suffisamment dans le buffet avec sa collection de chansons imparables (*Live Forever* en tête de gondole) pour redonner des couleurs à la fierté British – certain·es regretteront amèrement ce retour de l'Union Jack bouffé à toutes les sauces. N'empêche, ce pot-pourri d'influences sixties et de gouaille punk est un pavé sans pareil et vaudra à Liam d'être taxé de fils illégitime de John Lennon et Johnny Rotten. Mais que serait Liam sans Noel ? C'est tout l'enjeu de cette entrée en matière discographique. C'est désormais un cliché, mais aussi bonnes soient les chansons de Noel (c'est lui le songwriter), elles ne seraient sans doute jamais sorties du garage si Liam ne les avait pas aussi bien incarnées. C'est là toute la force du groupe. Et tout son malheur aussi. **François Moreau**



← (WHAT'S THE STORY) MORNING GLORY? (SORTI LE 2 OCTOBRE 1995)

Après le raz-de-marée *Definitely Maybe,* les frères Gallagher réussissent à faire coup double avec un deuxième album porté par un tube planétaire, *Wonderwall*.

La problématique du deuxième album dans l'histoire du rock, suite et jamais fin. Si d'aucun·es ne se sont jamais remis·es de leur chef-d'œuvre inaugural (cf. The La's, le groupe de Lee Mavers, *"le type le plus doué de notre génération", dixit* Noel), les frères Gallagher font face après le gigantesque raz-de-marée *Definitely Maybe* à un triple défi : artistique, critique et public. Car après avoir gravi à la vitesse *Supersonic* les marches de la gloire, Liam et Noel Gallagher seront-ils capables de transformer l'essai en pleine guéguerre Britpop contre Blur, qui a fait paraître son nouvel album, *The Great Escape,* un mois plus tôt en cette rentrée 1995 ? *"Le premier album était le disque d'un type qui voulait devenir une rock'n'roll star. Le nouveau est l'œuvre d'un type qui est effectivement devenu une rock'n'roll star et qui raconte ce qui a changé dans sa vie, dans son cœur, dans sa tête",* expliquait alors l'aîné des Gallagher dans nos colonnes. En ne changeant pas sa formule initiale – des mélodies instantanées, des refrains entêtants et des riffs saillants pour des tubes à la pelle –, Oasis fait le pari insensé de doubler la mise pour devenir le groupe le plus populaire de sa génération. *Definitely Maybe*.

Envoyé en éclaireur six mois plus tôt, *Some Might Say* (facilement reconnaissable à son riff inspiré de Small Faces) est le premier single d'Oasis à trôner au sommet des charts britanniques, avant que le rouleau compresseur *Roll with It* ne vienne chercher des noises à *Country House* de Blur en pleine torpeur aoûtienne. Mais c'est évidemment la ballade *Wonderwall* (un hymne gros comme ça), ainsi titrée en référence à *Wonderwall Music* (1968) de George Harrison, qui emporte tout sur son passage radiophonique, avec ces premiers mots lâchés par Liam Gallagher et entrés depuis dans la mémoire collective : *"Today is gonna be the day that they're gonna throw it back to you."* Autre attrait de *(What's the Story) Morning Glory?,* les premiers pas vocaux de Noel Gallagher, auteur-compositeur exclusif, sur *Don't Look Back in Anger,* un classique immédiat et le meilleur titre du disque (comme l'immense *Live Forever* sur *Definitely Maybe*). *"J'avais décidé de chanter moi-même une de mes deux chansons préférées, celle-là ou* Wonderwall. *J'ai dit à Liam que s'il voulait, je chanterais* Wonderwall *un peu plus acoustique, mais il a refusé. Alors j'ai gardé* Don't Look Back in Anger *et, maintenant, il me tire la tronche."* Au rayon des ballades, la superbe *Cast No Shadow* est insidieusement irrésistible tandis que *She's Electric,* interprétée par un Liam Gallagher tout en souplesse vocale, n'est pas sans évoquer The La's. Après un tel *Morning Glory,* quoi de mieux qu'un *Champagne Supernova* pour couronner ce deuxième LP en forme de triomphe annoncé ? *"La musique est le meilleur antidote que j'ai trouvé pour combattre l'ennui",* affirmait alors Noel Gallagher qui, en un an seulement, a signé les deux meilleurs albums de la discographie d'Oasis, le nom du groupe que tout le monde a à la bouche en 1995.

Franck Vergeade



↗ BE HERE NOW (SORTI LE 21 AOÛT 1997)

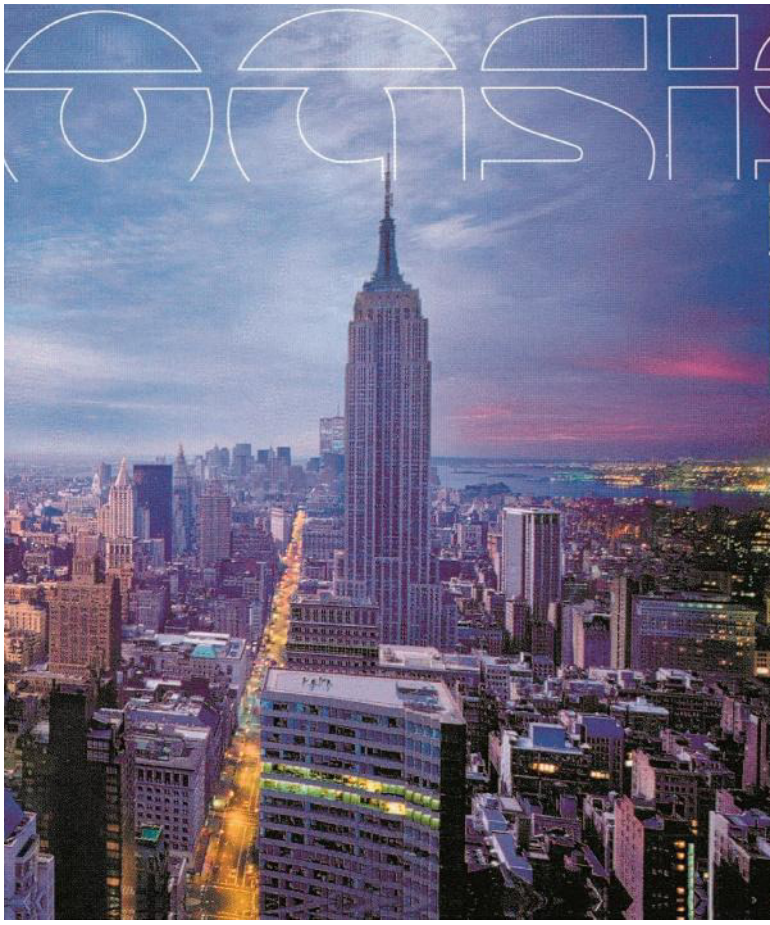
Par sa durée déraisonnable, son overdose de guitares et son gigantisme assumé, ce troisième album montre Oasis dans toute sa démesure.

À sa sortie, au cœur de l'été 1997, *Be Here Now* bat tous les records. En Europe, il se propulse illico en tête des charts. En Grande-Bretagne, il s'écoule à 424 000 exemplaires en 24 heures (un record de rapidité) et devient le plus gros succès de l'année avec 1,47 million de disques vendus – un chiffre multiplié par six dix ans plus tard. Torse plus bombé que jamais, Oasis se présente devant un public acquis d'avance. Mais qui se délecte encore d'écouter cet album en intégralité ? Car avec plus de deux décennies de recul, loin de la frénésie Britpop, ce troisième album des frères Gallagher est plombé par plus d'un travers.

Beaucoup de morceaux auraient mérité d'être condensés pour un impact décuplé. Surproduit et beaucoup trop long (1 h 11 et des singles de 6, 7 minutes), il superpose les guitares jusqu'à l'indigestion, ce qui atténue la force des hymnes potentiels au lieu d'atteindre l'objectif initial : signer un album *"colossal"*, selon les dires de Noel. Dans le documentaire *Live Forever* (2003), l'unique songwriter du groupe avouera son échec en des termes, comme toujours, cinglants, décrivant cet album comme *"le son de cinq mecs en studio, sous coke, qui n'en ont rien à foutre"*. Alors au pic de sa gloire, Oasis ne se refuse rien : enregistrer à Abbey Road une partie de l'album, plonger une Rolls-Royce Silver Shadow dans la piscine d'un manoir pour la photo de la pochette (ceci n'est pas de l'I.A.) ou encore recruter des guests comme Johnny Depp à la guitare slide *(Fade In-Out)* et Richard Ashcroft en choriste de luxe (*All Around the World,* troisième single atteignant péniblement les 9 minutes !).

Tout commence pourtant à merveille sur *D'You Know What I Mean?,* premier single crâneur à souhait, qui parvient à captiver tout au long de ses 7 minutes. Avec ses accords simples mais accrocheurs, cette introduction restera inégalée sur le reste du disque. Le titre est l'un des tics de langage de Liam, comme quiconque l'a déjà interviewé l'attestera, une question qui n'en est pas vraiment une dont le chanteur se sert pour appuyer ses dires et recevoir l'approbation de son·sa interlocuteur·rice. *"J'ai rencontré mon géniteur, je l'ai fait chialer",* lance-t-il fièrement avant le refrain, une revanche assez touchante quand on connaît l'enfance des deux frères aux prises avec un père violent. Ce n'est que le début d'une épopée électrique qui finira par lasser, mais plusieurs chansons tirent quand même leur épingle du jeu : citons notamment la ballade *Stand by Me* et ses cordes en cascade, ou l'entraînante *Magic Pie* pour laquelle Noel s'empare du micro.

Des années plus tard, certain·es critiques ont vu en *Be Here Now* le chant du cygne de la Britpop. Il faut bien avouer que le mouvement s'essouffle précisément à cette période. Blur vient alors de sortir un album nettement orienté vers le slacker rock de leurs copains Pavement. Pulp, autres mastodontes du genre, préparent un joyau vénéneux, le futur *This Is Hardcore* qui sortira l'année suivante. Malgré ses défauts, le troisième album d'Oasis reste un instantané de son temps. *Être là maintenant,* comme l'annonce le titre. **Noémie Lecoq**





↙ *STANDING ON THE SHOULDER OF GIANTS* (SORTI LE 28 FÉVRIER 2000)

Enregistré en temps de crise et de transition, ce quatrième album n'est pourtant pas – complètement – à condamner.

"On n'aurait jamais dû enregistrer Standing on the Shoulder of Giants*"*, avouait en 2011 Noel Gallagher au rock critic américain Chuck Klosterman. Mal aimé par son principal compositeur qui se souviendra d'écriture automatique, sans aucun carburant créatif, le quatrième album d'Oasis ne mérite pourtant pas ce mépris. Un quart de siècle plus tard, il faudrait même redécouvrir cette tentative parfois plutôt convaincante de métamorphose psychédélique conçue alors qu'une crise était en cours. À l'époque, la bande mancunienne a en effet vu deux membres fondateurs – le guitariste Bonehead et le bassiste Guigsy – les quitter et il a fallu penser à la suite, partir en tournée, etc.
Si Liam participe pour la première fois à l'écriture avec une chanson – la mignonne ballade *Little James* dédiée au premier fils de Patsy Kensit, sa compagne de l'époque –, Noel se multiplie partout ailleurs. Parfois, il manque effectivement d'étincelle – les teigneux mais un peu laborieux *I Can See a Liar* et *Put Yer Money Where Yer Mouth Is*. Placé sous l'influence de la musique indienne comme si George Harrison intégrait le groupe, *Who Feels Love?* tourne aussi à vide. Mais le reste a plutôt du chien, comme la combative *Fuckin' in the Bushes* qui ouvre le bal, instrumental teigneux et cinématographique où les chorus de guitare accompagnent des voix piquées à un documentaire sur le festival de l'île de Wight édition 1970. Hymne néo-hippie électrique, *Go Let It Out* s'inscrit dans la lignée beatlesienne habituelle mais en propose une version remixée avec, en guise de squelette rythmique, un sample de batterie piqué au bluesman Johnny Jenkins. *Gas Panic!* parvient à intégrer des effluves trip-hop sans que l'on crie au scandale. Long de plus de 6 minutes, *Roll It Over* ferme même la marche avec panache. Rien de honteux, donc, à laisser sa chance à cet album ni réussi ni raté. **Vincent Brunner**

↑ *HEATHEN CHEMISTRY* (SORTI LE 1ER JUILLET 2002)

Terni par une production boursouflée, ce cinquième album s'entend comme le concentré sans relief du son Oasis, désormais privé d'éclats.

Si *Standing on the Shoulder of Giants* est peut-être l'album qui marque le plus clairement la fin de l'Oasismania, *Heathen Chemistry* est incontestablement celui qui fait des frères Gallagher autre chose que des *lads* pestant les mains dans le dos – mieux vaut ne pas trop s'exposer non plus – contre l'ancien monde, aux côtés du parti travailliste. D'insolence, de morgue, voire même de style, il n'est plus question sur cet album conservateur où les mélodies refusent l'évidence pop et se fourvoient parfois dans un déluge d'arrangements grandiloquents, placés là en trompe-l'œil, comme pour masquer un manque criant d'idées fortes.
Autant son prédécesseur avait pour excuse d'arriver après une trilogie riche en hymnes conquérants, autant *Heathen Chemistry* est l'œuvre d'un groupe qui ne sait que faire de toute cette électricité. Alan White est en bout de course. Gem Archer et Andy Bell se font discrets et ne parviennent pas à convaincre quand ils en ont l'occasion – le premier sur *Hung in a Bad Place*, le second sur *A Quick Peep*. Quant à Liam et Noel, ils ont indéniablement perdu cette fougue qui faisait leur force jusqu'à la fin des années 1990. Mieux vaut donc ne pas se fier aux chiffres. *Heathen Chemistry* a beau voir ses cinq singles se hisser dans le trio de tête des charts anglais, la vérité est que l'on s'ennuie à l'écoute de ces onze morceaux – lesquels, malgré la présence à trois reprises de Johnny Marr, se révèlent bien trop souvent privés d'émotion. À l'exception, bien sûr, de *She Is Love*, comme extrait d'un best of inconnu des La's, et de l'indispensable *Stop Crying Your Heart Out*, indéniable climax tout en cordes dramatiques d'un album qui peine à laisser une empreinte sur son époque. **Maxime Delcourt**



← *DIG OUT YOUR SOUL* (SORTI LE 6 OCTOBRE 2008)

Sur l'ultime album studio d'Oasis, les frères Gallagher ne se privent d'aucun gimmick et creusent leurs obsessions.

Au troisième titre, *Waiting for the Rapture,* notre oreille tressaute. Cette rythmique quasi militaire a été copiée-collée sur celle de *Five to One* des Doors. Sauf qu'au lieu de Jim Morrison qui appelle à la révolution, on a droit à Noel Gallagher qui convoque aussi la guitare lennonienne tout au long du morceau – mais ça, on a l'habitude. Cette dévotion envers les Beatles nourrit Oasis depuis ses débuts, et ce dernier album ne fait pas exception puisque y apparaît, sur *I'm Outta Time,* l'extrait d'une interview donnée par John Lennon. Et puis *Dig Out Your Soul* a été enregistré aux studios Abbey Road, toujours avec Dave Sardy, à l'été 2007.
Pour la petite anecdote, comme on les aime avec Oasis, U2 avait réservé cette période-là depuis longtemps… En l'apprenant, pestant sur le fait que U2 *"mettait six heures à choisir entre thé ou café"*, Noel Gallagher a décidé d'aller payer *illico presto* en cash. Affaire rondement menée, au nez et à la barbe de la bande à Bono. Et force est de constater que, sans doute galvanisés par ce coup fumant, les frères de Manchester, Gem Archer et Andy Bell se sont montrés plutôt inspirés, d'autant qu'ils intègrent officiellement au groupe le batteur Zak Starkey. Le *Bag It Up* d'ouverture est imparable de gouaille made in Madchester, la ballade *Falling Down* maîtrisée de A à Z par Noel, le psychédélique *To Be Where There's Life,* concocté par Archer, hypnotique. Point d'orgue, le rock au tempo ultra-relevé et saturé juste comme il faut de *The Shock of the Lightning,* écrit par un Noel en verve et où Liam s'en donne à cœur joie : *"J'ai froid, mais je reviens dans les flammes/Hors de contrôle, mais bien attaché à mon siège."*
Sophie Rosemont

↘ *DON'T BELIEVE THE TRUTH* (SORTI LE 30 MAI 2005)

Fort d'un travail collaboratif loin d'être révolutionnaire, ce sixième album aura permis à Oasis de retrouver ses lettres de noblesse.

La fabrication de *Don't Believe the Truth* aura été laborieuse. Après des sessions anglaises sous la houlette de Death in Vegas, rien d'assez solide ne se dessinait pour donner naissance à ce qui deviendra un disque digne de ce nom aux côtés du musicien américain Dave Sardy, connu pour mener le groupe de rock Barkmarket et avoir œuvré aussi bien pour System of a Down que pour les Red Hot Chili Peppers et Soulwax. Tout-terrain, donc. C'est bien ce qu'il fallait pour offrir de la cohérence à l'ensemble. Après le déstabilisant *Standing on the Shoulder of Giants* et le peu enthousiasmant *Heathen Chemistry,* Oasis reprend ses esprits. Car l'effort est collectif : si l'aîné des Gallagher, de plus en plus distant du groupe, a moins écrit que d'habitude (cinq titres seulement), Liam en a écrit trois, Andy Bell et Gem Archer se partageant les trois autres – mention spéciale à ce dernier pour l'efficace *A Bell Will Ring*. En guise de nouveau stimulant, un nouvel arrivant en la personne du fils de Ringo Starr, Zak Starkey. Certes, on ne retrouve pas les grands classiques instantanés des débuts, loin s'en faut. Si le sympathique *The Importance of Being Idle* n'aurait pas déplu aux Kinks (et où Noel se décide enfin à véritablement incarner son chant), *Mucky Fingers* évoque beaucoup trop *Waiting for My Man* du Velvet Underground pour être aimable. Mais ça se tient, non sans une certaine humilité – à l'échelle des Gallagher, mais il n'empêche – et une magnifique ballade conclusive, partagée au micro par les frères ennemis : *Let There Be Love. "Mais si ça te rend heureux/Continue d'applaudir/Et souviens-toi que je serai à tes côtés"* : on plussoie.
Sophie Rosemont



ORVAULT

VERTOU
Inspirer...

VILLE DE Nantes

Nantes Métropole

ROYAL DE LUXE



Retour

28/29 JUIN 3/4/5/6 JUILLET - PARC DE LA MOUTONNERIE - NANTES
12/13 JUILLET - PARC DE LA SÈVRE - VERTOU
19/20 JUILLET - PARC DE LA GOBINIÈRE - ORVAULT

ROYAL DE LUXE NANTES

Soutenu par

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

royal-de-luxe.com

Département de la Communication externe et de l'information - 2024-04-1216 - © Tous droits réservés - Adaptation Duplijet

Département de la Communication Externe et de l'Information - Nantes Métropole - 2028-05-1819 - #Royal de Luxe 2026 - Visuel : artiste Jean-Philippe Duis - Adaptation : Duplijet

Nantes agite la culture

Des trésors

Et si les meilleures chansons d'Oasis n'étaient pas sur leurs albums ? Le groupe a poussé l'art de la B-side à son paroxysme, témoignant d'une exigence rare dans la musique populaire, qui n'en a que pour les tubes.

Texte François Moreau

1998. À peine entré au collège que les frères Gallagher sortent *The Masterplan*. L'album de l'année. Instantanément culte. La pochette, la photo avec Noel en short en jean et Liam les mains dans le dos, les chansons. *Acquiesce, Talk Tonight, Rockin' Chair, (It's Good) To Be Free*. Je jouais le disque tellement fort sur la chaîne hi-fi des parents que la réplique du Matisse accrochée au mur du salon s'est cassé la gueule. Personne ne voulait m'emmener au concert parce qu'on pensait qu'Oasis avait un public de hooligans. J'avais entendu dire que les membres du groupe se foutaient eux aussi sur la gueule. Je m'étais fait le film que la chanson *Stay Young* avait été écrite pour l'un d'eux qui s'appelait Young afin de le supplier de ne pas quitter le band.

Et puis j'ai appris que *The Masterplan* n'était pas un album, mais une compilation de faces B. L'illumination. Toutes les chansons d'Oasis n'étaient donc pas sur les albums officiels. Il existait un Oasis interlope. Il fallait se procurer les CD singles pour s'enorgueillir de connaître tout le catalogue. Mettre la main dessus n'était pas une mince affaire. On parle d'un temps avant qu'internet ait normalisé le peer-to-peer, puis le streaming. Il fallait partir à la chasse, guetter les imports, écumer les Fnac, Gibert, contracter un prêt sur son argent de poche. Une fois la collection au complet, vous pouviez briller en société. Quand les copains et copines faisaient de *Wonderwall, Live Forever* et *Don't Look Back in Anger* leurs morceaux, vous citiez *D'Yer Wanna Be a Spaceman?, Step Out, Half the World Away* ou *Sad Song,* et vous passiez pour plus malin que vous ne l'étiez. Un cador.

UN NOUVEAU TERRAIN DE JEU

Dans les années 1960, la B-side servait de dépotoir. C'était l'autre face, celle qu'il fallait remplir pour vendre le hit sur la A-side du disque 45t. On y trouvait le titre second couteau, déclassé, pas digne de finir sur l'album, relégué dans les limbes du monde *upside down* à une époque où on ne prenait pas la peine de retourner le vinyle parce que seul le tube comptait – il n'y avait bien que les Beatles pour considérer leurs simples comme des doubles A-sides. Et puis il y avait les petits arrangements entre éditeurs et songwriters. Des histoires de royalties et de renvois d'ascenseur. Des magouilles propres à l'industrie. Bref.

Plus tard, Oasis, à l'image d'autres groupes tels que les Smiths, a érigé l'exercice de la face B au rang d'œuvre d'art. Chaque CD single comportait au moins trois titres, dont deux inédits et une prise alternative du titre-phare. À chaque fois, c'était top. Parfois, Oasis se fendait d'une reprise bien troussée : *Cum On Feel the Noize* de Slade (*Don't Look Back in Anger,* 1996), *Heroes* de David Bowie (*D'You Know What I Mean,* 1997), *Street Fighting Man* des Rolling Stones (*All Around the World,* 1998) ou encore *My Generation* des Who (*Little by Little/She Is Love,* 2002).

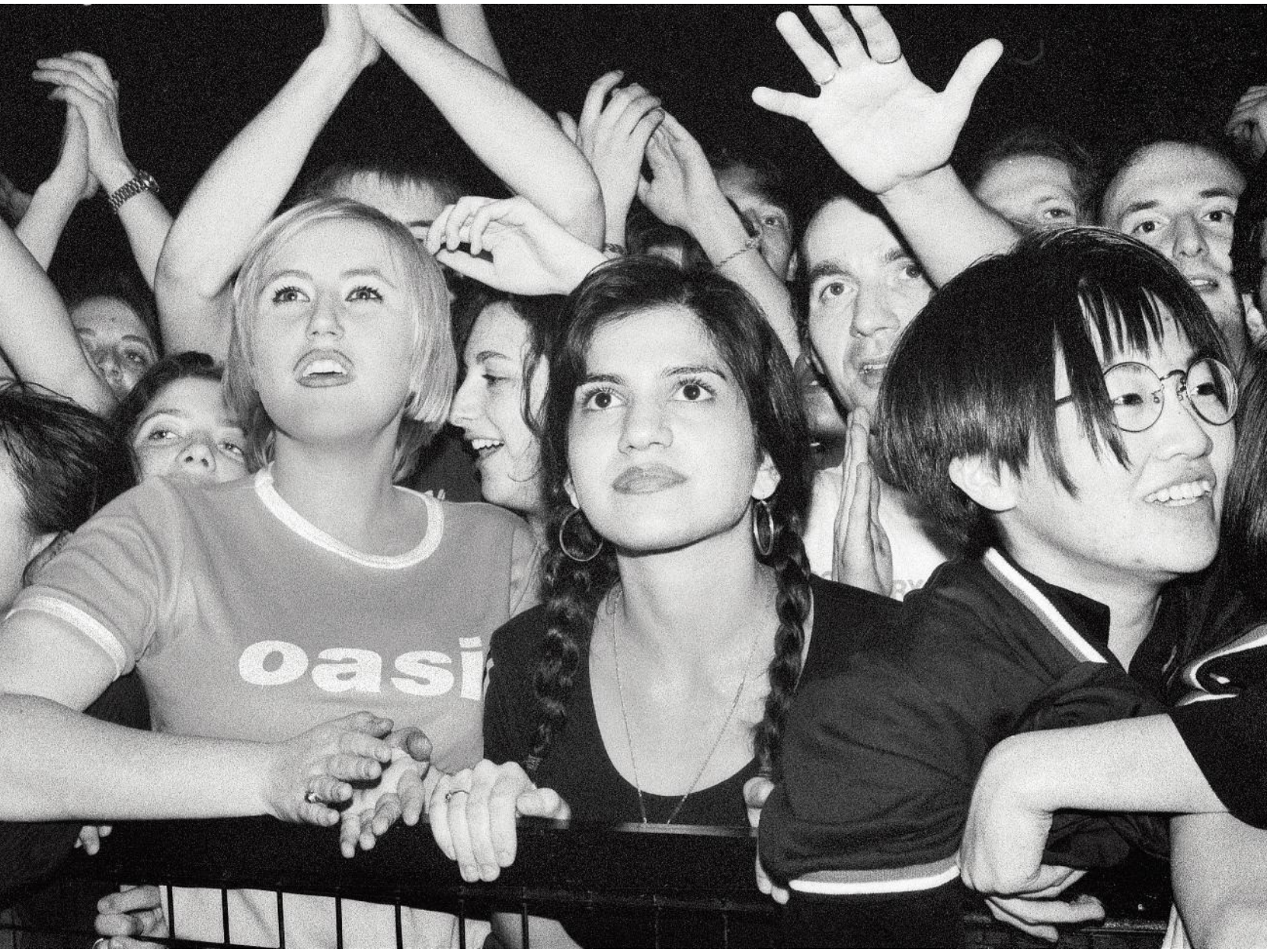
Mais ce sont les compositions originales qui ont marqué les fans. Noel Gallagher, sur scène, s'en amusait beaucoup. *"Vous connaissez* Stand By Me *?"*, pouvait-il lancer, sûr de son petit effet tant ce titre extrait de l'album *Be Here Now* (1997) était apprécié. *"Hey, je vais vous jouer la face B du single,* Going Nowhere." De la part d'un autre groupe, ça serait vache. Mais de la part de Nono, c'est un cadeau. Les B-sides d'Oasis sont si bonnes que, comme pour moi ado, *The Masterplan* reste aujourd'hui un "album" référence du groupe. À l'instar de *Going Nowhere,* un morceau comme *Acquiesce* (*Some Might Say,* 1995) est un classique absolu, régulièrement joué par le groupe.

OASIS, ITINÉRAIRE BIS

À partir de *Standing on the Shoulders of Giants* (2000), album mésestimé ou honni, c'est selon, Liam Gallagher commence à écrire ses propres chansons – rappelons pour les nouveaux et nouvelles arrivant·es que le songwriter traditionnel d'Oasis est Noel. Fanfaron qu'il est, il assurait à qui voulait bien l'entendre que ses morceaux tenaient largement la comparaison. Il y aura *Little James, Songbird, Born on a Different Cloud* ou encore *Guess God Thinks I'm Abel* et *I'm Outta Time* (entre autres).

La persistance du groupe à publier des B-sides permettra à Liam d'y glisser des titres à lui, comme le lennonesque

de faces B



↑
Premier rang d'un concert d'Oasis à Brighton, en 1994.

Won't Let You Down (*Lyla,* 2005) ou *Pass Me Down the Wine* (*The Importance of Being Idle,* 2005). D'autres, pour des raisons diverses, ne finiront ni en B-sides ni sur album, comme *I Believe in All* (2008) et *Boy with the Blues* (2008), dispo dans l'édition Deluxe du dernier album du groupe, *Dig Out Your Soul* (2008) – vous pouvez aussi trouver la seconde sur la bande originale de la série *NCIS,* drôle d'idée. De son côté, Gem Archer, guitariste du groupe, signe lui aussi deux B-sides, *Eyeball Tickler* (*Lyla,* 2005) et *The Quiet Ones* (*The Importance of Being Idle,* 2005).

À l'heure du streaming et de la dématérialisation, la notion de B-side, qui sous-entend la matérialité du disque, n'a plus beaucoup de sens. Les derniers grands groupes à avoir proposé des B-sides de qualité s'appellent The Strokes, Arctic Monkeys ou encore The Last Shadow Puppets. Mais en la matière, Oasis restera la référence ultime.

PLAYLIST : "THE MASTERPLAN II", NOTRE COMPILATION DE FACES B IDÉALE

Chris Floyd/Camera Press

→
Noel et Liam aux couleurs de Manchester City à Portsmouth, en 1994.

LA VIE EN BLUES

En s'affichant comme des fans inconditionnels de Manchester City, les Gallagher ont favorisé, outre-Manche, un rapprochement entre les groupes à guitare et le football. Retour sur une histoire d'amour au long cours.

Texte Pierre-Étienne Minonzio

Certaines des évolutions musicales les plus marquantes trouvent leur origine dans le silence d'une séance photo. L'une d'entre elles a ainsi débuté au cœur d'un studio londonien, le 9 mai 1994. Ce jour-là, un photographe renommé, Kevin Cummins (lire p. 48), doit réaliser pour le *New Musical Express* des portraits de Noel et Liam Gallagher, à une période où Oasis n'a dégainé qu'un seul single *(Supersonic)*. Comme Cummins partage avec les frangins une obsession pour Manchester City, il les convainc facilement d'enfiler face à son objectif des maillots du club, qui végète alors dans l'ombre d'un glorieux voisin (Manchester United). Il en résulte une série de clichés iconiques, dont l'impact se révélera durable et protéiforme. *"À l'époque, Manchester City était sponsorisé par Brother, une compagnie d'électronique* [japonaise], m'avait raconté Cummins [1] en 2016. *C'était une bénédiction d'avoir deux frères qui posaient vêtus d'un maillot sur lequel il était inscrit 'Brother'. Lorsque Oasis a fait sa première tournée au Japon en septembre 1994, toutes les Japonaises portaient ce maillot en pensant que c'était un produit officiel du groupe."*
Mais au-delà des considérations liées au merchandising, ces photos ont marqué une rupture majeure, outre-Manche, dans les relations entre les groupes à guitares et les clubs de foot, qui, jusque-là, s'observaient avec une méfiance réciproque. Car si l'on excepte Robert Plant et Eric Clapton, qui avaient laissé filtrer leur affection respective pour les Wolverhampton Wanderers et West Bromwich Albion, ainsi que l'histrion Rod Stewart, fan enthousiaste du Celtic Glasgow, les grands noms du rock anglais se gardaient bien de revendiquer leur penchant pour le ballon rond dans les années 1970 et 1980.
Un phénomène que Johnny Marr avait expliqué dans un entretien pour *L'Équipe* en 2018 : *"Quand je faisais partie des Smiths* [1982-1987], *je continuais de m'intéresser au foot, mais je ne m'en vantais pas. Déjà, parce que les maillots étaient horribles à l'époque. Et surtout, c'était une période avec beaucoup de violences, notamment lorsque les supporters anglais se déplaçaient à l'étranger. Et puis il y avait dans les tribunes une homophobie latente que je détestais."* C'est pourquoi, quand, en 1983, Mark E. Smith, le démiurge de The Fall, avait composé un titre dédié au football *(Kicker Conspiracy)*, les responsables de son label, Rough Trade, l'avaient pris pour un fou furieux. Il faut attendre 1990 et l'euphorisant single *World in Motion…* de New Order, utilisé cette année-là comme hymne officiel de l'équipe d'Angleterre, et dans lequel l'ailier John Barnes se lance dans un rap débridé, pour que s'opère un premier syncrétisme entre les artistes de la scène et ceux du terrain.

WORKING CLASS HEROES

Mais ce sont bien les Gallagher qui, en mai 1994, vont enclencher le rapprochement des continents. Par l'intermédiaire d'une séance photo marquante donc, mais aussi en exigeant, lors de leur premier passage à *Top of the Pops,* un mois plus tard, d'être présentés par l'animateur comme des supporters des "Sky Blues" (le surnom attribué aux joueurs de Manchester City). Et sur la pochette de leur premier album, *Definitely Maybe,* paru en août, figure Rodney Marsh, un attaquant qui avait brillé sous les couleurs du club mancunien dans les années 1970. Pour Noel Gallagher, la tête pensante d'Oasis, cet attachement sans cesse réitéré pour les Sky Blues relève de l'évidence, puisque lui et Liam les encouragent avec ferveur depuis leur enfance, tout en s'inscrivant dans une stratégie assumée qui vise à présenter les membres du groupe comme de fiers représentants de la classe ouvrière, au sein de laquelle le football tient un rôle essentiel.
Par ailleurs, ce positionnement permet également aux Gallagher d'apparaître comme des figures de proue de la *lad culture,* alors émergente. Soit une glorification bas du front du sport, de la bière, de la musique grand public et des femmes en tant qu'objets sexuels, véhiculée par des •••

Kevin Cummins/Getty Images



→
Noel et Liam devant le stade de Manchester City, Maine Road, en 1994.

Dans le sillage d'Oasis, de nombreux musiciens anglais effectuent à cette époque leur coming out footballistique en déclarant leur flamme à un club.

Kevin Cummins/Getty Images

→ magazines à succès comme *FHM* ou *Loaded*, dont le premier numéro a été publié en… mai 1994. Trois mois plus tard, dans un registre moins trivial, la chaîne Sky Sports lance l'émission *Soccer AM*, au sein de laquelle des artistes évoquent régulièrement leur passion pour le championnat anglais. Rapidement, Noel Gallagher s'impose comme l'un des meilleurs clients du programme, grâce à son humour vachard et à la qualité de ses analyses.

À cette époque, dans le sillage d'Oasis, et profitant d'un contexte médiatique favorable, de nombreux musiciens anglais effectuent leur coming out footballistique en déclarant leur flamme à un club. Le phénomène touche aussi bien des personnalités majeures de la Britpop, comme Damon Albarn (fan de Chelsea), Jarvis Cocker (Sheffield Wednesday) ou le leader de Supergrass Gaz Coombes (Manchester United), que de grands anciens décidés à suivre le mouvement, comme Morrissey, qui – assez maladroitement – a affiché à tour de rôle, au fil des années 1990, une proximité avec Millwall, Queens Park Rangers, West Ham et Manchester United.

DEUX CONCERTS POUR L'HISTOIRE

Loin de ces tergiversations, Oasis, porté par le succès mondial de son second album, *(What's the Story) Morning Glory?*, met majestueusement en scène son soutien inconditionnel à Manchester City en donnant deux concerts dans le stade historique du club, Maine Road, les 27 et 28 avril 1996.

Il existe un débat sans fin, sur les forums en ligne consacrés aux Gallagher, pour évaluer si ces shows constituent la référence indépassable de leurs prestations scéniques (ils s'intègrent en tout cas sans conteste dans le top 5), mais aussi pour déterminer quelle a été la meilleure des deux soirées, sachant que la première a fait l'objet d'un bootleg prisé des fans (le bien nommé *Exile on Maine Road*) et que la seconde a donné lieu à une captation vidéo mémorable *(…There and Then)*. Il est en revanche certain que les frangins ont donné le meilleur d'eux-mêmes à cette occasion, apparemment transcendés par la perspective de retrouver une enceinte dont ils avaient longtemps fréquenté les tribunes.

L'héritage des concerts à Maine Road continue d'être perceptible aujourd'hui, puisque la marque Umbro a ressorti en avril dernier le sweat bleu, pourtant informe, que Liam portait sur scène le 28 avril 1996 (lire p.86). Mais aussi parce que de nombreux groupes anglais ont adopté ce concept du *ultimate homecoming* inventé par Oasis, qui consiste donc à donner un concert dans le stade de son équipe favorite.

C'est ainsi que Kaiser Chiefs s'est produit en 2008 à Elland Road (l'antre de Leeds United), à l'instar de Kasabian en 2016 au King Power Stadium (l'enceinte de Leicester City), et que Black Sabbath fera de même, le 5 juillet prochain, à Villa Park (l'arène d'Aston Villa). Mais Oasis est sans doute la seule formation à avoir dupliqué ce concept, en livrant, en 2005, une série de shows, assez formatés, au City of Manchester Stadium (aujourd'hui nommé Etihad Stadium), le stade investi par les Sky Blues après la destruction en 2003 de Maine Road. Mais c'est bien ce dernier stade qui est représenté dans le clip de *The Masterplan*, un touchant film d'animation sorti par Oasis en 2006.

Parmi les autres moments forts de la longue histoire d'amour qui lie le club aux Gallagher, on peut citer le fameux match Manchester City - Gillingham (2-2, 3-1 aux tirs au but), disputé le 30 mai 1999 à Wembley, qui avait permis aux Sky Blues de remonter en deuxième division, grâce notamment à un but égalisateur miraculeux signé par l'attaquant écossais Paul Dickov à la 90+ 5e minute. Il y a quelques années, celui-ci m'avait confié[2] : *"À chaque fois que j'entends la chanson* •••





De nombreux groupes anglais ont adopté ce concept du “ultimate homecoming” inventé par Oasis : donner un concert dans le stade de son équipe favorite.

→ *d’Oasis* Roll with It, *j’ai des frissons et je repense à cette rencontre. Parce qu’elle avait été diffusée après le coup de sifflet final et tous les fans l’avaient reprise, tandis que, sur le grand écran de Wembley, on voyait Liam et Noel dans les loges sauter de joie. Un souvenir incroyable…*”
Depuis, l’enthousiasme de la fratrie pour Manchester City ne s’est jamais démenti, malgré son rachat en 2008 par un fonds souverain d’Abu Dhabi, qui va favoriser un retour des Sky Blues au premier plan, sportivement parlant. De même, la séparation d’Oasis en 2009 n’empêche pas Liam et Noel de continuer à collaborer, séparément, avec leur club de cœur. En 2011, le premier tourne une vidéo dans laquelle il interprète *Blue Moon*, l’hymne de City, puis *The Beat Goes On*, un délicieux single de son groupe Beady Eye. Parallèlement, Noel s’est illustré en réalisant pour la chaîne du club la toute première interview du mythique entraîneur catalan Pep Guardiola à son arrivée à Manchester City, en juillet 2016. Plus récemment, il a dessiné le quatrième maillot des Sky Blues pour la saison 2024-2025, en s’inspirant supposément du graphisme de la couverture de *Definitely Maybe* (on le précise car ça n’a rien d’évident au premier coup d’œil).
En revanche, les Gallagher ne se sont jamais risqués à mentionner City dans un de leurs textes, même si une face B d’Oasis, *Round Are Way*, évoque un match de football. Mais il n’est pas exagéré d’accorder aux deux frères une forme de paternité aux nombreux titres que des artistes anglais ont dédiés ces dernières années au ballon rond, comme le *Baggio* (en référence au joueur italien élu Ballon d’Or en 1993) de Miles Kane en 2023 ou *Stade Océan* (2025), le récent hommage de Pete Doherty à l’enceinte du Havre. Car Kane et Doherty, tout comme Sergio Pizzorno (le guitariste de Kasabian), le co-compositeur du morceau *Club Foot* (2004), ont grandi dans la fascination d’Oasis, qui leur a manifestement transmis cette envie de mettre en musique leur amour du foot, sans la moindre réticence.
Et si on se limite aux musiciens mancuniens, il est probable que, sans Oasis, jamais Badly Drawn Boy ou les Doves ne se seraient risqués à donner un concert sur la pelouse de Maine Road, juste après le dernier match disputé dans cette enceinte (le 11 mai 2003). Que jamais les Stone Roses n’auraient accepté, l’an dernier, de développer une collection de vêtements en collaboration avec Manchester United. Que jamais Bernard Sumner n’aurait eu l’idée de dédier *Touched by the Hand of God* à Éric Cantona, à l’occasion d’un inoubliable concert de New Order aux Inrocks Festival, en 2001.
Et que jamais enfin Johnny Marr n’aurait interprété *How Soon Is Now*, le tube absolu des Smiths, en 2014, devant 5 000 supporters des Sky Blues, lors d’un événement organisé par City pour présenter sur scène les joueurs qui venaient de rejoindre le club. Ce même Marr, qui, trente ans plus tôt, au sommet de sa splendeur, se gardait bien de clamer qu’il avait rêvé dans sa jeunesse d’être footballeur professionnel. Mais, entre-temps, Oasis, le groupe le plus conservateur qu’on puisse imaginer, est parvenu à initier une révolution musico-footballistique dont on ne cesse de mesurer les échos.

1 et 2. Ces citations sont extraites du documentaire *Manchester, des briques, du rock, du foot* (2016) de Pierre-Étienne Minonzio (disponible sur le site de *L’Équipe*). Pierre-Étienne Minonzio est journaliste à *L’Équipe* et a publié en 2014 *Petit Manuel musical du football* (Le mot et le reste).

↑
Manchester City avant son match contre l’Inter Milan lors de la Ligue des Champions à Manchester, le 18 septembre 2024. L’équipe porte les maillots “Definitely City” codessinés par Noel Gallagher pour célébrer les 30 ans de *Definitely Maybe*.

Crystal Pix/MB Media/Getty Images

TETRO PRÉSENTE

INTO THE LIGHT

12 ARTISTES EUROPÉENS

15 ŒUVRES MONUMENTALES



GRID
CHRISTOPHER BAUDER ET ROBERT HENKE
© RALPH LARMANN

L'EXPO

GRANDE HALLE DE LA VILLETTE

9 AVRIL — 31 AOÛT 2025

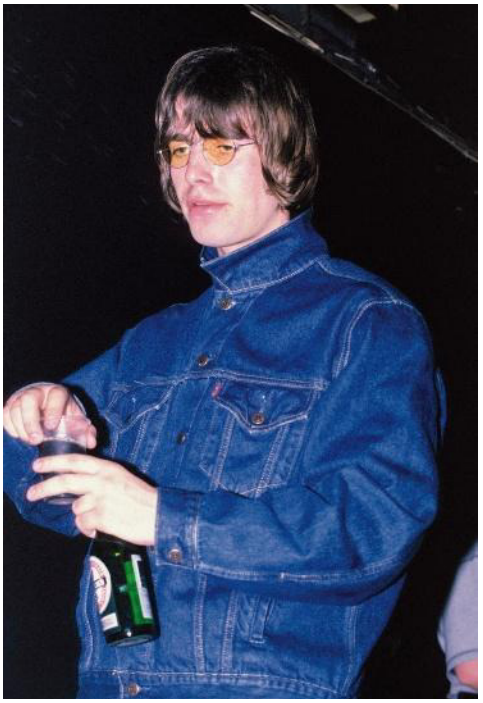
Le Parisien · Les Inrockuptibles · TETRO · Encore Productions · FIMALAC Entertainment · la Villette · france.tv

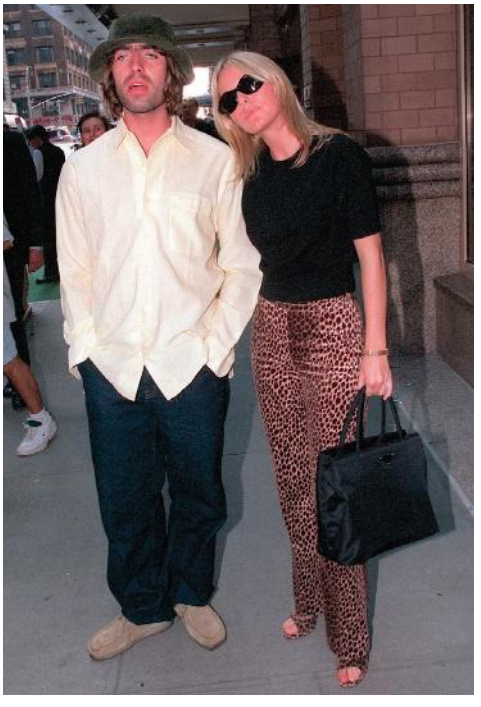
Des lads qui ont du style

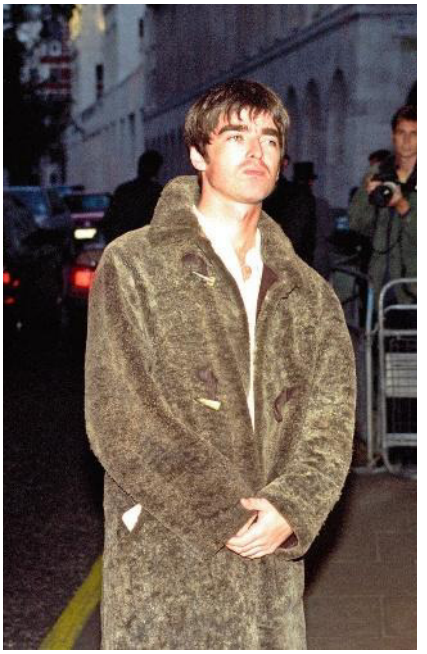








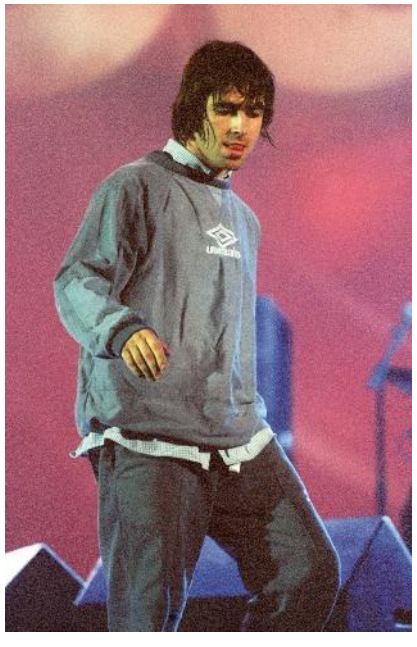




Brian Rasic/Getty Images · Brian Rasic/Getty Images · Dave Benett/Getty Images · Jacklin Darren/Camerapress/Gamma · Fred Duval/Film Magic/Getty Images · Lawrence Schwartzwald/Sygma/Getty Images · Steve King/Mirrorpix/Getty Images · Pete Still/Redferns/Getty Images

↙
Liam et Noel à Westpoint Arena, Exeter, en 1997.
Liam à Mile End Stadium, Londres, en 1996.
Liam aux Brit Awards, Londres, en 1996.
Liam à Munich en 2002.
Liam lors d'un concert d'Ocean Colour Scene en 1996.
Liam avec Pasty Kensit à New York en 1996.
Noel au Mercury Prize, Londres, en 1995.
Liam à Maine Road Stadium, Manchester, en 1996.





En empruntant à Madchester ses baggys, en s'inspirant de l'élégance mod et en s'appropriant le vestiaire foot, les frères Gallagher ont dessiné une garde-robe populaire et très British. Des fans d'indie pop des années 1990 aux scrolleur·ses TikTok d'aujourd'hui, leur allure sans calcul est devenue – presque malgré eux – une référence.

Texte Manon Renault

« On pouvait savoir à combien on tournait selon les fringues qu'on portait sur scène. Plus les manteaux étaient absurdes, plus la dose de coke était élevée. » La formule, mâtinée d'humour anglais et de provocation, est signée Noel Gallagher, mais vise sans doute son frère Liam plus que lui-même. Car si Noel cultive un look maîtrisé – veste Levi's 504, polos Fred Perry et tailoring cintré inspiré des subcultures mods –, son frère s'autorise plus volontiers des dérives stylistiques qui en font rapidement une icône : pulls à rayures acidulées, manteaux en peau retournée, cols larges comme les trottoirs de Camden et parkas techniques zippées lui valant le surnom de Parka Monkey.

L'un comme l'autre marquent une rupture stylistique singulière au seuil du nouveau millénaire. Rien à voir avec le *camp* baroque des nouveaux romantiques ayant marqué les années 1980 – chemises à jabot, fards pailletés – ou avec l'esthétique rave des années 1990 – fluo, synthétique et *genderfluid* –, ou les robes à fleurs du leader grunge Kurt Cobain. Chez Oasis, le style est masculin, fonctionnel, accessible, enraciné. Manchester, le Nord, la classe moyenne. Le club Manchester City même.

Pas d'ostentation, peu de luxe chez les frères Gallagher – quelques clins d'œil à la maison britannique Burberry ou, plus tard, quelques détours chez Gucci. L'amour du style plus que de la mode. Et pourtant, ils sont partout : sur les *moodboards* des collections, dans les archives TikTok, sur les épaules d'une génération qui scrolle autant qu'elle récupère. Et qui suit désormais leur descendance : Lennon, fils de Liam, défilant pour Burberry, ou en *front row* chez Chanel. Une garde-robe où affleurent les signes du passé – objet d'une nostalgie contemporaine ?

Origines prolétaires, enfance laminée par l'ère Thatcher, rêve d'un destin à la Beatles : les Gallagher débarquent avec franges mods et favoris taillés au cordeau.

Un pied dans le passé – celui des mods, scellé par le film *Quadrophenia* (1979) que Liam connaît par cœur –, l'autre dans un présent recomposé : polo serré, Levi's 504, baskets Adidas, silhouette minimale dite *casual*. Ils surgissent ainsi dans un paysage musical en recomposition, où la vague indie pop, issue de la culture DIY et des labels indépendants, commence à se professionnaliser et à s'adosser aux majors. Cette reconfiguration favorise un alignement inédit entre logiques musicales et vestimentaires : *« Les modes s'accélèrent, deviennent un outil de lancement pour les maisons de disques. Les groupes se multiplient, comme les modes »,* note le sociologue Gérôme Guibert, spécialiste des musiques populaires.

UN GRAND CREUSET POP

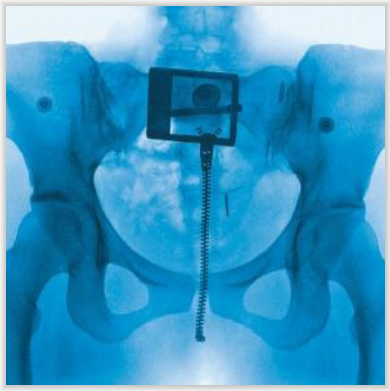
Oasis rejoint le grand mix Britpop où traînent leurs ennemis jurés Blur, les mélancoliques Pulp, les dandys Suede, les rêveurs The La's. Tous chantent une certaine fierté d'être britanniques et revendiquent The Kinks, The Smiths ou les Beatles en héritage. Les looks, eux, piochent dans les archives des cultures populaires : chez les mods toujours, dans les vestiaires foot des années 1980 et les friperies de quartier. S'y glissent, presque en filigrane, des reliques du mouvement Madchester – celui des Stone Roses et des Happy Mondays – avec leurs jeans trop larges, leurs anoraks froissés, leurs silhouettes floues sorties d'une rave crade à la périphérie de la ville.

La différenciation entre les musiciens se joue sur des codes de classe : Blur, le dandysme arty de la *middle class* londonienne ; Oasis, prolo, banlieue ouvrière. *« Leur style pouvait paraître vulgaire, et c'est précisément ce qui fait son efficacité »,* souligne Guibert. À Nantes, le sociologue se souvient de l'attroupement chez le disquaire Tacoma lors de la sortie de *(What's the Story) Morning Glory?* en 1995. Dans la file, les jeunes arborent déjà les uniformes syncrétiques inspirés du groupe : veste de survêtement Adidas années 1970 ou Kappa, T-shirt blanc ou floqué maison, survêtement chiné, Gazelle aux pieds. *« On retrouvait les mêmes baskets chez les fans de techno, preuve que ces objets circulaient entre scènes,* note-t-il. •••

Chez Oasis, le style est masculin, fonctionnel, enraciné. Manchester, le Nord, la classe moyenne. Le club Manchester City même.

LES 10 ALBUMS DU MOIS

Sélectionnés par les disquaires de la Fnac



LORDE VIRGIN

À 29 ans, la Néo-Zélandaise offre un 4e album de 11 titres fabuleux. Inspirées, hyper créatives et urbaines, ces chansons, à l'instar de *What Was That* et *Man Of The Year*, explorent de nouvelles voies. Avec cet opus, Lorde prouve son avance sur tout le monde depuis 12 ans. Une pop innovante et explosive.

Christophe, disquaire Fnac Chambéry
Retrouvez son blog sur fnac.com



THEODORA
MEGA BBL



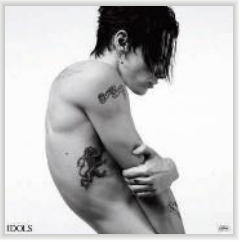
PULP
MORE



ENHYPEN
DESIRE : UNLEASH



YAMÊ
ÉBĒM



YUNGBLUD
IDOLS



BRUCE SPRINGSTEEN
LOST AND FOUND



DURAND JONES AND THE INDICATIONS
FLOWERS



KATSEYE
BEAUTIFUL CHAOS



WET LEG
MOISTURIZER

2 CD OU VINYLES ACHETÉS

5€* OFFERTS
EN EUROS FIDÉLITÉ

3 CD OU VINYLES ACHETÉS

10€* OFFERTS
EN EUROS FIDÉLITÉ

Offre réservée aux adhérents du 30/06/2025 au 31/08/2025 sur présentation de la carte adhérent FNAC en cours de validité. Le compte de fidélité de l'adhérent sera automatiquement crédité de 5€ en euros fidélité pour 2 CD ou vinyles achetés et de 10€ en euros fidélité pour 3 CD ou vinyles achetés. Les euros fidélité cumulés sur le compte fidélité Fnac sont valables dans les 3 mois suivants leur obtention, à condition que la Carte Fnac ou Fnac+ de l'adhérent titulaire soit en cours de validité et qu'il ait présenté sa carte lors de son passage en caisse. L'ensemble des achats de l'adhérent titulaire et des autres personnes possédant une carte supplémentaire sont comptabilisés sur le compte de fidélité de l'adhérent titulaire. Les euros fidélité peuvent être utilisés dès 1€, en magasin Fnac et Darty ou sur fnac.com pour tout achat supérieur à 1€ (hors livres, coffrets et cartes cadeaux, tirages photos, abonnements presse, cartes de téléphonie, abonnements téléphoniques et internet, prestations de services, téléchargements, billetterie). Offre valable dans les magasins Fnac participant à l'opération. Offre non cumulable avec toute autre remise ou promotion réservée ou non aux adhérents. Dans la limite des stocks disponibles.

ADHÉREZ À LA CARTE fnac + VOUS ALLEZ ADORER

> ***“Ils mettaient juste un truc pour ne pas avoir froid. Ce que les marques leur filaient, ce qu’ils chopaient dans une friperie, ce qu’ils volaient.”***
>
> **Gauthier Borsarello, directeur artistique de Fursac**

→ Et d’ajouter : *Le look Oasis fonctionne parce qu’il n’y a pas de piercing, pas de maquillage, surtout pas de blouson de cuir – trop connoté, trop chargé.”*
Ce refus du spectaculaire dit beaucoup : des jeunes de classes moyennes, parfois bourgeoises, flirtant avec la rébellion sans s’y brûler, adoptent un look passe-partout – bon pour le concert, bon pour la fac, bon pour traîner. Un pack esthétique tout-en-un, traversé par un souvenir fantasmé des années 1960, jamais vécues.

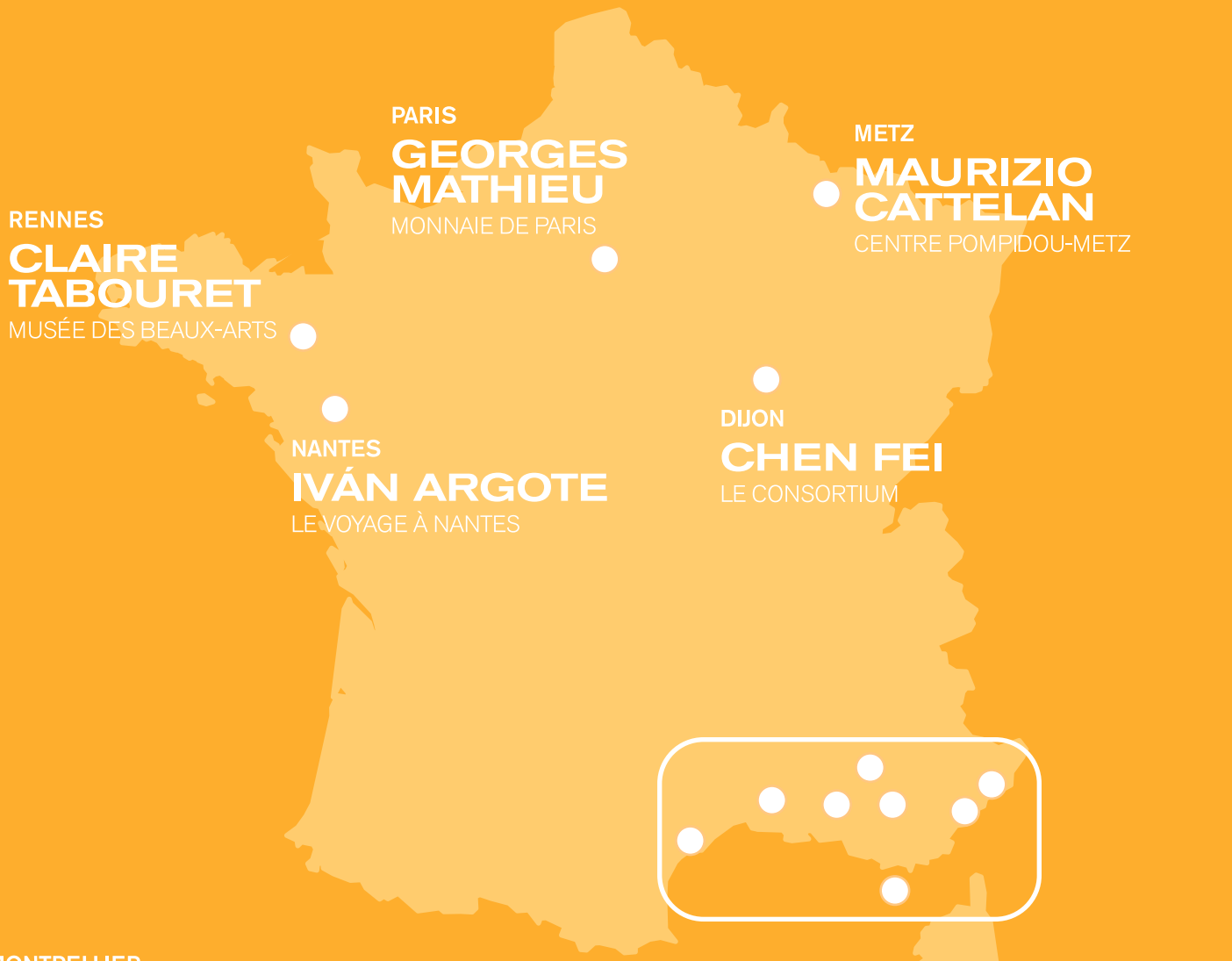
RC LENS/MANCHESTER CITY, LE *FICTION LAD*

Car le style des Gallagher ne se cantonne pas un simple revival passéiste : c’est une fiction populaire, bricolée à partir du sportswear et d’un sens inné de la silhouette. *“Il a un très mauvais physique, mais il est très looké. Pas beaucoup d’épaules, mais il boutonne tout jusqu’en haut”,* note Gauthier Borsarello, directeur artistique de Fursac, à propos de Liam Gallagher. Coupe-vent, veste de survêt, poches profondes pour accueillir des cannettes de bière et zips à fermer en cas de bagarre : *“C’est du fonctionnel de stade devenu style”,* précise Borsarello. Le *lad* est un personnage, comme l’était le mod, mais en version bière tiède et gradins. Liam, grand fan de Manchester City, inscrit son amour du club lors d’une performance live devenue mythique dans le stade de Main Road en avril 1996 : il y vole un sweat d’entraînement Umbro dans les vestiaires, le resserre à la taille, le porte sur scène : *“coton cheap, fabriqué à Hong Kong, mais rendu mythique par son charisme”,* raconte Borsarello. Une pièce ordinaire devenue icône, le Drill Top, rééditée en mai 2025, près de trente ans après par la marque.
Contrairement aux dandys arty, l’uniforme des Gallagher se construit sur la route, au hasard d’une friperie à Lyon ou d’un magasin de sport à Turin. Pas de costume de scène, pas de styliste. *“Leur rapport aux vêtements, c’est comme les joueurs de foot qui ramenaient du Stone Island* [marque italienne des années 1980 adoptée par les ultras britanniques] *après les matchs à Naples. Ils récupèrent, adaptent, et au lieu d’aller sur la pelouse, montent sur scène.”*
Le vêtement devient alors armure, attitude, folklore *straight*. Et ce dernier inspire. Borsarello lui-même reconnaît s’en être imprégné pour créer une ligne Fursac pour l’hiver 2025 : une version française des *lads,* pensée comme un hommage au RC Lens.

DE L’IMPORTANCE DE L’ATTITUDE

Ce style Manchester local continue de vivre sur les scènes numériques internationales. Depuis l’annonce en août 2024 de la reformation d’Oasis, TikTok est envahi d’*“outfit challenges”*. Le principe ? Des ados qui n’ont connu ni les années mods ni le boom Britpop de 1996 affichent leur parka kaki, exhibent leurs Clarks, enfilent des lunettes rondes à la Gallagher. Au son de *Supersonic,* ils dévoilent leur look de concert : Wayfarer noires, vestes Levi’s 501, attitudes blasées. Si le style originel s’articulait à une idée conservatrice de la virilité, dans sa version 2025, les filles sont là aussi : pulls Adidas ou Fila *oversize* portés avec minijupes et T-shirts de concert vintage. Le tout filmé à la verticale, en huit secondes.
La dégaine Gallagher prend le contre-pied du *quiet luxury* : survêt un peu rincé, T-shirt trop grand, Gazelle éraflées. Loin de la palette beige, des vêtements discrets et hors de prix, ce retour au désordre s’annonçait déjà avec le Brat Summer de Charli XCX : débardeur blanc sans soutien-gorge, minijupe et liner qui coule. Une esthétique à dix balles, mais portée avec l’attitude d’une rock star. Une aura qui s’accompagne de l’idée du look comme joyeux accident selon Gauthier Borsarello : *“Ils mettaient juste un truc pour ne pas avoir froid. Ce que les marques leur filaient, ce qu’ils chopaient dans une friperie, ce qu’ils volaient… Les mecs se défonçaient H24.”* Ce qui rend leur attirail si fascinant, c’est l’attitude qui va avec. Le geste ou la verve qui transforme un pull en tricot de grand-père en fétiche désirable.
On dénombre 28 millions de vidéos estampillées du hashtag *“Oasis having arguments”*; les vidéos où Liam déborde deviennent virales et prouvent l’amour de la nouvelle génération pour une performance anti-marketing qui détonne dans un monde d’images contrôlées : accent prolo, volonté de rester un mec de Manchester malgré la gloire, refus des sirènes du luxe bourgeois. L’une des plus virales ? 1996, Milan, défilé Versace Homme. Liam, ennuyé par le show, se lève, monte sur le podium, titube, défile à sa manière, prend un mannequin par l’épaule. *“Il rend le show plus mythique que le show lui-même”,* résume Borsarello. En 2024, Liam Gallagher devient égérie de la marque technique Stone Island. Rien d’étonnant à cela : il ne joue pas à être quelqu’un d’autre. Il reste Parka Monkey : une silhouette familière dans un monde mouvant. Comme une vieille connaissance, pilier du pub.

PERROTIN
EXPOSITIONS D'ÉTÉ



PARIS
GEORGES MATHIEU
MONNAIE DE PARIS

METZ
MAURIZIO CATTELAN
CENTRE POMPIDOU-METZ

RENNES
CLAIRE TABOURET
MUSÉE DES BEAUX-ARTS

DIJON
CHEN FEI
LE CONSORTIUM

NANTES
IVÁN ARGOTE
LE VOYAGE À NANTES

MONTPELLIER
JEAN-MARIE APPRIOU
MO.CO. - PANACÉE

JR
CARRÉ SAINT-ANNE

PIERRE SOULAGES
MUSÉE FABRE

AVIGNON
JEAN-MICHEL OTHONIEL
PALAIS DES PAPES
& 9 LIEUX EMBLÉMATIQUES DE LA VILLE

LE MUY
VENET FOUNDATION

ANTIBES
BERNAR VENET
MUSÉE PICASSO

FONDATION HARTUNG -BERGMAN

LE PUY-SAINTE-RÉPARADE
SOPHIE CALLE
CHÂTEAU LA COSTE

CANNES
JEAN-MICHEL OTHONIEL
LA MALMAISON

SÉRIGNAN
SOPHIE CALLE
MRAC

PORQUEROLLES
JULIAN CHARRIÈRE
FONDATION CARMIGNAC

FUN FACTS

Vous pensiez tout savoir sur Oasis en général et les frères Gallagher en particulier, et pourtant voici dix faits à connaître absolument sur le groupe le plus populaire de Manchester.

Texte Maxime Delcourt & Noémie Lecoq

1 Quand Noel Gallagher était roadie pour Inspiral Carpets

Avant Oasis, il y a eu The Rain, première incarnation un peu bancale dont faisaient partie Guigsy, Tony McCarroll, Bonehead et Liam – ces deux derniers en étaient les compositeurs tâtonnants. Malgré la gouaille du futur chanteur d'Oasis, le groupe peine à décoller, faute d'avoir des chansons qui tiennent la route. Réaliste sur le faible potentiel de The Rain (qu'il renomme Oasis) et conscient du talent de son grand frère, Liam a l'excellente idée de proposer à Noel d'intégrer leur troupe. Celui-ci vient de rentrer d'une tournée avec les Inspiral Carpets, pour qui il travaille en tant que roadie. Il accepte en mettant tout de suite les choses au point par une phrase expéditive, maintes fois répétée depuis : *"Je te préviens, si j'intègre ce groupe, tu m'appartiens sept jours par semaine et on s'investit vraiment à fond."* Il devient leur songwriter en chef et leur offre leurs premières pépites – ils mettront quand même plus d'un an à percer. **N. L.**



↗ Noel, roadie du groupe Inspiral Carpets, en 1992.

Andres Tciss



↑
Tommy Gallagher, le père de la fratrie, en 1997.

2 Oasis doit beaucoup à Johnny Marr

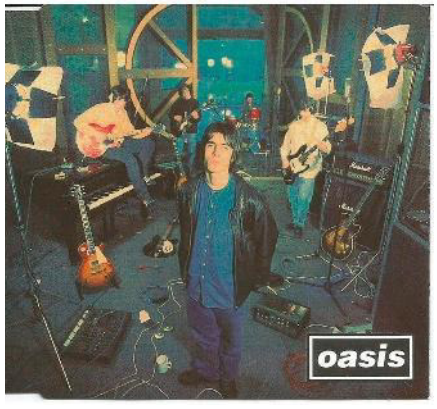
Noel Gallagher voue une admiration sans bornes aux Smiths, en particulier à Johnny Marr, avec qui il a plus d'un point commun : la ville de Manchester, des parents d'origine irlandaise, l'équipe de foot de Manchester City, les guitares, et aussi ce statut au sein de leurs groupes respectifs, où ils laissent volontiers le premier plan au chanteur. Dans le livre *The Last Party* qui décrypte le phénomène Britpop, le journaliste John Harris raconte une anecdote méconnue : en 1993, Noel parvient à faire passer une cassette de demos d'Oasis à Ian Marr, le jeune frère de son héros, et son stratagème fonctionne. Johnny Marr le contacte peu après, enthousiasmé par ce qu'il vient d'entendre. Ils font une virée ensemble dans un magasin de guitares de Doncaster. L'ex-Smiths les prend généreusement sous son aile, les présente à leur premier manager, leur prête des guitares, leur suggère de travailler avec Owen Morris (futur coproducteur et mixeur de *Definitely Maybe*) et leur ouvre les portes de son studio. **N. L.**

3 Les membres originaux d'Oasis sont d'ascendance irlandaise

Les livres d'histoire en attestent : depuis le début du XIXe siècle, la diaspora irlandaise a traditionnellement servi de main-d'œuvre aux industries britanniques, spécifiquement au nord du pays. Voilà pourquoi les membres d'Oasis, comme tant d'autres artistes de Liverpool et de Manchester (Paul McCartney, Morrissey, Johnny Marr, Gary "Mani" Mounfield des Stone Roses) sont d'ascendance irlandaise. Ce sont des enfants de la classe ouvrière, des parias qui ne peuvent donner des concerts à Dublin ou à Manchester sans les envisager comme des *homecoming gigs*. *"As they took his soul, they stole his pride" (Cast No Shadow)* : la discographie du groupe est parsemée de phrases du genre, discrètes, mais essentielles pour comprendre à quel point celui-ci s'est aussi fait la voix des déraciné·es. Avec tout ce que cela suppose de paradoxes. Dans son autobiographie, le batteur Tony McCarroll se souvient ainsi avoir été pris en grippe par une bande de mauvaises graines, dont Noel Gallagher, son futur guitariste, clamant haut et fort : *"Je suis anglais, je suis né ici."* **M. D.**

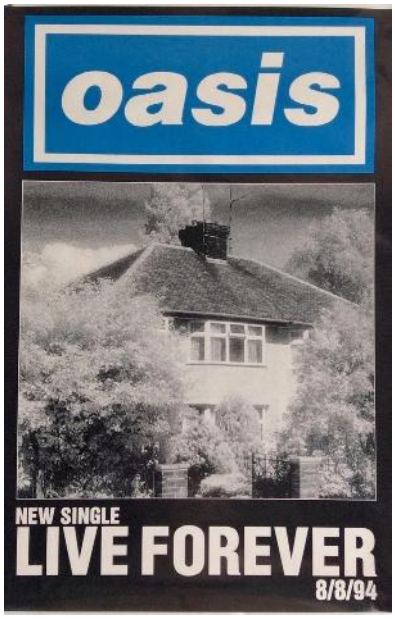
4 Le premier single d'Oasis, *Supersonic*, a été enregistré… à Liverpool

Avant *Supersonic*, il y a eu ce concert à Glasgow, qui entraîne la signature chez Creation Records, la fameuse reprise des Beatles *(I Am the Walrus)* et *Columbia*, une simple maquette qui trouve pourtant sa place au cœur de la programmation de Radio 1, en Grande-Bretagne. Le 11 avril 1994, Oasis passe à la vitesse supérieure avec la sortie de *Supersonic*, un hymne puissant, rassembleur, incarnation parfaite de cette déflagration sonore promise par les Mancuniens. Sauf que celui-ci a en réalité été enregistré… à Liverpool. C'était en décembre 1993. Les frères Gallagher & co viennent de donner un concert au Krazy House, une salle du Merseyside, en première partie de The Real People, une formation locale. Dans la foulée, ils filent au Pink Museum, dans le quartier de Lark Lane, loué 300 livres par jour, avec une intention en tête : enregistrer *Bring It On Down*. Les cinq comparses y reviendront plus tard. Pour l'heure, c'est bien leur premier classique qui émerge de ces sessions : un tube immédiat, resté plus de soixante semaines dans les charts britanniques. **M. D.**



↗
Pochette du single *Supersonic*, sorti le 11 avril 1994.

Howard Walker/Mirrorpix/Getty Images



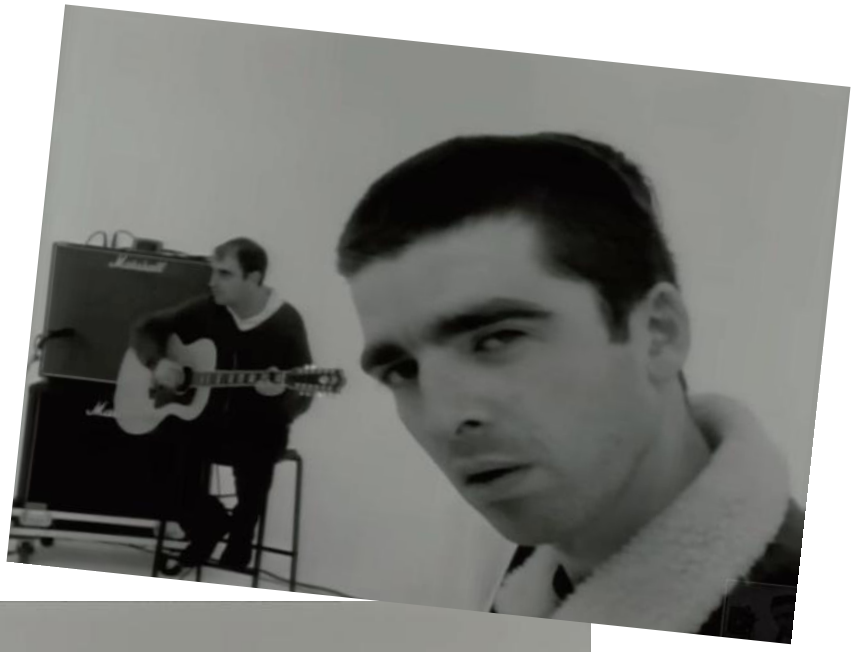
→
Affiche promotionnelle pour le single *Live Forever,* en 1994.

5 La pochette du single *Live Forever* est une photo de la maison d'enfance de John Lennon

À défaut de prendre clairement position dans l'un des plus grands débats de la pop culture, qui voudrait que chacun·e choisisse son camp entre les Rolling Stones et les Beatles, Oasis aurait-il choisi la meilleure des options ? Le 8 août 1994, soit vingt-deux jours avant la sortie de *Definitely Maybe,* le groupe entend à l'évidence revendiquer l'influence des deux formations. Parce que la structure de ce troisième single a été inspirée par *Shine a Light* de qui vous savez. Et parce que sa pochette affiche une maison bien connue des fans des Fab Four : située au 251 Menlove Avenue à Woolton, dans la banlieue de Liverpool, celle-ci est en effet la maison d'enfance de John Lennon, celle où il a vécu de 1945 à 1963, celle-là même que Yoko Ono a rachetée pour l'offrir au National Trust afin qu'elle soit ouverte au public dans l'état qui était le sien au cours des années 1950. *Fun fact* : c'est Michael Spencer Jones, à qui on doit les visuels d'Oasis, qui a ressorti cette photo réalisée quelques années plus tôt, charmé par la qualité éthérée et mystérieuse de son cliché. **M. D.**

6 *Up in the Sky* est une chanson anti-establishment

Sales gosses de la *lower class* mancunienne, élevés par une mère célibataire, Noel et Liam ont réussi à imposer, le menton en l'air et les mains dans le dos, leur mentalité de *lads* dans les pages des magazines généralistes. Voire même au cœur des plus grands stades que compte le Royaume-Uni. *"La revanche des ploucs",* dit le titre d'un livre publié aux éditions Playlist Society. Oasis, c'est exactement ça : un groupe qui parvient à redonner de la fierté à une population abandonnée par le thatchérisme et bernée par Tony Blair. Le tout sans jamais réellement parler de la classe ouvrière, du chômage ou des laissé·es-pour-compte de la politique anglaise.
À l'exception notable d'*Up in the Sky,* dont une phrase synthétise presque à elle seule la position ambivalente d'Oasis quant à la politique de son pays : *"How does it feel/When you're inside me?"* Simple coup d'épée dans l'eau ou réelle déclaration anti-establishment d'un groupe demandant aux conservateurs ce qu'ils ressentent quand ils "baisent" la population anglaise ? Aujourd'hui encore, le débat reste ouvert. **M. D.**





7 Noel Gallagher était ivre dans le clip de *Whatever*

Le coffret rétrospectif *Time Flies… 1994-2009* (2010) inclut un DVD qui retrace tous les clips d'Oasis, avec les commentaires tordants de Liam et Noel. Ce dernier explique pourquoi il ne semble pas au meilleur de sa forme dans la vidéo de *Whatever* : *"J'étais complètement bourré dans ce clip. Je me souviens m'être assis par terre au milieu de la route, peut-être sur Edgware Road, et je me suis endormi à un arrêt de bus. Dans ce clip, je porte mes vêtements de la veille. Liam était furieux ce jour-là parce que c'est la seule fois où j'étais plus bourré que lui.* […] *Je hais les clips. Je déteste le fait qu'ils coûtent une fortune, qu'on doive être sur le plateau dès 8 heures du matin et qu'on ne puisse pas partir avant le matin suivant. Je n'aime pas le fait que les gens derrière ces clips soient persuadés d'être en train de réaliser* Apocalypse Now." Par miracle, quelqu'un de son label le repère et le dépose à bon port – Noel essayait de héler un taxi sans connaître l'adresse du tournage et sans téléphone (la scène a lieu en 1994). **N. L.**


ALBUMS

Edited by Sharon O'Connell & Simon Price

In which Oasis show they should wake up (earlier) and smell the coffee... we lift the lid on Garbage and find it smells just fine... Bass Hog get a sexy strap on... and in a far-flung outpost of some other galaxy, a bunch of weird shit floats by...

Bloody beautiful
Recommended

TALE ENDING?

After effortlessly conquering all our hearts with their singles-stacked, stellar debut, Oasis now face the Kiz of their career, that difficult second album. Question is, can their serious 'Tude and classic nostalgic tunes see them through, or are they all used up? DAVID STUBBS strokes his chin reflectively

OASIS
WHAT'S THE STORY (MORNING GLORY)
Creation CD/C/MC/LP

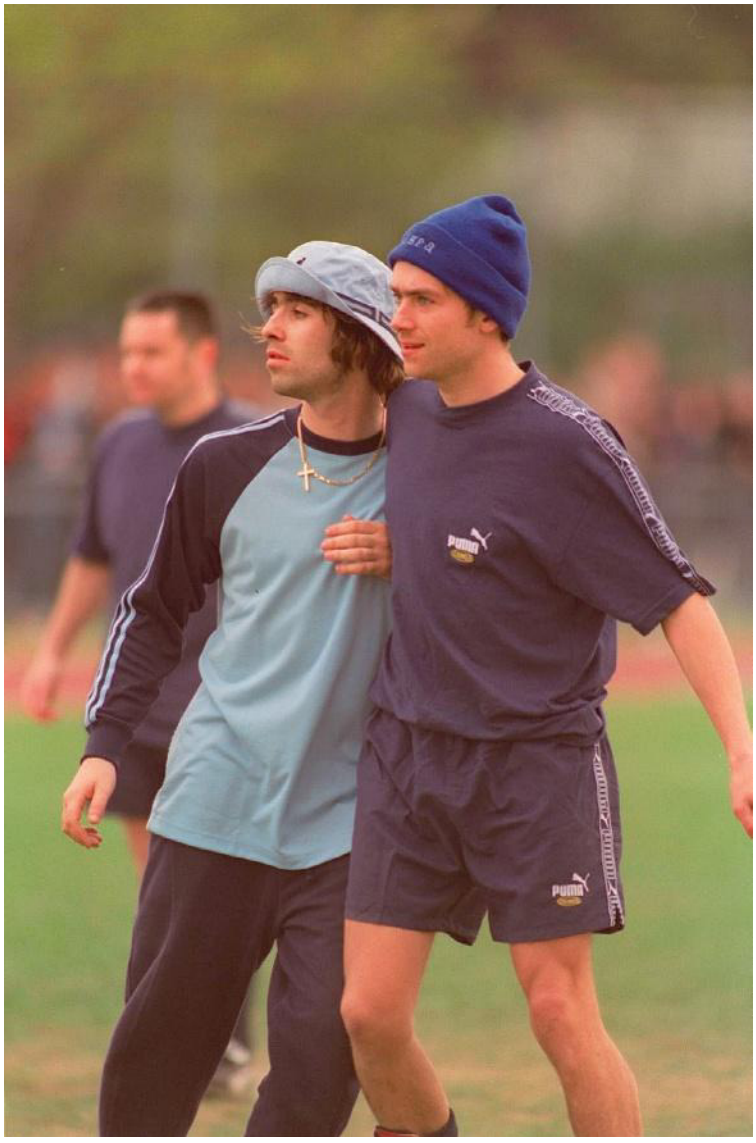
Critique de *(What's the Story) Morning Glory?* dans le *Melody Maker* du 30 septembre 1995.

Captures du clip *Whatever* réalisé par Mark Szaszy en 1994.

8 À sa sortie *(What's the Story) Morning Glory?* suscite une réaction mitigée dans la presse britannique

Il a tellement été dit que le deuxième album d'Oasis avait été un puissant raz de marée que cette affirmation ne peut *a priori* souffrir aucune contestation. Pour preuve, il y a même ces chiffres, rappelés à qui douterait du côté fédérateur de la musique des Mancuniens au milieu des années 1990 : oui, *(What's the Story) Morning Glory?* s'est écoulé à près de 350 000 exemplaires la semaine de sa sortie en Angleterre. Pourtant, au royaume du rock, tout le monde ne se montre pas aussi enthousiaste. À l'inverse des fans, toujours plus nombreux, quelques médias osent exprimer leur déception. Ou du moins leur scepticisme. Le *Melody Maker* écrit : *"Laborieux et paresseux, sur ce disque, Oasis montre qu'ils sont limités. Ils ont l'air épuisés."* Dans les pages de *Q*, David Cavanagh s'en prend plus volontiers à ces paroles qui *"ne font que remplir un trou, c'est tout. Elles ne disent rien sur rien."* Quant à Andy Gill, il regrette dans les pages de *The Independent* qu'un single comme *Roll with It* soit *"terne et sans intérêt"*. Comment dit-on "droit à l'erreur" en anglais ? **M. D.**





←
Liam et Damon Albarn lors du tournoi Soccer Six à Mile End Stadium, East London, en 1996.

9 Liam Gallagher a perdu contre Damon Albarn à un match de foot

En mai 1996, un tournoi de football un peu particulier se déroule au stade de Mile End, dans l'Est de Londres : la seconde édition du Soccer Six, événement caritatif qui fête son trentième anniversaire en 2025 en continuant d'inviter des figures-clés de l'industrie musicale britannique. L'édition 1996 reflète le triomphe Britpop qui bat son plein outre-Manche. La présence des deux mastodontes, Oasis et Blur, attire les foules. Jarvis Cocker, Massive Attack, Robbie Williams, les Bluetones, Dodgy et Gene sont également de la partie, mais tous les regards convergent évidemment vers Liam Gallagher et Damon Albarn. Ce match donnera l'un des clichés les plus iconiques pour illustrer la rivalité entre les deux chanteurs, avec Liam en bleu clair comme Manchester City (bob Kangol en sus) prenant appui sur le leader de Blur (orné d'un bonnet de l'équipe de Chelsea) en le toisant insolemment. Une attitude conquérante qui ne l'empêchera pas de perdre le match, 1-2. **N. L.**



10 Noel Gallagher regrette d'avoir fait la fête avec Tony Blair

En juillet 1997, Noel s'attire les foudres des médias (et de Blur) quand il est photographié, coupe de champagne à la main, à une soirée au 10 Downing Street, résidence officielle du Premier ministre britannique, en l'occurrence Tony Blair, qui vient d'être élu quelques semaines plus tôt. Cette fête, surnommée la *"Cool Britannia party"*, réunit les soutiens les plus médiatiques du New Labour, avec des invité·es allant de Vivienne Westwood à Helen Mirren, en passant par Ian McKellen. Liam et les membres de Blur ont tous préféré décliner. Rapidement déçu par les promesses non tenues du New Labour, Noel dit avoir voulu faire plaisir à sa maman en s'y rendant. Plus tard, l'ex-*working class hero* expliquera que cette erreur de jugement était surtout liée à son état d'esprit de l'époque, un peu trop hors-sol, qui se confirme sur l'album qu'Oasis s'apprête à sortir cet été-là, *Be Here Now,* disque qui reflète amplement cette folie des grandeurs. **N. L.**

↑
Noel avec Tony Blair à Downing Street, Londres, en 1997.

Getty Images

CHÂTEAU DES DUCS DE BRETAGNE

MUSÉE D'HISTOIRE DE NANTES

EXPOSITION

HOKUSAI

(1760-1849), CHEFS-D'ŒUVRE DU MUSÉE HOKUSAI-KAN D'OBUSE



28.06 > 07.09.25

www.chateaunantes.fr #expochateau #expohokusai

Ambassade du Japon en France

PARTENAIRE OFFICIEL

Nantes Métropole

Département de la Communication externe et de l'Information - 2024-04-1216 - © Tous droits réservés - Adaptation Duplijet

Nantes agite la culture

LES ROIS DE LA PUNCHLINE

Trente ans de phrases lapidaires et de formules hilarantes parues dans *Les Inrocks*. Ou quand les Gallagher inventaient le stand-up avant l'heure.

Sélection Laurent Malet

La presse vs. Oasis

"On était soûls la majeure partie du temps en interview, et je dois dire que je ne me souviens pas de tout ce que j'ai dit." Noel, 2008

"Je trouve Noel drôle en interview : il a un réel talent comique, certaines de ses interviews sont des chefs-d'œuvre. S'il n'avait pas joué dans Oasis, je pense qu'il aurait pu faire du stand-up dans les stations balnéaires du nord de l'Angleterre." Liam, 2008

"L'autre jour, on me demande mon avis sur le hip-hop parce que Jay-Z est programmé à Glastonbury. Je dis que je n'aime pas forcément cette musique et je lis partout : "Noel Gallagher pense que Jay-Z n'a rien à faire à Glastonbury", et ça devient une affaire d'État." Noel, 2008

"On a toujours dit tout ce qu'on pensait en interview, c'est peut-être ça le problème : tout le monde en a pris pour son grade. On n'a pas toujours été très professionnels comme on dit." Liam, 2008

"Des imbéciles disent que les hebdos anglais ont tué Kurt Cobain. Bon sang, il faudra m'expliquer comment un putain de bout de papier peut buter un être humain ! C'est la came qui détient le pouvoir, pas ces fils de pute." Noel, 1994

"J'ai été pas mal blessé par les choses que j'ai lues. Je n'aime pas que ma femme lise que je baise à tour de bras dans son dos. Je ne me suis jamais plaint quand on raconte que je bois ou que je me drogue, parce que c'est vrai. Mais qu'on ne mente pas." Liam, 1997

Oasis avant Noel

"Nous étions un groupe de merde. Nos chansons étaient pourries – c'est Bonehead [guitariste rythmique d'Oasis] *qui les écrivait, un vrai désastre."* Liam, 1994

"Au départ, ils n'avaient pas grand-chose pour eux, hormis la petite gueule de star de Liam. Les autres connards n'avaient pas d'instruments dignes de ce nom, aucune attitude." Noel, 1994

Oasis

"J'avais décidé de chanter moi-même une de mes deux chansons préférées, celle-là ou Wonderwall. *J'ai dit à Liam que s'il voulait, je chanterais* Wonderwall *un peu plus acoustique, mais il a refusé. Alors j'ai gardé* Don't Look Back in Anger *et, maintenant, il me tire la tronche."* Noel, 1995

"Je n'ai jamais imaginé passer ma vie à chanter devant deux cents personnes, j'ai toujours voulu donner des concerts dans les stades. Je pense qu'on était faits pour être des pop stars, c'est tout." Liam, 2008

"Liam a été conçu pour être une rock star. Sa place, c'est sur le devant d'une scène avec un micro dans les pognes. Le reste du boulot, c'est moi qui m'en charge." Noel, 1994

"Je voudrais être capable de bluffer, mais ça ne marcherait pas longtemps. Alors je ferme ma gueule et je fais confiance à mon frère, que je considère comme un génie." Liam, 1997

"Le premier album était le disque d'un type qui voulait devenir une rock'n'roll star. Le nouveau disque est l'œuvre d'un type qui est effectivement devenu une rock'n'roll star." Noel, 1995

"Le plus beau jour de ma vie, c'est quand il [Noel] *a ramené l'album des Stone Roses. Ce jour-là, j'ai su ce que je voulais faire de mon existence."* Liam, 1994

"Pendant la tournée américaine, nous avons passé quelques heures en studio pour enregistrer des faces B. Or, les autres idiots étaient incapables de jouer mes chansons. J'ai donc fini par tout jouer moi-même." Noel 1994



Dean Chalkley/Camera Press

À propos de quelques collègues

"New Order, Factory, l'Haçienda n'ont jamais rien eu à voir avec ma vie. Factory ne m'a jamais rien apporté, hormis le premier album des Happy Mondays. Joy Division, pour moi, c'est du vent. Quatre putains de raseurs de leur mère, des connards morbides." Liam, 1994

"Pour pouvoir tirer un coup, il faut écrire de bonnes chansons. Et je peux te dire que les mecs des Happy Mondays ne doivent pas baiser très souvent en ce moment." Noel, 1994

"Je ne suis pas Thom Yorke ou Noel Gallagher, à me prendre la tête sur une ligne de basse ou un arrangement." Liam, 2019

"J'ai une vie simple, comme mon frère. Je ne me prends pas pour un peintre comme certains mecs de Radiohead." Noel, 2008

"Je ne vais pas me pointer en chemisette, je ne suis pas ces foutus mecs de Vampire Weekend." Liam, 2019

"On m'a poussé dans cette guerre à la con entre Oasis et Blur. C'est ce connard de fucking Damon qui a commencé, mais ça aurait dû en rester là, on n'aurait pas dû surenchérir." Noel, 1997

"Je déteste Bloc Party et Babyshambles. Bon, le mec est sympa, mais dans l'ensemble c'est loin d'être terrible, il est trop défoncé pour faire de la musique correcte." Noel, 2008

"J'aime beaucoup Morrissey, on s'est croisés plusieurs fois, il a même osé se moquer de mes fringues. Lui avec ses putains de fleurs qui se moque de mes parkas." Liam, 2017

"Au concert-hommage de Manchester, je me suis retrouvé avec Chris Martin de Coldplay dans les coulisses, à réfléchir à ce qu'on allait jouer ensemble. J'étais un peu mal, j'avais débité tellement de saloperies sur lui. Mais il m'a dit : 'Surtout, n'arrête jamais. J'adore quand tu te fous de ma gueule !'" Liam, 2017

"Chris Martin, que je connais et qui est assez sympa, lui c'est un professionnel : il va sur les plateaux de télé, il répond à toutes les questions, il sait sourire quand il le faut. Moi, je ne pourrai jamais faire ça." Noel, 2008

"On a toujours dit tout ce qu'on pensait en interview, c'est peut-être ça le problème."

Liam Gallagher, 2008

La première séparation

"Ce groupe est immortel, il est la flamme… Je savais que Noel reviendrait. Ça le tuerait d'abandonner Oasis. Je ne le laisserai jamais crever." Liam, 1997

"J'étais déçu par le groupe, par notre maison de disques… J'ai vraiment cru que je ne reviendrais jamais à Oasis, que le groupe était enterré." Noel, 1997

Lennon vs. McCartney

"Quand je revenais du boulot, il n'y avait rien d'autre à foutre. Le foot, John Lennon et la colle : voilà à quoi ressemblait ma vie." Noel, 1994

"Je n'ai jamais pu encadrer McCartney. Pour moi, c'est celui qui écrivait les chansons mollassonnes." Liam, 1994

"Le rêve absolu, ce serait de pouvoir s'enfermer en studio comme les Beatles, de se concentrer exclusivement sur nos disques. Plus de tournées, plus de promo : le paradis." Noel, 1994



Manchester City

"Éric Cantona devrait venir jouer chez nous, à Manchester City. C'est un vrai rockeur, ce type. Je ne comprends pas ce qu'il fout dans l'équipe d'en face." Noel, 1994

"J'ai vu mon club jouer en troisième division, ils jouaient comme des merdes et c'était quand même merveilleux." Liam, 2017

"Manchester City, c'était ma vie, j'écoutais les matchs à la radio. Pas Manchester United. Cantona, ce n'est qu'un connard." Noel, 1997

← Liam et Noel en 2005.

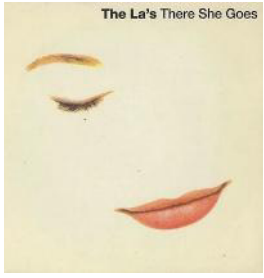
La crème anglaise

D'Oasis à Blur, de Pulp à Elastica, de Suede à The Auteurs, de The La's à Supergrass, de The Verve à The Beta Band, voici notre sélection subjective des 10 meilleures chansons de l'histoire de la Britpop. À (ré)écouter à l'envi.

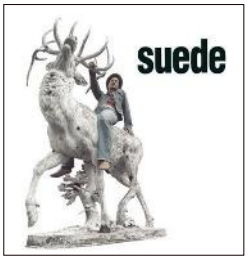
Texte François Moreau & Franck Vergeade



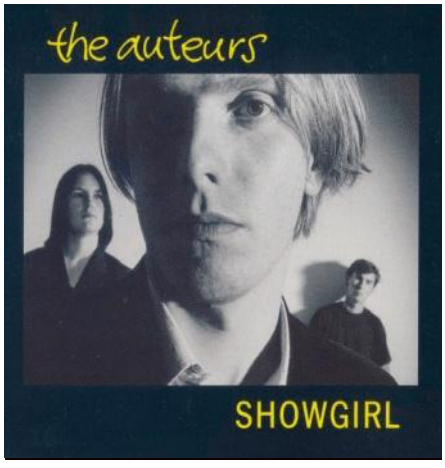
***Live Forever* d'Oasis**
Choisir, c'est éliminer – dans les tops, comme dans les urnes. Alors, entre *Supersonic, Live Forever, Wonderwall* et *Don't Look Back in Anger,* quatre des singles les plus emblématiques d'Oasis extraits de leurs deux meilleurs albums, on n'a pas hésité très longtemps. Car *Live Forever* est la quintessence ultime des frères Gallagher : introduction redoutable, mélodie imparable, solo de guitare et voix gouailleuse, l'équation "oasissienne" parfaite. Plus que n'importe quel autre titre de leur discographie, *Live Forever* sonne comme la promesse ultime de l'*Oasis Live '25 Tour*. **F.V.**



***There She Goes* de The La's**
L'unique album du groupe cultissime de Liverpool, *The La's,* renié par son leader et auteur-compositeur-interprète Lee Mavers à cause de la production de Steve Lillywhite, reste un *masterpiece* de la Britpop. Parmi les douze titres du disque, les singles *Timeless Melody* et surtout *There She Goes* sont des hits intemporels, des splendeurs éternelles. Au sein des thuriféraires du groupe liverpudlien, Noel Gallagher n'était d'ailleurs pas le dernier à louer les talents de Lee Mavers, *"le type le plus doué de notre génération",* reconnaissait-il dans nos pages en 1994. Réécouter *There She Goes* en 2025 fait toujours le même effet qu'en 1988. **F.V.**



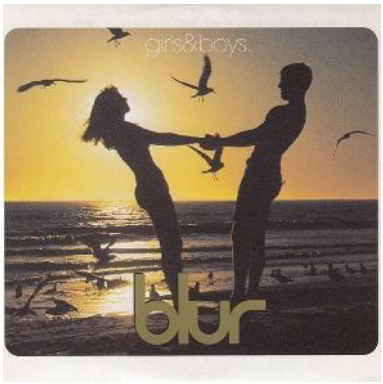
***So Young* de Suede**
Place à la Britpop version glam rock, avec *So Young,* formidable déclaration d'intention pleine de morgue et de panache du groupe du chanteur Brett Anderson et du guitariste Bernard Butler. Titre d'ouverture du premier album de Suede, proclamé par la presse britannique *"meilleur nouveau groupe anglais"* en 1992, *So Young* n'a pas pris une ride plus de trois décennies après. *"We're so young and so gone/Let's chase the dragon, oh",* sans oublier les chœurs reconnaissables entre mille de Brett Anderson, qui se rêvait, plus jeune, en David Bowie dans le miroir. **F.V.**



***Showgirl* de The Auteurs**
Le groupe le plus lettré de la Britpop – de son nom pioché dans la politique des auteurs des *Cahiers du cinéma* au titre de son premier album inspiré par la Nouvelle Vague, jusqu'aux références littéraires – a été fondé par la tête de mule Luke Haines, l'anti-Brett Anderson par excellence. Davantage porté par des influences américaines (Love, Phil Spector et surtout Television), The Auteurs signe donc *New Wave* en 1993, un classique absolu d'où ressort notamment *Showgirl,* single inusable en forme de déclaration d'amour où le talent mélodique, lexical et vocal de Luke Haines fait merveille. **F.V.**



***Common People* de Pulp**
Qui aurait pu prédire, dans les années 1980, que Jarvis Cocker, la tête pensante et chantante de Pulp, signerait en 1995 l'un des plus grands hymnes de la Britpop ? Avec son cinquième album, *Different Class,* le groupe de Sheffield réalise le casse du siècle et trône enfin au sommet des charts, particulièrement avec le single avant-coureur *Common People* et ses paroles entrées dans la mémoire collective : "*Wanna live with common people like you*." Plus qu'un single, un véritable rouleau compresseur qui donne du baume au cœur au commun des mortel·les. **F.V.**



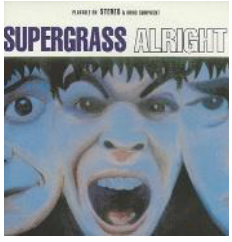
***Girls & Boys* de Blur**
Après une entrée en matière pas top (le pseudo-baggy *Leisure,* en 1991, peu original), Blur s'affirme vraiment pleinement trois ans plus tard avec le désormais culte *Parklife* (1994). Quasiment une étude sociologique de la société anglaise, avec l'humour cinglant d'un Damon Albarn chipie. Le disque s'ouvre sur le popissime *Girls & Boys,* qui fait encore danser aujourd'hui jusqu'à s'en foutre en l'air, de Londres à Melbourne. L'Angleterre redevient le centre du monde. Au même moment, Oasis débarque avec *Definitely Maybe*. Une autre ambiance, mais une puissance de feu indépassable. **F. M.**



***Dry the Rain* de The Beta Band**
Débarqué un peu après la bataille (le groupe s'est formé en 1996), The Beta Band aurait pu prétendre à un succès sans limite. Respecté par tous les cadors du circuit, de Radiohead à Oasis, le quatuor écossais a dévoilé *Dry the Rain* en 1997. Brillant, inusable, ce morceau aurait dû faire de la clique de John Maclean un phare dans la nuit. Blur s'en inspirera d'ailleurs dans les grandes largeurs pour écrire *Tender*. Devinez quelle chanson est restée dans les mémoires ? **F. M.**

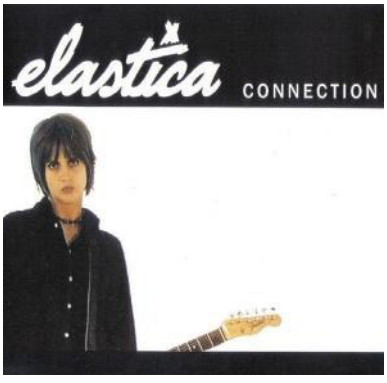


***Bitter Sweet Symphony* de The Verve**
Les clips de *D'You Know What I Mean*? d'Oasis et de *Bitter Sweet Symphony* de The Verve ont influencé la démarche des cool kids des années 1990. Fiers, à contre-courant de la foule, branleurs, Liam Gallagher et Richard Ashcroft avaient de quoi séduire. Et quand les chansons qui accompagnent les images sont aussi grandioses, ça marche encore mieux. Morceau légendaire, *Bitter Sweet Symphony* est un condensé de pop bravache et épique qui doit beaucoup à son sample de cordes, lequel donna lieu à une très longue bataille juridique entre le groupe et les Rolling Stones. **F. M.**



***Alright* de Supergrass**
Et si Supergrass était le plus slacker des groupes anglais ? Si elle a fait montre d'un véritable talent mélodique et d'une capacité hors norme à produire des disques ouvragés tout au long de sa carrière, la formation de Gaz Coombes a pondu l'un des hits les plus joyeusement branleurs des années 1990, avec l'inénarrable *Alright,* son piano bastringue et sa fougue ado. Complètement foncedé, ce hit a traversé les âges pour se retrouver bouffé à toutes les sauces encore aujourd'hui, sans jamais que ne soit altérée sa terrible perspicacité. **F. M.**

***Connection* d'Elastica**
En 1995, le plus punk des groupes Britpop s'appelle Elastica. Monté par deux ancien·nes de Suede, il n'aura finalement sorti que deux albums : *Elastica* (1995) et *The Menace* (2000). *Connection,* titre-phare du premier disque, avec son intro inoubliable et la verve maligne de Justine Frischmann, la chanteuse, est un classique instantané. Franchement *badass,* le single mérite un nouveau coup de projecteur, à la lueur du succès fulgurant d'un groupe comme Wet Leg aujourd'hui. **F. M.**



Hors-série

Les Inrockuptibles

FRENCH TOUCH

30 ANS D'UNE HISTOIRE INCROYABLE

Daft Punk, Air, Justice,
Cassius, Étienne de Crécy,
Phoenix, Sébastien Tellier, etc.



radio nova

L 11158 - 112 H - F: 11,90 € - RD

**Hors-série disponible
en kiosque
également sur notre shop →**

Les critiques

↘
Wet Leg
p. 104.



Alice Backham

Abonnez-vous à notre newsletter quotidienne sur lesinrocks.com

Smells like Wight spirit

L'ALBUM DU MOIS - L'ALBUM DU MOIS - L'ALBUM DU MOIS -

Plus fort, plus cool et mieux foutu, le nouveau disque de Wet Leg s'impose comme un décapant manifeste d'émancipation pop-rock.

C'était une belle journée de printemps. Un pigeon a chié sur le journaliste parti à la rencontre de Rhian Teasdale. *"Vraiment ? Mais ça porte bonheur !"* Rien ne peut entamer l'enthousiasme de la chanteuse de Wet Leg, qui n'hésite pas à nous serrer la pince malgré l'incident. Début avril, elle apparaissait pourtant peu commode sur le plateau de Jimmy Fallon, bodybuildée et les pognes dans une paire de gants de boxe, pour interpréter le nouveau single de la formation de l'île de Wight, *Catch These Fists*. *"I don't want your love, I just wanna fight"*, l'entendait-on scander sur le refrain, belliqueuse.

"J'ai commencé à soulever de la fonte après deux ans de tournée, dit-elle, hilare. *J'avais besoin d'une nouvelle routine. C'était plus pour ma santé mentale qu'autre chose. En fait, j'ai pris du muscle, mais sans le faire exprès"*. C'est simple, on l'aurait cru échappée *de Love Lies Bleeding* (2024) de Rose Glass, avec Kristen Stewart et Katy O'Brian. *"J'adore ce film, oh my God ! Je tapais des pieds jusque dans la salle de ciné !"* Il ne fallait pas moins qu'un peu de gonflette et une sacrée envie d'en découdre pour aborder l'épreuve du deuxième album. Trois ans après le carton de *Wet Leg* (2022), un disque au succès programmé, garanti *all bangers no fillers,* et une tournée mondiale monstre sur les cinq continents, *Moisturizer* ne pouvait qu'être attendu au tournant.

Le duo que Rhian formait avec Hester Chambers s'est d'ailleurs transformé au passage en quintet, après plus de deux ans entassé·es dans un *tour bus* avec Ellis Durand (basse), Henry Holmes (batterie) et Joshua Mobaraki (guitare), le groupe live : *"Il n'y a pas vraiment eu de discussion, ça s'est fait naturellement. Quand tu joues à cinq tous les soirs, ça crée des liens. Écrire ce nouvel album ensemble coulait de source"*, nous explique Rhian, qui côtoie Ellis depuis l'adolescence, même si elle et lui ne faisaient alors pas de musique ensemble : *"Il m'a envoyé une photo de nous l'autre jour, on devait avoir 15, 16 ans. Tu aurais dû voir ça ! Il a une tête de bébé sans barbe et moi des cheveux bleus, avec une frange bien droite."* Pari gagnant, puisque Wet Leg n'a rien perdu de son caractère espiègle et teigneux – Rhian pourrait presque tenir le rôle d'une serial killeuse à la Harley Quinn dans un film d'horreur contre le patriarcat.

Tout ici sonne mieux. Plus fort, plus malin, plus cool, mieux foutu. Le groupe continue de mener à bien sa barque en traçant un sillon salutaire entre le rock alternatif des Breeders et les pop songs des Spice Girls, tout en se forgeant une marque de fabrique bien reconnaissable : références à la culture pop *(Davina McCall, Jennifer's Body, Pokemon)*, fulgurances en veux-tu en voilà, refrains à reprendre en chœur. *Moisturizer* ressemble à l'album d'un groupe qui a trouvé son truc sans chercher à nous refaire le coup de la *Chaise Longue,* le tube immédiat qui a mis le duo sur orbite alors que les deux jeunes femmes avaient encore des jobs alimentaires. Le pas de géant se remarque d'autant



Iris Luz/Domino

plus quand on se penche sur le cas de la voix de Rhian, qui ferait presque passer sa prestation sur le premier album pour un simple exercice de bande demo : *“Enchaîner les concerts soir après soir, c’est une véritable école. Quand on a mis en boîte le disque précédent, je n’avais presque jamais rien enregistré, je ne réfléchissais pas à ma voix. Je me rends compte que je ne la comprenais pas vraiment. Après deux ans de tournée, j’ai gagné en compréhension. J’ai plus de textures, de capacités vocales aussi. Et j’ai acquis une certaine maturité émotionnelle. En gros, j’ai enrichi ma palette.”*
Si Hester a fait le choix de la mise en retrait – elle ne donne plus vraiment d’interview et joue dos au public comme une punk –, Rhian documente ici sa métamorphose queer, elle qui nous disait en 2021 avoir voulu monter un groupe ado pour impressionner les mecs : *“C’est drôle de me retrouver face à ce que j’ai dit il y a des années, c’est comme relire des vieux bulletins scolaires. Ça a le mérite de mesurer le chemin parcouru depuis que j’ai découvert ma queerness. Même la façon dont je m’habille a beaucoup changé depuis mes débuts avec Wet Leg. Je crois que je ne voulais concéder aucun centimètre de ma peau au regard des hommes. Aujourd’hui que je suis avec ma copine depuis quelques mois, je suis plus à l’aise et je refuse que la crainte d’être sexualisée ne m’affecte. Je m’habille pour moi et pour que ma copine me trouve hot.”* L’amour et les sentiments suintent sur *Moisturizer,* mais les chansons ne sont jamais tarte : *“Quelque chose ne marchait pas quand j’essayais d’écrire ce genre de morceau avant, peut-être parce que j’étais dans le fond une lesbienne enragée qui s’ignorait.”*



François Moreau

Moisturizer (Domino/Sony Music). Sortie le 11 juillet. En concert au Festival Beauregard, Hérouville-Saint-Clair, le 6 juillet ; au Cabaret Vert, Charleville-Mézières, le 17 août ; à l’Olympia, Paris, le 27 octobre et au Transbordeur, Lyon, le 28 octobre.





TALKIN TO THE TREES de Neil Young and The Chrome Hearts

À la fois apaisé et énervé, le rockeur canadien propose ce qu'il sait de faire de mieux sur un même album : de la poésie acoustique rêveuse et des brûlots telluriques.

En octobre dernier, l'ingénieur du son américain John Hanlon est en vacances lorsque Neil Young l'appelle : *"J'ai envie d'enregistrer, cet album va être vraiment différent."* Pourtant habitué à travailler avec lui depuis trois décennies, John Hanlon frémit quand Young lui annonce vouloir commencer le week-end prochain. Finalement, les deux accordent leur agenda mais cette anecdote souligne que la flamme créative du rockeur quasi octogénaire ne s'est pas éteinte. Qu'est-ce-qui justifiait une telle urgence ? En quoi ce quarante-huitième album studio conçu avec The Chrome Hearts, un assemblage de fidèles – l'organiste Spooner Oldham, Corey McCormick et Anthony LoGerfo, la section rythmique de Promise of the Real, et Micah Nelson, le fils de Willie, à la guitare – est-il aussi important ? On ressent vite ce que Neil Young a voulu transmettre. Enregistré à l'ancienne, sans un gramme de numérique, *Talkin to the Trees* déborde d'amour. C'est le regard d'un homme qui a déjà beaucoup vécu, voit le présent les yeux émus et le futur avec confiance et un peu de rage. La lumineuse ballade country-folk *Family Life* porte en elle toute la tendresse qu'il éprouve en pensant à ses enfants, ses petits-enfants et son épouse, Daryl Hannah. Il règne souvent ici un air de poésie, comme sur l'aérienne et touchante *Bottle of Love* et sa mélodie jouée au piano.
La chanson *Talkin to the Trees* se révèle, elle, aussi simple dans sa structure que renversante. Young y décrit une journée lambda, avec passage au marché de producteurs et chant du coq. Mais il la raconte avec un regard émerveillé, comme si tout était nouveau. Animé par quelques éclairs de colère, le Canadien quitte cette temporalité onirique pour un ton plus terre-à-terre et mordant, comme sur l'électrique et rageur *Big Change*, dévoilé quelques jours avant l'intronisation de Trump en janvier dernier. Chant de ralliement écolo et politique, *Let's Roll Again* est encore plus incisif et précis. Visant ouvertement Elon Musk *("Si vous êtes un fasciste, prenez une Tesla")*, Neil Young y exhorte Ford et General Motors à fabriquer des choses utiles, et l'Amérique à protéger ses enfants. Partagé entre l'envie d'en découdre – le blues rocailleux *Movin Ahead* – et celle de se réchauffer près de la cheminée – *First Fire of Winter*, digne de *Harvest* (1972) –, le Canadien est surtout, comme il le chante en conclusion *(Thankful)*, reconnaissant. Nous aussi qu'il soit toujours là. **Vincent Brunner**



Talkin to the Trees (Reprise/WEA). Sorti depuis le 13 juin. En concert à l'Adidas Arena, Paris, le 13 juillet.

DIFFERENT TALKING de Frankie Cosmos

Maîtrisant toujours l'art de la confidence intime, la délicate New-Yorkaise enrichit sa palette de discrètes touches country et de synthés texturés.

Depuis ses débuts, Greta Kline, alias Frankie Cosmos, n'a cessé de creuser la veine de l'intime à travers une indie pop lo-fi aussi discrète que profondément attachante. Avec *Different Talking*, la chanteuse prend un virage subtil mais décisif. Elle y conserve son écriture diaristique, ses arrangements épurés, mais ose une production plus large, plus collective. Pour la première fois, l'album est produit par le groupe au complet. Le résultat est un disque enveloppant, où la voix de Frankie Cosmos semble à la fois plus fragile et plus ancrée que jamais. Les morceaux s'étirent davantage, laissent la place à des ponts instrumentaux et des respirations. La palette s'est enrichie : synthétiseurs texturés, touches country discrètes, effets vocaux légers, mais toujours au service de l'émotion brute.
Les thématiques sont familières (l'amour, la mémoire, les liens familiaux, la construction de soi, la vanité), mais elles sont abordées avec une maturité nouvelle, comme si le temps écoulé depuis ses débuts avait permis à Frankie Cosmos de regarder ses propres obsessions avec plus de distance, voire d'humour. C'est aussi un album qui parle de temps – celui qui passe, efface, guérit –, avec une forme de tendresse lucide. Frankie Cosmos reste fidèle à son art de la nuance. Rien n'est jamais trop dit, ni trop montré, et c'est cette retenue qui fait la beauté de l'album. *Different Talking* est un disque de transition, non pas parce qu'il rompt avec le passé, mais parce qu'il apprend à lui parler autrement. **Arnaud Ducome**



Different Talking (Sub Pop/Modulor). Sortie le 27 juin.

ODYSSEÚS de Herman Dune

Avec son folk humble enregistré en Californie, le chanteur nous conte en toute simplicité son odyssée personnelle.

Après l'anthologie acoustique *The Portable Herman Dune* en trois volumes, sa tête pensante revient avec cet *Odysseús* dont la pureté des mélodies favorise leur immédiateté. À commencer par le morceau-titre, imaginé alors que David-Ivar, en *"exil forcé"* au Canada durant la pandémie avec sa compagne souffrante, lisait la *"fabuleuse"* traduction de *L'Odyssée* signée par Emily Wilson. *"L'album s'est développé pendant divers désarrois : la mort brutale d'un ami très proche, des catastrophes dans ma famille, une douleur qui s'installait en moi sans que je la comprenne, et dans le risque de perdre une relation magnifique,* nous confie-t-il. *Mais la vie m'a donné une seconde chance, et ces chansons reflètent cette épopée, physique et intérieure."* Aux côtés du brillant compositeur et producteur d'origine mexicaine David Garza, et d'une brochette de musicien·nes ayant œuvré pour Fiona Apple, Olivia Rodrigo ou encore Sonic Youth, *Odysseús* a été enregistré live chez Herman Dune, à Los Angeles. En guise d'anges gardiens : toujours Leonard Cohen, dont David-Ivar visitait la tombe quotidiennement lors de son confinement à Montréal, Townes Van Zandt, Lucinda Williams et autres John Prine... Soit plusieurs visages du folk narratif. On est touché·e par la simplicité boisée de *Tune Out,* galvanisé·e par l'euphorie de *369 (The Sun Gon' Shine),* née le jour de son mariage, comme par la prière (twistée !) qui conclut l'album, *Viduy.* La preuve que l'harmonie doit être aussi humble qu'exigeante.



Sophie Rosemont

Odysseús (BB*Island/Kuroneko). Sorti depuis le 13 juin. En concert au Café de la Danse, Paris, les 3 et 4 novembre.



Mayon Hanania/BB*Island

JAZZ à la Villette

28 août
7 septembre

jazzalavillette.com

la Villette

CITÉ DE LA MUSIQUE PHILHARMONIE DE PARIS



Design graphique *Rowland Villa*

MINISTÈRE DE LA CULTURE
VILLE DE PARIS
fnac
france•tv
tsugi
Les Inrockuptibles
Libération
jazz magazine
JAZZ'Z
Info Concert
TC
fip

I QUIT de HAIM

Depuis Los Angeles, les trois sœurs affirment haut et fort leur indépendance dans un formidable patchwork cousu de soft rock, de R&B et de synthpop.

Un riff de guitares abrasives puis les chœurs distordus du *Freedom! '90* de George Michael sont plus qu'adéquats pour ouvrir, avec *Gone,* cette déclaration d'indépendance des sœurs Haim. Soit Danielle (chanteuse et batteuse), Este (multi-instrumentiste comme ses sœurs, mais officiant surtout à la basse) et Alana (guitare) Haim, également vue en actrice chez Paul Thomas Anderson, lequel signe la pochette de *I Quit*.
Après avoir déjà œuvré sur *Women in Music Pt. III* (2020), l'échappé de Vampire Weekend Rostam Batmanglij tient les manettes, aux côtés de Danielle, d'un disque au vernis qui aurait pu être trop brillant s'il ne laissait pas apparaître quelques zones écaillées. *"Je pense que je suis amoureuse mais je ne peux pas supporter ces putains de relations amoureuses"*, chante Danielle sur *Relationships*. Dont acte : il convient de s'en extraire au plus vite, comme le rapporte *Down to Be Wrong*. *"Pas besoin d'avoir raison/Je t'ai laissé les clés/Je me suis enfermée à l'extérieur de la maison/Tu ne peux pas m'en dissuader"*… Racontant des états d'âme contemporains, entre dictature des apparences et traumas perturbants, les sœurs Haim n'en ont néanmoins pas perdu la malice effrontée de leur premier album, *Days Are Gone* (2013).
D'autant que *I Quit* suit scrupuleusement leur credo, porté par leur alchimie habituelle, sans s'embourber dans des redites grâce à un patchwork ultra-accessible de (soft) rock, de R&B et de synthpop. *The Farm* s'amuse du country-folk, *Lucky Stars* distille un grunge saturé de (pas si) bons sentiments, *Take Me Back* conjugue l'énergie des Riot Grrrls et des Ronettes, les touches synthétiques de *Try to Feel My Pain* contrastent avec la noirceur des propos, la structure du bien nommé *Spinning* nous enveloppe, tandis que la ballade *Everybody's Trying to Figure Me Out* et *Blood on the Street* s'inscrivent dans le sillage des grandes rockeuses de diamant, de Chrissie Hynde à Joan Jett.
Enfin, lorsque *Cry* débute sur ce qui pourrait être une complainte soul, un hymne formidablement pop s'impose. Pour conclure en majesté et avec fracas, les guitares grinçantes, rappelant à notre bon souvenir le *Numb* de U2, de *Now It's Time*. Ainsi, Haim reste autant référentiel que singulier. Une gageure balayée haut la main par les sœurs californiennes, au même titre que leurs désillusions sentimentales et leur dégoût du sexisme ambiant. Peut-être qu'elles plaquent tout, mais nous leur restons éternellement dévoué·es.





Sophie Rosemont

I Quit (Polydor/Universal). Sorti depuis le 20 juin.

MVD LUV de Juan Wauters

Le troubadour débraillé use d'un bienvenu mix d'anti-folk, de candombe et de murga pour rendre hommage à sa ville natale, Montevideo.

On l'attendait depuis plusieurs années et ça y est, Juan Wauters signe enfin un disque-hommage à sa ville natale, Montevideo. Après plusieurs albums irrigués de poésie urbaine et de grisaille new-yorkaise, le troubadour foutraque et éminemment sympathique revient aux sources avec *MVD LUV*. Toujours prompt à écrire des pépites folk-pop branlantes, l'Uruguayen s'est ici entouré de plusieurs musiciens locaux, enregistrant dans leur maison, sur leur toit ou encore à même la rue.
En résulte une collection de quatorze morceaux infiniment réjouissants, qui dressent un pont entre les influences anti-folk du chanteur (qui s'éloigne pour le coup de Jonathan Richman ou Adam Green) et les rythmiques traditionnelles de son pays natal. Comprendre le candombe et la murga, deux styles de musique qui sont, comme ce disque, nés de l'hybridation des genres et des gens, de la confluence des peuples. Des morceaux comme *Dime amiga, La Lucia* ou encore *Ando con miedo* sont nimbés d'une sincérité désarmante, irradiant une certaine forme d'ivresse naturelle, joyeuse et débraillée. L'hommage est parfaitement réussi, et Juan Wauters signe un album aussi moite et rafraîchissant qu'une bière partagée entre ami·es, sur les rives du Rio de la Plata.



Xavier Ridel

MVD LUV (Captured Tracks/Modulor). Sortie le 27 juin.

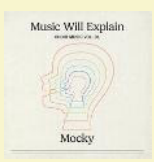
Terry O'Conner/Polydor



MUSIC WILL EXPLAIN (CHOIR MUSIC VOL. 01) de Mocky

En partant d'un chœur éphémère, le maestro canadien va illuminer l'été avec douze symphonies de poche solaires.

Depuis *Saskamodie* (2009), Dominic Salole, alias Mocky, s'est engagé dans la voie (lactée) d'une pop orchestrale teintée de jazz, d'exotica et de B.O. Il en a offert un superbe prototype avec *Overtones for the Omniverse* (2021) à la volupté rêveuse. Ayant publié depuis *Goosebumps per Minute Vol.1* (2022), savoureux florilège d'instrumentaux groovy, il revient avec *Music Will Explain* (*Choir Music Vol.01*). Contrairement au précédent, ce nouvel album – son premier pour le fameux label californien Stones Throw, fondé par Peanut Butter Wolf – s'est construit autour de la voix, et même de multiples voix. Mocky a ainsi rassemblé des personnes qui gravitent dans son entourage proche à Los Angeles (où il vit depuis 2012) pour les faire chanter ensemble *a cappella* devant un seul micro. Il a ensuite étoffé les enregistrements de ce chœur éphémère en les parant de riches nuances instrumentales (batterie, claviers, basse, guitare, congas, flûte, harpe, saxophone), en donnant lui aussi parfois de la voix et en effectuant un minutieux travail de production. Savamment suave, le chatoyant résultat distille une mélancolie solaire via douze morceaux au charme immédiat et durable – en particulier *Just a Little Lovin'* (lumineuse reprise d'un classique de Dusty Springfield), *Infinite Vibrations*, *Walking* (avec d'obsédantes envolées vocales répétitives à la Steve Reich), *Today Years Old*, *Music Will Explain* et *Animal Noises* (le plus funky).



Jérôme Provençal

Music Will Explain (*Choir Music Vol.01*) (Stones Throw Records/PIAS). Sortie le 27 juin.

Yvonne Schmedemann/Stones Throw Records

33e COLLECTION
ÉTÉ

LA ROUTE DU ROCK
13.08 AU 16.08 . 2025
SAINT-MALO

PULP KRAFTWERK
KING KRULE
LA FEMME OVERMONO
DOMINIQUE A TRENTEMØLLER
BLACK COUNTRY, NEW ROAD
SUUNS YARD ACT
TROPICAL FUCK STORM
PORRIDGE RADIO SEGA BODEGA
BOLIS PUPUL MEMORIALS
CURSES LIVE GANS ...

LAROUTEDUROCK.COM

Rock Tympans 2025
L-R-20-8990 / La contrée



HOPEFULLY! de Loyle Carner

Le rappeur britannique tente de se réinventer sur des motifs indie rock grossiers. Et c'est bien dommage.

Lorsque paraissait fin 2022 *Hugo*, troisième album de Benjamin Gerard Coyle-Larner, les habituels sourires du rappeur britannique avaient laissé place à des grincements de dents. Auscultant le racisme systémique de la société anglaise post-Brexit sur une collection de morceaux aussi fracturés que son pays, *Hugo* infléchissait un tournant dans la carrière de Loyle Carner (nom de scène exorcisant ironiquement sa dyslexie), celui d'une musique qui ne s'envisage plus sans rapper la mâchoire serrée. Trois ans plus tard, devenu père d'un second enfant, Loyle Carner prend pourtant l'exact contre-pied de *Hugo* sur *Hopefully!*, album toutes guitares dehors. Un titre qu'on pourrait traduire par *"avec un peu de chance"* et qu'on voudrait appréhender comme un retour à un optimisme, certes contenu, pour le futur, mais qui prépare plutôt à la déception qui point sur le disque. Inspiré de son propre aveu par quelques-un·es de ses contemporain·es du rock anglo-saxon (Idles, Fontaines D.C., Big Thief ou Mk.gee), *Hopefully!* échoue malheureusement à parachever la mue de Loyle Carner en chef d'orchestre d'un groupe indie rock, peinant à maintenir la tension créée par l'inaugural *Feel at Home*, élégante introduction en forme d'hommage organique à la UK Bass, et à tirer parti de l'enregistrement en groupe et en live.

À l'inverse d'une Little Simz, la meilleure rappeuse du pays, ayant continuellement augmenté son rap par cette même pratique du live et une fusion naturelle des genres avec une maestria sidérante, Loyle Carner additionne les tics esthétiques d'autres musiques qui perdent en route leur force d'évocation. L'idée d'un ratage conceptuel s'installe d'autant plus que les meilleurs morceaux du disque (*About Time*, *Purpose* avec Navy Blue ou *Hopefully*, porté par la voix du défunt poète dub Benjamin Zephaniah) restent circonscrits au rap. Mais ce sont aussi les seuls à renouer avec l'énergie cinétique des flows de Loyle Carner et qui, *a contrario* des pastiches qui peuplent *Hopefully!*, emmènent l'enregistrement live vers un ailleurs bien plus proche de la radicalité de ses groupes de rock préférés. **Théo Dubreuil**



Hopefully! (Virgin Music France/Universal). Sorti depuis le 20 juin. En concert au Zénith Paris - La Villette le 24 octobre.

NOW WOULD BE A GOOD TIME de Folk Bitch Trio

Venues d'Australie, des chansons folk troussées et emballées avec autant de fougue que de finesse.

"Tout de suite, ce serait bien", dit le titre de cet album inaugural qui n'y va pas par quatre chemins. Pourtant, malgré une ouverture parfaite *(God's a Different Sword)*, les trois musiciennes venues de Melbourne ne livrent pas d'emblée toute l'étendue de leur évident talent. C'est dans son dernier tiers, avec le décollage d'un oiseau lointain *(Foreign Bird)* suivi de la complainte métronomique et désabusée *That's All She Wrote* (splendeur aux reflets désertiques et méditerranéens), qu'on assiste vraiment à l'éclosion d'un groupe bientôt indispensable.

Folk Bitch Trio, c'est Gracie Sinclair, Jeanie Pilkington et Heide Peverelle, dont les trois voix se répondent pour se jouer du doux comme de l'amer (*"It was so sweet/How did it get so sour"* dit l'*a cappella* de *I'll Find a Way*) avec un piquant que ne renierait pas le grand Jarvis Cocker. Malgré l'humour bienvenu des morceaux, ne pas trop se fier au nom potache de la formation : leurs chansons sont aussi ciselées que celles d'une Laura Veirs ou d'une Lucy Dacus. On peut d'ailleurs parfois penser à cet autre trio qu'est Boygenius – et se dire que ces Aussies ont du *genius* aussi. Pour preuve, des perles comme *Cathode Ray* et, donc, ce *Foreign Bird* aérien, qui ouvre une fin d'album en forme de promesse. Qu'importe alors la relative prudence (une joliesse des arrangements et des harmonies qui ne reflète que partiellement le mordant de l'écriture) qui précède ces merveilles : elles suffisent à nous faire attendre au plus vite d'autres nouvelles de ces lointaines oiselles. **Rémi Boiteux**



Now Would Be a Good Time (Jagjaguwar/Modulor). Sortie le 25 juillet.

Virgin Music France

LONER de Barry Can't Swim

Douze nouveaux morceaux et autant de tubes pour cette figure majeure de la scène électronique britannique actuelle.

Trois concerts de suite au sein de la prestigieuse Brixton Academy, des nominations aux Mercury Prize et aux Brit Awards, une programmation en tête d'affiche à Sónar ou Rock en Seine… La vie de Barry Can't Swim a pris une telle ampleur depuis la sortie de *When Will We Land?* en 2023 qu'il était logique de craindre l'excès de confiance, la formule opportuniste. Si *Loner* est pensé pour être spectaculaire, avec ses basses lourdes, ses nappes de synthés accrocheuses et ses gimmicks vocaux hérités du UK garage, le producteur écossais Joshua Spence Mainnie a le bon goût de satisfaire ses exigences sans sacrifier son style ni mettre de côté cette capacité à flatter les oreilles avec finesse.

Ni convenu, ni totalement surprenant, ce deuxième album s'entend plutôt comme une œuvre dynamique, d'une grande universalité et pourtant toujours singulière. Une belle confirmation, donc. Celle d'avoir trouvé en Barry Can't Swim un mélodiste hors pair, un faiseur de tubes qui, à la manière de Jamie xx, Bicep ou du premier album de Disclosure, auquel on pense parfois, décline habilement les styles : le banger club *(Different)*, la B.O. de péplum *(The Person You'd Like to Be)*, la techno *(About to Begin)*, voire l'épopée orchestrale *(Marriage)*. Avec une seule idée en tête : redonner des couleurs au dancefloor, cet espace encore trop souvent traité avec vulgarité alors que la subtilité, l'élégance et la légèreté extatique d'un refrain disco *(Childhood)* lui vont si bien.



Maxime Delcourt

Loner (Ninja Tune/PIAS). Sortie le 11 juillet.



Rory Dewar/Nija Tunes

moisturizer



wetleg

nouvel album le 11.07
disponible en LP, LP limité, CD, digital

inclus les singles
catch these fists & CPR

concerts:
06.07 hérouville st-clair - festival beauregard
17.08 charleville-mézières - festival cabaret vert
27.10 paris - l'olympia
28.10 lyon - le transbordeur

Domino

france inter

SELF TITLED de Kae Tempest

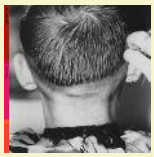
En toute liberté, l'Anglais·e délivre une série de raps comme autant de freestyles, seul·e ou accompagné·e, entre autres, de Young Fathers ou Neil Tennant.

Le premier sentiment éprouvé à l'écoute de *Self Titled,* c'est ce goût de l'enfance, ce témoignage à la première personne d'un·e artiste qui se remémore une époque précise : celle qui sépare la fin du lycée du début de la suite. On pourrait se dire que Kae Tempest, 39 ans, n'a toujours fait que ça : raconter le passage à l'âge l'adulte, narrer le spleen d'une jeunesse qui tente de survivre dans la peine d'un quotidien incertain, parler de ces adolescent·es abîmé·es par les petites misères ordinaires mais bien décidé·es à faire bouger les lignes – "ligne" est d'ailleurs un mot qui revient à intervalles réguliers sur ce cinquième long format. *I Stand on the Line,* dit l'épique morceau d'ouverture, comme en écho à *The Line Is a Curve* (2022). C'est évidemment un leurre : il n'a jamais été question chez Kae Tempest de se tenir sagement en place. Sa musique déborde de ferveur, d'espoir, mais aussi d'une envie de prôner la libération plutôt qu'accepter un destin non désiré.



L'Anglais·e aime l'imprévu et cela se ressent jusque dans ses choix artistiques. *Self Titled,* par exemple, ne devait pas être cette *"lettre d'amour"* à son moi plus jeune, une sorte de dialogue entre son passé, son présent et son futur. Il n'avait rien d'aussi intime, ne s'appuyait pas sur les souvenirs ou les visages qui ont marqué sa vie. C'est Fraser T. Smith, invité à assurer la production après deux disques enregistrés auprès de Rick Rubin, qui l'a encouragé·e à prendre cette direction. Dans la foulée de l'EP *We Were We Still Are* (2023), sur lequel Kae Tempest interprétait la chanson-titre, l'homme derrière les albums de Stormzy, Dave et Adele lui pose une simple question : *"Qui d'autre peut raconter l'histoire que tu peux raconter ?"*

En découleront des sessions spontanées au cours desquelles sont composées jusqu'à trois demos par jour pendant une semaine. Ne reste plus qu'à élaguer, recentrer les morceaux autour de grandes thématiques (les failles de l'être humain, la dévotion amoureuse, les désirs non assumés) et inviter d'autres artistes à partager le micro – une première ! Une manière pour Kae Tempest de ne pas être confit·e dans une forme figée, de revivifier sa musique au contact de Neil Tennant *(Sunshine on Catford)*, Tawiah *(Bless the Bold Future)* et Young Fathers, le temps d'un *Breathe* capté en une prise lors d'un freestyle auquel on aurait rêvé d'assister depuis les coulisses. Moins par voyeurisme que dans l'idée d'être au plus près de ce grand frisson, d'observer avec passion ce grand déballage d'émotions et de sujets complexes (la neurodiversité sur *Diagnoses*) dans des mélodies joueuses, amples, puissantes, intelligemment variées. Il n'y a ainsi que peu à voir entre *Statue in the Square,* où Kae Tempest pose son flow sur un beat puissant à la *2001* de Dre, et l'économe *Till Morning,* si ce n'est cette voix, cette vision et ces mots qui ne se détournent jamais du chaos alentour.



Maxime Delcourt

Self Titled (Island Records/Virgin Music France/Universal). Sortie le 4 juillet. En concert à Days Off, Paris, le 2 juillet et le 13 octobre à l'Élysée Montmartre, Paris.

Jesse Glazzard/Island Records


JAZZ EM AGOSTO
01 - 10 AUGUST 2025 LISBON
GULBENKIAN MUSIC
WILLIAM PARKER / COOPER-MOORE / HAMID DRAKE "HEART TRIO"
RAFAEL TORAL • KRIS DAVIS TRIO • MARIAM REZAEI
DARIUS JONES LEGEND OF E'BOI • LUÍS VICENTE TRIO
JOÃO PRÓSPERO SOPROS • MOPCUT + MOOR MOTHER + MC DÄLEK
X-RAY HEX TET • AHLEUCHATISTAS 3 • SHANE PARISH
THUMBSCREW • ELIAS STEMESEDER & CHRISTIAN LILLINGER
PATRICIA BRENNAN SEPTET
JAZZEMAGOSTO.PT
ARTWORK BY RUI GARRIDO



SCRATCH IT de U.S. Girls

Des pop songs exquises et avant-gardistes par une compositrice visionnaire.

Seule aux commandes de U.S. Girls, Meg Remy fait partie de ces musiciennes capables de manier le mélodique et l'expérimental, de traiter une pop song comme un matériau à sculpter à la façon d'une plasticienne – démarche partagée avec les exploratrices visionnaires que sont Cate Le Bon et St. Vincent. Choisir pour premier single une odyssée de près de douze minutes qui démarre en ballade americana crépusculaire (l'Américaine y rend hommage à un ami disparu) pour se transformer, au terme d'un solo d'harmonica saupoudré de claviers vintage, en une célébration disco-funk : il fallait oser, et *Bookends* s'avère un excellent représentant de cet album subtil, qui se permet des sautes d'humeur sans jamais perdre le fil. Si elle excelle sur les morceaux-fleuves, Meg Remy éblouit aussi sur des formats beaucoup plus condensés, comme cette conclusion époustouflante, *No Fruit,* deux minutes et des poussières, sur laquelle son chant fervent irrigue des guitares psyché-garage à rendre Ty Segall vert de jalousie. Née à Chicago et aujourd'hui expatriée à Toronto, autant pour écouter son cœur (elle a épousé le musicien canadien Slim Twig en 2010) que sa conscience politique, la chanteuse et compositrice ajoute ici un nouveau chapitre somptueux à sa déjà riche discographie.

Le déclic de *Scratch It* a été un concert que U.S. Girls a donné lors d'un festival au fin fond de l'Arkansas. Pour l'occasion, Meg Remy a eu l'idée de s'entourer d'une équipe chevronnée basée à Nashville. L'expérience lui a tellement plu qu'elle a voulu prolonger cette entente fusionnelle sur-le-champ, cette fois en studio. En seulement dix jours, les neuf chansons de *Scratch It* ont pris forme, enregistrées sur bande, au naturel.

Le résultat aurait sans doute été différent sans les pointures qui y ont apporté leur patte – citons notamment Jack Lawrence (The Raconteurs, The Dead Weather) à la basse, Charlie McCoy (qui a œuvré aux côtés d'Elvis et de Bob Dylan) à l'harmonica et le guitariste Dillon Watson, qui a rassemblé cette joyeuse troupe. L'héroïne de cette épopée pop reste, bien sûr, Meg Remy, grâce à son écriture tout en finesse et sa voix singulière de baby doll pas si sage, à la fois sirupeuse et venimeuse, héritée des étincelants *girl groups* des sixties comme des Riot Grrrls les plus affûtées. **Noémie Lecoq**



Scratch It (4AD/Wagram). Sorti depuis le 20 juin.

SE AMABA ASÍ de Buscabulla

Révélé au monde par un feat. avec Bad Bunny, le duo portoricain ausculte le sentiment amoureux grâce à un disco rétrofuturiste métissé de musiques latines.

Au moment de parachever sa mutation en pop star globale à l'aube des années 2020, sans pour autant délaisser sa langue maternelle et, surtout, l'île qui l'avait vu grandir, Benito Martínez Ocasio, alias Bad Bunny, ne s'était pas trompé lorsqu'il avait fallu choisir ses associé·es portoricain·es afin de peupler son superbe *Un verano sin ti* (2022). Parmi ces collaborateur·rices, Buscabulla, duo à la scène comme à la ville, au CV bien chargé (Devonté Hynes, Helado Negro, Nick Hakim) et auteur à l'époque d'un premier disque renouant avec les musiques vernaculaires de la *Isla del Encanto* deux ans plus tôt, avait su tirer son épingle du jeu sur le balnéaire *Andrea*. Si *Regresa* (2020) – leur premier album documentant leur retour sur leur île natale après un exil de dix ans à New York – opérait déjà sur un mode pop, *Se amaba así* enfonce le clou. Sûrement grâce à l'expérience accumulée aux côtés de Bad Bunny, mais aussi et surtout par le sujet pop par excellence, celui de l'amour. Derrière son vernis rétrofuturiste empruntant aussi bien au disco qu'aux musiques électroniques et aux musiques latines, *Se amaba así* est une auscultation acérée du sentiment amoureux. **Théo Dubreuil**



Se amaba así (Domino/Sony Music). Sorti depuis le 13 juin. En concert à Petit Bain, Paris, le 29 octobre.

Colin Medley/4AD



L'ÉTRANGE ÉTÉ

LE VOYAGE À NANTES

28.06 → 31.08.2025

Iván Argote
Aurélie Ferruel et Florentine Guédon
Gloria Friedmann
Willem de Haan
Jenna Kaës
Flora Moscovici
Prune Nourry
Maison Pelletier Ferruel
Éléonore Saintagnan
Laurent Tixador
Romain Weintzem

Parcours artistique, événements, expositions...

LE VOYAGE À NANTES
levoyageanantes.fr

www.levoyageanantes.fr

D'après esquisse de Iván Argote. *Antipodos.* © Iván Argote / Photo : Philippe Piron / LVAN

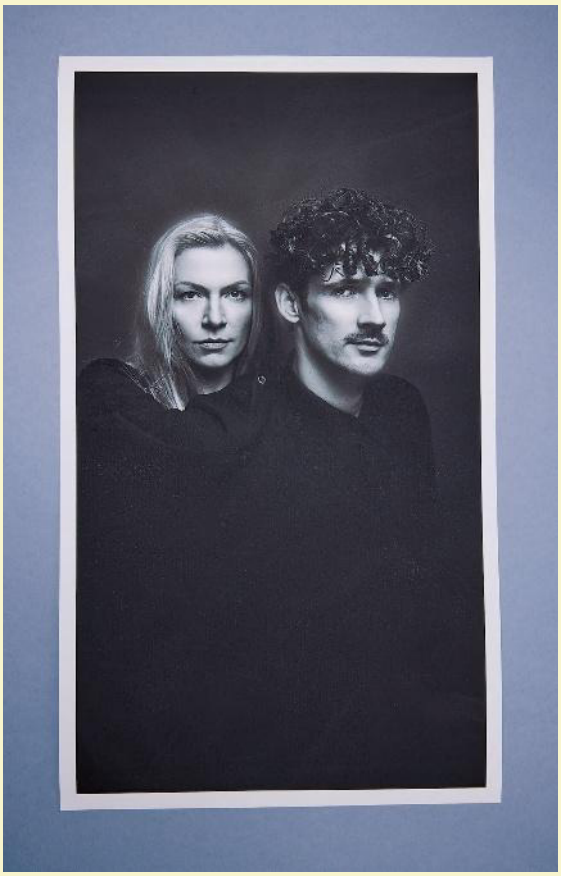
Département de la Communication externe et de l'Information - 2024-04-1216 - © Tous droits réservés - Adaptation Duplijet

Nantes agite la culture

DEUX PARADIS de Domenique Dumont

L'insaisissable tandem letton développe toujours une musique nimbée de mystère, magnifiée par son dub vaporeux et son sens de l'electro pastel.

Difficile de coller une étiquette sur Domenique Dumont, le duo letton de Riga formé du producteur Arturs Liepins et de la vocaliste Anete Stuce, découvert grâce au flair impeccable de Zaltan sur son label Antinote. Et, d'une certaine manière, tant mieux. Déjà parce que leur petit tube délicieusement lo-fi *Comme ça* tournait en boucle en 2015 sur les ondes de Radio Nova. Ensuite parce que le duo s'entête à cultiver le flou et à ne pas démeler le vrai du faux, évoquant une mystérieuse troisième personne, figure de la scène française cachée dans l'ombre, comme pour mieux épaissir ce sentiment de mystère à couper au couteau qui émane de leur musique.



Deux Paradis suit une escapade ambient en forme de B.O. d'un film muet des années 1930 pour poursuivre le périple singulier de Domenique Dumont à la croisée de la pop expérimentale et de l'electro pastel. Orgues analogiques, boîtes à rythmes au cordeau, soupirs électroniques et faux airs de chanson française : le duo évoque tout autant, et de manière pointilliste, les balbutiements métronomiques des premiers Kraftwerk, la pop susurrée d'une Bardot en goguette avec Gainsbourg, les refrains synthétiques de Mikado ou les comptines mélancoliques de Jacno. Et cultive le yin et le yang sonore : rétrofuturiste sans virer vintage, élégant sans devenir maniéré, ludique sans sombrer dans la parodie.

Si les précédents disques se nimbaient d'influences bossa nova et afro, *Deux Paradis* s'ébroue dans le dub, entre deux parenthèses synthpop. Il s'ouvre sur *Enchantia,* sa rythmique reggae et ses vocaux en écho, rebondit avec *Amants ennemis,* irrésistible clin d'œil baléarique au *Get Down Saturday Night* d'Oliver Cheatham, cite sa tendresse pour la French pop des eighties sur *Bonjour tristesse,* frôle la techno mutante avec *Visages visages,* avant de s'évanouir en beauté avec l'expérimental *Visiteur de la nuit*. Entre surréalisme et psychédélisme, Domenique Dumont évoque en pointillé le minimalisme de Marine Girls, les ambiances brumeuses de Young Marble Giants, le dub de Timmy Thomas, les facéties de Frank Chickens tout en auréolant sa fusion mystique entre pop et expérimental d'un épais tapis de fumigènes dans lequel il est vivement conseillé de se perdre.



Patrick Thévenin

Deux Paradis (Antinote/Rush Hour). Sorti depuis le 20 juin.

THE NEW EVE IS RISING de The New Eves

Venues de Brighton sur un balai, ces quatre sorcières balancent entre postpunk et folk champêtre.

Loin des singles ultra-calibrés et froufroutants de The Last Dinner Party, petites princesses inoffensives de la scène rock anglaise, The New Eves lancent cet été un coup d'éclat : pour ces quatre amazones en robes blanches virginales, pas question de minauder ni d'édulcorer leur intention initiale. On sent en elles une admiration pour Patti Smith (ce côté prédicatrice-poétesse qui harangue, hulule et prêche), Sleater-Kinney (dans leurs élans les plus embrasés et dans le timbre de voix), The Organ (pour la touche postpunk ténébreuse) et les chœurs féminins bulgares (pour ce goût de chanter à l'unisson). Nouvelle sensation du label Transgressive Records, ce fiévreux groupe basé à Brighton sait s'enflammer mais aussi ralentir le jeu pour des moments suspendus qui ne durent jamais très longtemps, comme l'épilogue *Volcano,* où le calme élégiaque de leurs harmonies vocales monte en puissance dans un emballement jubilatoire pour se terminer dans un apaisement miraculeux. En imbriquant des arrangements boisés (violon, flûte, violoncelle) et des instruments plus classiques (guitare électrique incandescente, batterie sèche, basse abyssale), leur rock païen prend les armes sous l'étendard qu'elles brandissent sur la pochette : *"La nouvelle Ève arrive."* Toute la concurrence en tremble déjà.



Noémie Lecoq

The New Eve Is Rising (Transgressive Records/PIAS). Sortie le 1er août. En concert au Pitchfork Music Festival Paris le 7 novembre.

Martins Cirulis/Antinote



FRIEND IN NEED de Rémi Klein

Le jeune Français livre un ovni accessible à tous·tes, naviguant allègrement entre pop orchestrale et rêveries cinématographiques.

Premier album solo du multi-instrumentiste Rémi Klein (Lord$, Clara Luciani), *Friend in Need* est une promenade pop que l'on suit comme on flâne dans un jardin familier et étrange. Après une intro instrumentale digne de Henry Mancini *(My Isle of Golden Dreams)*, servie élégamment avec son dry martini, un beat electro intense et une voix surgie du cyberspace *(Die Trash Area)* s'invitent, avant de laisser place à de la surf music, du funk, du soft rock, de la pop psyché…
Vous l'aurez compris, ces quatorze titres aiment à jouer le grand écart entre les styles. Inclassable pour le meilleur, ce disque nous rappelle les géniales petites vignettes sonores d'une précédente production Tricatel, *36 Erreurs* (1997) de l'ex-Oui Oui Étienne Charry. Il y a du cinéma dans cette musique *(Movies, End Credits)*, tout comme une tendresse discrète et une ironie douce. Rien d'appuyé, tout est juste.
L'album mêle arrangements luxuriants, orchestrations rétro et finesse moderne. Tout est cousu main : Klein compose, arrange et produit dans une démarche artisanale, qui donne à l'ensemble une chaleur palpable. *Friend in Need* est un disque habité, extravagant, qui touche au cœur sans prévenir. On y flotte entre rêves pop et souvenirs flous d'un film qu'on aurait adoré enfant, sans se souvenir du titre. Romantique et drôle à la fois, voici l'une des belles surprises de l'été.



Arnaud Ducome

Friend in Need (Tricatel). Sorti depuis le 20 juin. En concert au Hasard Ludique, Paris, le 1er juillet.

Julie Oona/Tricatel

Léonie Pernet
Poèmes pulvérisés

Nouvel album disponible

En tournée et en concert à
L'OLYMPIA
Paris le 31 Mars 2026

Photograpy : Delphine Diallo

infiné CRYBABY



GOING DOWN TO THE RIVER… TO BLOW MY MIND de Luke Haines & Peter Buck

Le chevronné duo anglo-américain achève sa *"trilogie psychiatrique"* ici portée par un rock incisif et saisi sur le vif.

Activistes émérites de la scène musicale contemporaine, l'Américain Peter Buck – guitariste historique de R.E.M. – et l'Anglais Luke Haines – songwriter étincelant révélé durant les années 1990 avec The Auteurs, puis entendu dans divers autres groupes ou en solo – partagent un penchant prononcé pour un rock lettré, aux riffs ciselés et aux mots affûtés. Le premier a déjà bien dépassé la soixantaine, le second en approche doucement. Leurs artères vieillissent mais leur sève créatrice ne se tarit pas – en témoigne leur cheminement depuis quelques années.

Initiée avec *Beat Poetry for Survivalists* (2020), joyeux bazar *freak*, leur aventure musicale commune a ensuite engendré *All the Kids Are Super Bummed Out* (2022), album touffu tout fou déversant dix-sept morceaux bien frappés. Le duo resurgit à présent avec *Going Down to the River… To Blow My Mind*, annoncé comme le troisième volet d'une *"trilogie psychiatrique"*, plaisante formulation qui exprime au mieux l'esprit joliment tordu de toute l'entreprise. Comme le promet son titre, qui fait écho à celui du deuxième album solo de Peter Buck, *I Am Back to Blow Your Mind Once Again* (2014), ce nouveau LP provoque de beaux fracas à l'intérieur du crâne. L'enregistrement a été réalisé à Portland, avec Scott McCaughey (basse, piano, mellotron, chœurs) et Linda Pitmon (batterie, percussions, chœurs), les quatre acolytes jouant ensemble dans la même pièce. Ancien membre de Mott The Hoople, Morgan Fisher effectue une apparition spéciale au piano sur le dernier morceau, malicieusement intitulé *Special Guest Appearance*. Plus concis que le précédent, mû par une puissante dynamique de groupe captée live, l'album – dont la morgue teigneuse évoque souvent The Kinks sous amphétamines – canalise très bien ses flux d'énergie. On y trouve en majorité d'imparables bombinettes électriques, chargées d'une verve volontiers caustique, à l'instar de la chanson-titre, *Hot Artists, Nuclear War, 56 Nervous Breakdowns* ou encore *Me and the Octopus*. S'intercalent plusieurs ballades douces-amères, nimbées de reflets à la Velvet Underground, telles que *Children of the Air*, *In Rock* et *Papa John* (comptine mutine inspirée par John Phillips de The Mamas and The Papas). L'ensemble emporte d'autant plus que le chant légèrement brisé de Luke Haines exerce une attraction toujours aussi forte.



Jérôme Provençal

Going Down to the River… To Blow My Mind (Cherry Red Records). Sortie le 28 juillet.

ALL SMILES TONIGHT de Poor Creature

Une époustouflante réinvention du folklore irlandais à travers le filtre d'une pop sombre et souveraine.

En s'aventurant dans les contrées irlandaises du sublime premier album de Poor Creature, on est d'abord accueilli·e par un martèlement réverbéré qui évoquerait plus le Cure de *Pornography* (1982) que l'héritage gaélique dont se réclame le trio, composé de membres de Landless et Lankum. Ce premier titre, *Adieu Lovely Eireann*, mariant les ténèbres cold wave et la lumière portée par la voix de Ruth Clinton, laisse ensuite place à une beauté céleste, pilonnée par des halètements industriels sans jamais se rendre. *Bury Me Not* s'élève en majesté dans son refus du tombeau, et de fait rien ne se sclérose dans cette façon d'aborder la tradition. Plus encore qu'avec Lankum, et d'une manière à la fois différente et proche de celle d'un Shane MacGowan qui injectait les marqueurs de l'Irlande rurale dans le bouillonnement punk londonien, *All Smiles Tonight* hybride répertoire ancestral et dream pop/new wave dans un puissant alliage de contemporain et d'universel. Le grandiose *The Whole Town Knows* (adaptation de *We've Run Out of Tomorrows*) et sa transe velvetienne, la valse au souffle court du morceau-titre, les inflexions country de *Loreen* : chaque titre ouvre un abîme où le temps s'écroule autant qu'il se déploie. Nombre de ces chansons ont connu d'innombrables transformations : elles sont en vie, en mouvement, charriant au passage leur part d'inquiétude – les *"adieu"* et *"farewell"* abondent. Car les chansons traditionnelles ne sont pas là pour nous rassurer, mais pour ébranler notre tranquillité.



Rémi Boiteux

All Smiles Tonight (River Lea Recordings/Wagram). Sortie le 11 juillet.

James Fry/Cherry Red Records

La playlist de l'été

← Retrouvez ici la playlist de l'été disponible sur toutes les plateformes.

01 Wet Leg *CPR*
Extrait de l'album *Moisturizer*
(Domino/Sony Music)



→ Un vent de folie souffle toujours depuis l'île de Wight et le rock s'en retrouve ébouriffé. Wet Leg est de retour et ça s'entend de loin.

02 The New Eves *Highway Man*
Extrait de l'album *The New Eve Is Rising*
(Transgressive Records/PIAS)



→ Intarissable source d'énergie, Brighton révèle en ce début d'été 2025 un quatuor énervé qui semble avoir beaucoup écouté Sleater-Kinney et Patti Smith.

03 Haim *Take Me Back*
Extrait de l'album *I Quit*
(Polydor/Universal)



→ Le trio sororal de Los Angeles s'est accordé cinq ans de réflexion mais n'a pas perdu en route son sens de l'alchimie pop à l'espièglerie en trompe-l'œil.

04 U.S. Girls *Like James Said*
Extrait de l'album *Scratch It*
(4AD/Wagram)



→ En vérité, U.S. Girls est seule et s'appelle Meg Remy. Sa voix sucrée mais jamais mièvre accompagne des mélodies vénéneuses et subtiles.

05 Folk Bitch Trio *Cathode Ray*
Extrait de l'album *Now Would Be a Good Time* (Dead Oceans/Modulor)



→ Ne pas se fier à leur nom gaguesque, ces trois femmes savantes venues de Melbourne maîtrisent à merveille l'art du songwriting et des vocaux plongés dans l'éther.

06 Herman Dune *Buffoon of Love*
(feat. Mayon)
Extrait de l'album *Odysseús*
(BB*Island/Kuroneko)



→ Vétéran du folk à la française, Herman Dune convie ici Mayon pour une charmante comptine placée au cœur de son odysée intime.

07 Neil Young and the Chrome Hearts *Talkin to the Trees*
Extrait de l'album *Talkin to the Trees*
(Reprise/WEA)



→ Comme souvent, l'increvable Canadien alterne sur son dernier album ballades prenantes et envolées électriques. Voici donc le versant ballades.

08 Juan Wauters *Dime Amiga*
Extrait de l'album *MVD LUV*
(Captured Tracks/Modulor)



→ Juan Wauters nous convie chez lui à Montevideo (Uruguay) pour un retour à ses racines musicales. Une entreprise touchante et déprise de toute nostalgie.

09 Rémi Klein *Marguerita*
Extrait de l'album *Friend in Need*
(Tricatel)



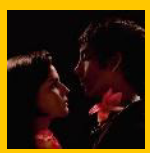
→ De la riche ruche Tricatel, on découvre le fort attachant Rémi Klein et sa *Marguerita* à déguster sous un parasol sixties aux reflets psychés.

10 Domenique Dumont *Visage visage*
Extrait de l'album *Deux Paradis*
(Antinote/Rush Hour)



→ Le mystérieux tandem letton n'en finit pas (quatre albums au compteur déjà) de nous épater avec ses miniatures electropop vintage, mais jamais datées.

11 Buscabulla *Te Fuiste*
Extrait de l'album *Se Amaba Así*
(Domino/Sony Music)



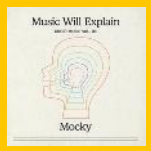
→ Derrière des visuels de roman-photo, une bonne dose de second degré que cultivent les Portoricain·es jusque dans leur musique métisse.

12 Barry Can't Swim *About to Begin*
Extrait de l'album *Loner*
(Ninja Tune/PIAS)



→ De la techno élastique taillée pour les festivals estivaux, idéale pour s'ecstasier en levant les bras bien haut face à un soleil couché sous les palmiers.

13 Mocky *Music Will Explain*
Extrait de l'album *Music Will Explain (Choir Music Vol. 01)*
(Stones Throw Records/PIAS)



→ Des chœurs authentiques et des claquements de mains synthétiques rythment cette symphonie séductrice à la basse très mise en avant.

14 Kae Tempest *Know Yourself*
Extrait de l'album *Self Titled*
(Island Records/Universal)



→ Se basant sur le célèbre précepte socratique *("connais-toi toi-même")*, Kae Tempest délivre, comme à son habitude, un flow poétique et politique.

15 Loyle Carner *Lyin*
Extrait de l'album *Hopefully!*
(Virgin Records France/Universal)



→ Un antifolk-rap cotonneux où Loyle Carner semble chercher la lumière au bout du tunnel dans une étrangeté sincère et contrariée.

16 Frankie Cosmos *Bitch Heart*
Extrait de l'album *Different Talking*
(Sub Pop/Modulor)



→ Frankie Cosmos décrit son cœur de *bitch* comme un battement d'ailes avec légèreté dans ce morceau attachant, mais un peu flippant.

LE FILM DU MOIS - LE FILM DU MOIS -

Corps et lame

Dans *Le Rire et le Couteau*, Pedro Pinho interroge la place du colon et du colonisé, du cinéaste et de ses interprètes avec une très grande liberté. Un film hybride, sensuel et passionnant.

Au début du nouveau film du cinéaste portugais Pedro Pinho, on pense assez fort à *Profession : reporter*. Un Occidental esseulé y traverse le désert en voiture, sans qu'on sache très bien ce qu'il cherche. Si par la suite le fantôme s'évapore chez Antonioni, les deux films partagent le même questionnement sur l'identité, la capacité à l'affirmer, mais aussi à la modifier au contact d'un nouvel environnement, à la métamorphoser. Film-fleuve (plus de 3 h 30) et l'un des très grands moments du dernier Festival de Cannes où il était présenté dans la section Un Certain Regard, *Le Rire et le Couteau* commence donc par parcourir le désert pour ensuite se déployer en Guinée-Bissau, ancienne colonie portugaise dans laquelle Sergio (Sérgio Coragem), un ingénieur environnemental portugais, se rend afin d'évaluer pour les autorités locales l'impact écologique de la construction d'une nouvelle route à travers une zone marécageuse reculée et occupée par des paysan·es.



Naviguant entre la classe dirigeante corrompue et une population vivant dans le plus grand dénuement, Sergio cherche à trouver sa place, tout en ayant conscience d'être en trop. Tout comme le réalisateur cherche à trouver la juste place pour sa caméra, en sachant qu'elle perpétue une forme de domination. C'est cette analogie entre le cinéaste et le personnage qui guide le film et lui donne sa portée politique.
Conscient de sa position de "néocolon", Sergio veut bien faire. La sublime idée du film est de conjuguer la déconstruction du néocolonialisme qu'il incarne avec celles du patriarcat, des normes de genre, du racisme et du classisme, et ce, sans jamais tomber dans une forme de didactisme édifiant. Au contraire, *Le Rire et le Couteau* est un film charnel. Sa dimension intellectuelle y est sans cesse liée à la question du désir. En fait, c'est un grand film sapiosexuel, un film "intersexionnel". Cette sensualité passe surtout par la puissance d'incarnation des deux autres personnages principaux, avec qui Sergio forme un trouple incandescent. Il y a Diara (Cleo Diára, déjà aperçue dans *Diamantino* du duo Abrantes et Schmidt, et justement récompensée par un prix d'interprétation à Cannes), tenancière d'une buvette où la communauté queer de Bissau se retrouve chaque soir et que Sergio tente d'intégrer. Il y a aussi Guilherme (Jonathan Guilherme), une noctambule brésilienne venue en Guinée pour se connecter à ses racines africaines. En plus des noms partagés entre acteur·rices et personnages, qui accentuent le trouble entre la réalité et la fiction, on sent le film fabriqué à partir d'une multitude de subjectivités agencées avec une grâce infinie et une capacité à mettre en valeur la moindre parole, le moindre regard ou geste. Lui-même traversé par une réflexion sur le cinéma comme art colonial, *Le Rire et le Couteau* est le récit d'un processus de déconstruction au travail. Une déconstruction qui passe notamment par une très belle scène de sexe à trois, où Sergio se laisse pénétrer par un Guinéen sous les yeux de Diara. Symbolique autant que littérale, cette représentation du colon pénétré par le colonisé se concrétise dans le film par un éloge de la passivité – la passivité comme une éthique de vie et de cinéaste, qu'on pourrait résumer en une capacité à accueillir une parole autant qu'un sexe ou un plan de cinéma, même si ce dernier nous bouscule, nous perturbe. C'est la passivité comme renoncement à être celui qui impose son monde, ses idées, sa morale. Il en ressort un film assez inouï, dont on sent que l'auteur·rice en est autant le cinéaste Pedro Pinho que ses interprètes. Une prodigieuse utopie de cinéma en germe. **Bruno Deruisseau**

Le Rire et le Couteau de **Pedro Pinho**, avec **Sérgio Coragem**, **Cléo Diára**, **Jonathan Guilherme** (Por., Fra., Rou., Bré., 2025, 3 h 31). En salle le 9 juillet. *Retrouvez le portrait de Pedro Pinho p.18.*



Météore Films



L'AVENTURA de Sophie Letourneur

Après la Sicile dans *Voyages en Italie*, Sophie Letourneur rempile en Sardaigne pour de nouvelles vacances façon *dolce vita* chaotique. Harassant mais jouissif.

"Ça y est, ça enregistre", annonce la jeune Claudine en appuyant sur le dictaphone d'un téléphone portable pour lancer le nouveau film de Sophie Letourneur. Mais qu'est-ce qui s'enregistre au juste ? Installé·es à la table d'un restaurant sarde, Sophie (Sophie Letourneur), Jean-Phi (Philippe Katerine) et leurs enfants, Claudine et Raoul, retracent les différents épisodes de leur traversée de l'île italienne.

Ce dispositif n'est pas nouveau et rejoue un des grands principes du précédent long de Sophie Letourneur, *Voyages en Italie* (2023), dans lequel le couple, de retour à Paris, tentait de se remémorer chaque événement de leur périple en amoureux, déployant un flashback au cours duquel les spectateur·rices pouvaient visiter, à leur tour, leurs vacances. À ce chassé-croisé narratif, qui faisait correspondre passé et présent dans un espace parfaitement délimité, ce second épisode substitue une narration en spirale, confuse, sans réelle bordure, où temporalités, actions vécues et commentaires exprimés a posteriori s'entremêlent.

Parce que chez Letourneur, on ne joue pas, on enregistre : son cinéma ne fait rien comme les autres et insiste avec insolence et obstination jusqu'à l'épuisement des sens. Délaissant la stratégie de séduction du road movie transalpin précédent, le film fait de son album de vacances en terre sarde un décorticage, tendre et cruel, des comportements humains et du geste consumériste contenu dans les vacances. *L'Aventura* se digère mal. C'est un morceau de cinéma conçu pour être trop gros, difficile à avaler. La cinéaste organise une mise en scène qui repose sur un principe de débordement généralisé : de la parole, des corps, des affaires dans le coffre de la voiture jusqu'à la matière fécale de Raoul pouvant gicler de partout (même devant le plus pur des couchers de soleil).

Au gré des scènes, la famille s'interroge : plutôt Calippo ou Magnum ? Mojito de la Bobba ou de la Punta Nera ? J'ai pris une margherita ou une calzone ? Ces questionnements deviennent le cœur du récit. Une matérialité à laquelle on se rattache, car, au fond, personnages comme nous spectateur·rices, tout nous dépasse.

On reste hébété·e, le corps engourdi comme après une longue exposition au soleil. Le film trouve dans ses répétitions inlassables et harassantes, dans ses conversations qui se croisent, se superposent, ses sons qui s'entrechoquent un écho inévitable à la sidération du cinéma d'Abdellatif Kechiche, une façon prodigieuse d'organiser le chaos en tableau impressionniste.

Mais si la caméra de Kechiche est gardienne du présent absolu, la temporalité de *L'Aventura* est plus abstraite. *"C'est quand hier ?" "Demain"*, répond l'enfant Raoul. Comme essoré à son tour par la chronologie nébuleuse du film, son jeune héros dit tout de la confusion du temps, de sa perte totale de repères. Puisque hier, c'est demain, le temps et sa logique n'ont plus d'importance, seule demeure l'expérience des sens. *"Aime la vie plus que sa logique, comme ça tu vas en comprendre le sens"*, lit Sophie sur l'emballage d'une friandise. *L'Aventura* est à l'image de cet aphorisme : en brassant de l'air, il touche aux vérités les plus profondes de l'aventure humaine.

Ludovic Béot

L'Aventura de et avec **Sophie Letourneur**, avec **Philippe Katerine** (Fra., 2025, 1 h 40). Sortie le 2 juillet.

Arizona Distribution

ANGE de Tony Gatlif

Un road movie nostalgique baigné de sons avec Arthur H en ethnomusicologue.

Ange (Arthur H), la cinquantaine, est ethnologue. Il étudie les sons, la musique, les traditions gitanes. Il parcourt la route à bord de son vieux van, seul avec son chapeau noir vissé sur la tête. Il est devenu, tout en étant un gadjo (un non-gitan), une sorte de gitan à sa manière, un homme de voyages. Un jour, il se met en tête de retrouver son vieil ami Marco, à qui il doit de l'argent depuis des décennies. Prétexte pour le revoir ? Sur son chemin, il croise des hommes et surtout des femmes (Christine Citti, notamment) qu'il n'avait pas vu·es depuis longtemps. En parlant avec Georgina, jouée par Maria de Medeiros, il devine qu'elle a eu une fille de lui, Solea (Suzanne Aubert). Mais il reprend sa route le lendemain. Il veut rester *"libre comme le vent"*. Or il découvre que quelqu'un se cache dans son van. C'est Solea. Ange ne dit rien, et il et elle partent à la recherche de Marco, vers le sud, vers ces bords de la Méditerranée où vivent beaucoup de gens du voyage.

Le plaisir du film, un road movie, réside dans toutes ces musiques, pas toujours gitanes d'ailleurs, que collecte Ange sur sa route – on reconnaît par exemple le génial André Minvielle, chanteur occitan, en compagnie de sa fille. Après maints tours et détours, Ange et Solea se connaissent mieux, et retrouveront, ou pas, ce fou de Marco. Ce voyage joyeux à travers les musiques, les affiches et les costumes de flamenco est à la fois désordonné et très contruit, comme beaucoup de films de Tony Gatlif, très grand connaisseur de ces cultures. On a envie de danser, d'être libre. Même si ce voyage vers Marco, par petites touches délicates, suggestives, sans trop insister, ressemble aussi à un dernier pélerinage vers la jeunesse éternelle. **Jean-Baptiste Morain**

Ange de **Tony Gatlif**, avec **Arthur H**, **Suzanne Aubert**, **Maria de Medeiros** (Fra., 2025, 1 h 37). En salle le 25 juin.



Princes Production

PYRAMIDE PRÉSENTE

« Un regard inattendu sur le mystère du désir »
DEADLINE

FESTIVAL DE BERLIN 2025
COMPÉTITION
OURS D'OR

LA TRILOGIE D'OSLO

RÊVES
AMOUR
DÉSIR

UN FILM DE
DAG JOHAN HAUGERUD

AU CINÉMA LE 2 JUILLET



CINE+ OCS · ALLOCINÉ LES INDÉS · positif · Télérama · Les Inrockuptibles

FILIPELLIO

L'ACCIDENT DE PIANO de Quentin Dupieux

Un très bon cru dupieusien, commentaire sur l'art autant que constat déprimant de ce qu'il reste de notre humanité.

À chaque fois que l'on croit en avoir soupé de Quentin Dupieux et de ses nonfilms (titre de son premier long – on ne se permettrait pas…), que leur part de mascarade cultivée, de fraude à l'absurde voire de bâclage expéditif caché sous une grosse couche d'humour *weird* et de stars en contre-emploi nous donne envie de dire "ça suffit !", il trouve le moyen de nous rattraper par le col. *L'Accident de piano* retrouve une veine assez proche d'un autre de ses meilleurs films, *Le Daim* (2019).

Une jeune star de YouTube à appareil dentaire et manières d'ado pourrie gâtée (Adèle Exarchopoulos) prend une retraite qu'on devine consécutive à un drame : elle recherche la discrétion, son manager (Jérôme Commandeur) est fébrile et la présence d'une minerve et d'un plâtre n'est pas sans faire résonner "l'accident" du titre. On apprendra bientôt que Magalie a cartonné grâce à des vidéos très courtes d'automutilation, exposant en quelques années son corps à un catalogue exhaustif d'armes blanches. Une journaliste entreprend une interview négociée par chantage pour retracer l'ascension fulgurante de cette masochiste apathique et richissime.

La fausse piste est de faire de ce personnage le support d'un commentaire moral sur les dérives des réseaux sociaux, alors qu'il nous invite dès le départ sur un chemin beaucoup moins pré-tracé par la satire. Certes, Adèle Exarchopoulos (en photo) s'amuse avec une certaine idée de la bêtise, de l'infantilité et de l'inhumanité des gens de pouvoir. Son personnage est délicieusement infect dans sa façon de ne s'excuser de rien, de n'obéir qu'à ses désirs immédiats et ses pulsions sans aucune forme de surmoi ou d'intelligence sociale – illustrée par sa consommation exclusive d'un seul aliment, du yaourt, comme une forme chimiquement pure de l'archétype de l'enfant capricieux·se.

Mais c'est justement par l'absolutisme de ce personnage qu'il lui fait paradoxalement retrouver une forme de légitimité morale. Car au fond, *L'Accident de piano* est moins un film sur les youtubeur·ses ou les réseaux sociaux que sur l'art : comme elle le trahit au détour de l'une de ses réponses à l'interview, Magalie se pense, même sans le formuler, en créatrice, et pas seulement de contenu, mais bien d'une œuvre. Ses premières vidéos masochistes n'étant pas publiées en ligne, elle semble finalement plutôt désintéressée de la célébrité, sinon pour le confort matériel et la liberté de radicaliser son œuvre qu'elle lui apporte.

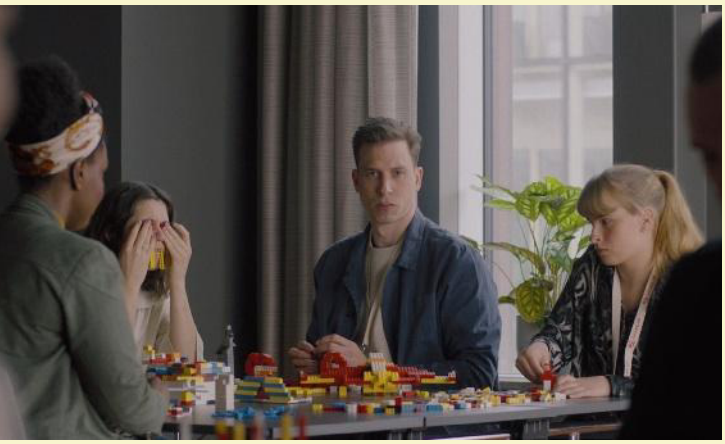
Pour tout constat sociétal, *L'Accident de piano* ne fait état que d'une perte généralisée de l'empathie : une humanité bonne à jeter qui ne serait plus que la somme de ses solitudes, où l'artiste, au moins, et sans mériter pour autant d'être sauvé·e, ferait de son individualisme quelque chose d'un tout petit peu plus précieux – a fortiori en ayant la dignité de s'autodétruire. Le résultat est à la fois déprimant et assez entêtant, en ce qu'il réaffirme en majesté Dupieux comme le grand nouvelliste noir et morbide qu'il sait parfois être. **Théo Ribeton**

L'Accident de piano de **Quentin Dupieux**, avec **Adèle Exarchopoulos**, **Jérôme Commandeur**, **Sandrine Kiberlain**, **Karim Leklou** (Fra., 2025, 1 h 28). En salle le 2 juillet.

Retrouvez le classement de nos films préférés de Quentin Dupieux p. 22.



Diaphana Distribution



SOUS HYPNOSE d'Ernst De Geer

Venue de Suède, cette satire du monde des entrepreneur·ses brille par son art du *cringe* habilement maitrîsé.

Sous hypnose suit un jeune couple à la tête d'une start-up qui développe une application mobile de santé dédiée aux femmes. Invité à un séminaire où il s'agit de vendre leur projet, convaincre, réseauter à mort, le binôme plonge dans l'univers aseptisé d'un hôtel d'affaires, vaste showroom glacé. C'est par Vera, la cofondatrice de l'app, que la faille s'ouvre. Une séance d'hypnose censée l'aider à arrêter de fumer déclenche chez elle une bascule inattendue, une désinhibition radicale. Elle gomme peu à peu ses filtres de convenance, se met à jouer avec des chihuahuas imaginaires lors des dîners de networking. Un dérèglement dans la mécanique bien huilée du monde des jeunes entrepreneur·ses.

Difficile de ne pas penser à Ruben Östlund, dont Ernst De Geer, lui aussi suédois et quinze ans plus jeune, s'est vraisemblablement inspiré et avec qui il partage un goût prononcé pour la satire sociale. Mais le film se tient ici à la lisière du grotesque, accumule des séquences de gêne en évitant toute surenchère. Il faut voir cette scène où le mari tape l'incruste à une tablée, juché sur une chaise trop haute, et qui semble absolument interminable pour qui est allergique au malaise social.

Cette mise en scène grinçante de l'inconfort révèle progressivement les rapports de pouvoir au sein du couple. Plus Vera s'émancipe, plus son mari tente de reprendre le contrôle, adoptant des postures autoritaires à peine déguisées. Ironie cruelle : c'est lui qui porte la voix d'une application supposément féministe. Ce décalage entre discours affiché et dynamique réelle devient le moteur de toutes les interactions du film, où chaque geste, chaque mot est évalué et interprété. Dans ce grand royaume de vitrines, l'authenticité devient, elle aussi, un produit à vendre. Tout se recycle toujours en pitch. **Arnaud Hallet**

Sous hypnose d'**Ernst De Geer**, avec **Herbert Nordrum**, **Asta Kamma August**, **Andrea Edwards** (Suè., Nor., Fra., 2023, 1 h 40). En salle le 25 juin.

Jonathan Bjerstedt

PYRAMIDE PRÉSENTE

« Un film sur des gens bien, la vie quotidienne et l'amour »
DEADLINE

FESTIVAL DE VENISE 2024
COMPÉTITION

LA TRILOGIE D'OSLO

RÊVES
AMOUR
DÉSIR

UN FILM DE
DAG JOHAN HAUGERUD

AU CINÉMA LE 9 JUILLET



FIDÉLITÉ

Europe Créative MEDIA

CINE+ OCS · ALLOCINÉ LES INDÉS · positif · Télérama · Les Inrockuptibles



↑
Joaquin Phoenix et Pedro Pascal.

EDDINGTON d'Ari Aster

Covid, complotisme, MAGA… La nouvelle immersion dans le cauchemar américain du réalisateur d'*Hérédité* est un western paranoïaque, férocement stimulant.

Il est difficile d'aimer pleinement chacun des films d'Ari Aster. Tous provoquent, à certains endroits, des effets puissants de sidération, mais tous traînent aussi leurs tares. Il est pourtant réjouissant d'observer la progression de son œuvre, davantage encore avec *Eddington,* qui est probablement son film le moins séduisant, le plus bancal, mais aussi le plus férocement stimulant. Dans l'Amérique hallucinée d'Aster, son cauchemar a encore muté. Fini les fantômes (*Hérédité,* 2018), les sectes païennes (*Midsommar,* 2019) ou le vertige existentiel enfermé dans la psyché d'un homme (*Beau Is Afraid,* 2023). Place à une bourgade fictive du Nouveau-Mexique, en mai 2020, théâtre d'un boursouflement généralisé, où la pandémie n'est qu'un symptôme parmi d'autres d'un monde en train de vriller. Joaquin Phoenix, prodigieux de bout en bout, y incarne un shérif absurde et pathétique, figure d'autorité désemparée, sans prise sur le réel et qui tente coûte que coûte de s'y accrocher, avec beaucoup de bêtise et très peu de dignité. Il est le moteur d'un western paranoïaque qui ausculte la psychose contemporaine, en embrassant un spectre aussi large que possible : "wokisme", MAGA, Covid-19, Black Lives Matter, MeToo, complotisme, sectarisme… Le tout saisi à travers le prisme des réseaux sociaux, auxquels nos yeux restent vissés, sous hypnose chaotique.

Le film épouse en effet une esthétique du scrolling, sautant de scène en scène comme on se télescoperait de Reel en Reel. Chaque séquence semble fonctionner en vase clos, faisant avancer le récit par des collisions aléatoires de sensations. Ce cafouillage propagé est celui des figures qui peuplent la ville. Et cette logique du flux va jusqu'à convoquer des stars d'Hollywood – Emma Stone, Pedro Pascal, Austin Butler – pour quelques apparitions parfois éclairs, avant de disparaître subitement, avalées comme des stories éphémères, happées dans le flux des réseaux. On croit pouvoir démêler une pelote, on se retrouve pris·e au piège d'un nœud. Possiblement un vortex. On imagine aisément Ari Aster avoir conçu son film les yeux exorbités, somnambule, perdu dans le maelström des Feeds.

Eddington, vorace, décline également ses registres : satire politique, enquête policière, *home invasion,* burlesque, film de guerre. Les échelles d'intensité se distordent. Un face-à-face westernien de nuisance sonore sur *Firework* de Katy Perry y est par exemple filmé avec plus d'emphase qu'un meurtre. C'est qu'Ari Aster cherche moins à cerner un monde à la dérive qu'à lui rendre sa plus exacte mesure d'incertitude et de confusion. La deuxième partie du film est un *GTA VI* avant l'heure, aussi terrifiante que cartoonesque, avec des séquences mises en scène comme un jeu de tir à la troisième personne. On atterrit dans une armurerie comme par enchantement, on obtient une mitrailleuse providentielle. Parce que ce seul horizon du massacre n'est finalement plus le fruit d'un cauchemar mais celui d'une nuit blanche sans répit, extra-lucide sur son propre effondrement. **Arnaud Hallet**

Eddington d'**Ari Aster**, avec **Joaquin Phoenix**, **Pedro Pascal**, **Emma Stone** (É.-U., 2025, 2 h 25). En salle le 16 juillet.

A24 Film

MY STOLEN PLANET de Farahnaz Sharifi

En tramant vidéos personnelles et *found footage*, l'Iranienne chronique sa vie de cinéaste à Téhéran jusqu'à son exil forcé en 2022.

Sous forme de récit intime, *My Stolen Planet* retrace l'histoire de la place de la femme dans la société iranienne, de la révolution islamique de 1979 à l'assassinat de Mahsa Amini en 2022 avec, dès son titre, une grande question transversale, celle de la notion d'espace, réduit pour la cinéaste et beaucoup d'autres au foyer et aux échanges virtuels qui rythment alors ce home movie imposé.
Privée d'espaces publics, c'est donc partout ailleurs que la cinéaste trouve sa matière. Dans ses vidéos personnelles d'abord, et dans son appartement à Téhéran, où elle apparaît face au miroir, cheveux détachés, caméra en main, sur cette petite planète où il est encore permis de faire un peu la fête, autre motif important du film, comme une nouvelle manière de "faire espace" et d'inscrire sa territorialité quelque part. Il y a aussi ces vidéos clandestines prises depuis une voiture, ou dans la rue sous son hijab, comme pour élargir le territoire intime et grappiller, par l'image, un peu d'espace public : *"Dans la rue, je me sens comme étrangère sur une planète conquise"*, souligne-t-elle.
À cela s'ajoute aussi l'espace du passé, avec des images d'archives, mais aussi ces films de famille sur pellicule, abandonnés avant l'exil par leurs propriétaires chez un vendeur de Téhéran et que la cinéaste recueille soigneusement, comme autant de témoins d'un temps révolu, celui de l'émancipation féminine iranienne des années 1960.
C'est donc de toute cette profusion filmique qu'est composée l'enveloppe terrestre du documentaire, rythmé par un balancement constant entre le public et le privé, le singulier et l'universel, qui l'emporte de planète en planète en passant par la nôtre. **Maud Tenda**

My Stolen Planet de **Farahnaz Sharifi** (All., 2024, 1 h 26). En salle le 25 juin.



Farahnaz Sharifi

PYRAMIDE PRÉSENTE

« Une captivante exploration des hommes ordinaires »
SCREEN INTERNATIONAL

FESTIVAL DE BERLIN 2024
PANORAMA

LA TRILOGIE D'OSLO

RÊVES
AMOUR
DÉSIR

UN FILM DE
DAG JOHAN HAUGERUD

AU CINÉMA LE 16 JUILLET



EUROPA CINEMAS Label Panorama Berlinale 2024
Europe Créative MEDIA
CINE+ OCS · ALLOCINÉ LES INDÉS · positif · Télérama · Les Inrockuptibles

ROCK BOTTOM de María Trénor

Une plongée animée très musicale dans la vie et l'art de Robert Wyatt et de sa compagne Alfreda Benge. Aussi inspiré qu'inclassable.

Premier long métrage de María Trénor, cinéaste espagnole originaire de Valence, *Rock Bottom* est un film d'animation totalement inclassable, dont le sujet même est déjà une curiosité. Il s'agit d'abord, comme son titre l'indique, d'une plongé musicale au cœur d'un album conçu et interprété par Robert Wyatt, le fascinant et totalement culte *Rock Bottom,* sorti en juillet 1974.
Mais il y est aussi très largement question du couple formé par le musicien et l'artiste Alfreda Benge, dessinatrice et cinéaste expérimentale, dont le sort se joue entre un séjour à Majorque en 1972 et la chute dont sera victime Wyatt, qui le rendra paraplégique.
Le plus fascinant, c'est que cette exploration d'un univers très singulier se traduit dans un langage visuel à la fois réaliste et fantasmagorique, entremêlant avec bonheur scènes de couple et rêveries à partir des morceaux de *Rock Bottom,* que le film nous donne à écouter en intégralité.
Au début, nous sommes à New York, pendant l'été 1973. Apparaît un personnage aux cheveux longs, dénommé Bob, dont on comprend assez vite qu'il est l'incarnation de Robert Wyatt. L'intrigue se noue autour d'une soirée à l'ambiance franchement hippie, noyée dans les fumées et autres effluves stupéfiants. Le tout figuré avec des couleurs très vives, déclinées en bleu, violet, rose profonds. Très vite, le récit fait quelques allers-retours dans le temps, en particulier à Majorque où naît l'histoire d'amour assez complexe entre Bob et Alfie (qui représente Alfreda Benge), et tente quelques embardées oniriques et aquatiques, au son notamment de la sublime *Sea Song*, première pièce planante de *Rock Bottom*. Nous sommes alors emporté·es dans un tourbillon de formes et de couleurs. L'étrange beauté un peu malade distillée par ce titre de Wyatt trouve ainsi, sans forcer, un prolongement visuel de toute beauté, jamais convenu, toujours inspiré.
Les relations mouvantes entre musique et image sont au centre du motif tout au long du film. Mais ce dernier tourne aussi autour d'événements réels qui ont scellé le destin de Robert et Alfreda.
Le point central du récit, c'est donc la chute de Wyatt du haut d'un immeuble. Une chute dont on taira les circonstances, qui aurait pu être mortelle et aura un impact considérable sur la trajectoire du musicien et de sa compagne.
Une bonne part de la seconde moitié de *Rock Bottom* est habitée par le trajet en ambulance vers l'hôpital, où Wyatt passera sa convalescence et donnera naissance à l'album. Pour les fans du grand Robert, ce film est une véritable bénédiction, tant il entrelace avec précision et invention, dans un style totalement original, sa vie et sa musique, et tant il permet de mieux connaître Alfreda, la femme qui a réalisé toutes les pochettes de ses albums à partir de *Rock Bottom*. Pour les autres, ça sera assurément l'occasion d'une très belle découverte et peut-être le début d'une nouvelle passion. **Thierry Jousse**

Rock Bottom de **María Trénor** (Esp., 2024, 1 h 26). En salle le 09 juillet.



Alba Sotorra

HOTELS AMOUR

PRÉSENTE

FRANZ FERDINAND

THE BLAZE DJ SET

THE KILLS

LA FEMME

THE BLESSED MADONNA

2 MANY DJS

FOLAMOUR

ACID ARAB

JENNIFER CARDINI

BREAKBOT & IRFANE

PABLO BOZZI

REX CLUB INVITE : HAAi & GЯEG

MARABOUTAGE

47 PROMENADE DES ANGLAIS - NICE

FOR ONE SUMMER ONLY

Les Inrockuptibles

fip

BILLETTERIE SUR DICE.FM



JEUNESSE (RETOUR AU PAYS) de Wang Bing

La conclusion de cette trilogie monumentale s'éloigne des machines pour mieux observer les répercussions du travail à la chaîne sur la vie des ouvrier·ères, jusque dans leurs familles.

Les deux premiers volets de *Jeunesse* se terminaient de façon similaire : après avoir filmé le labeur dans les ateliers textiles de Zhili, cité industrielle de la province du Zhejiang, Wang Bing suivait quelques ouvrières et ouvriers regagnant leurs provinces rurales d'origine à l'occasion du Nouvel An. À ce titre, *Retour au pays* se distingue nettement des deux précédents films en s'éloignant des machines à coudre pour accorder une place centrale à cette période de retrouvailles familiales. Une séquence produit ainsi un véritable choc perceptif à l'échelle du triptyque : accoutumé aux espaces exigus et labyrinthiques des ateliers, notre regard se trouve confronté à l'immensité montagneuse du Yunnan, où des travailleur·ses rejoignent leur village isolé en longeant une étroite route gelée, suspendue au bord du précipice. Filmées depuis l'intérieur d'une voiture surpeuplée, les images produisent une sensation paradoxale de vertige et de claustration – même à des centaines de kilomètres de Zhili, les ouvrier·ères restent vulnérables, encore limité·es dans leurs déplacements. La traversée périlleuse donne le ton : le foyer familial n'offre aucun refuge ; le "retour au pays" ne saurait être perçu comme l'envers apaisé de leurs existences en ateliers.

La joie collective qui anime les scènes de mariage ou les célébrations du Nouvel An se voit régulièrement lézardée par la solitude des travailleur·ses, laissant affleurer une mélancolie souterraine. Ainsi de ce plan, au cœur d'une fête de mariage, où deux époux·ses se trouvent subitement seul·es dans une chambre à regarder le sol en silence ; de cette confession d'une jeune femme hésitant à abandonner sa famille pour partir vivre seule ; ou encore de la dispute entre un ouvrier et sa mère, sourde aux difficultés de son fils.

L'apport de *Retour au pays* à la trilogie tient alors à sa façon d'observer les répercussions du rythme cyclique du travail sur la vie des ouvrier·ères. Dans la deuxième moitié, un jeune couple en plein mariage à la campagne est soudainement projeté dans les rues nocturnes de Zhili. Outre le contraste jour/nuit, cette coupe brutale et sidérante est doublement imprévisible : elle élude les étapes du voyage que Wang Bing s'attachait jusque-là à documenter précisément, tout en rompant avec la structure des premiers films (une fois à la campagne, on ne retournait plus aux ateliers).

Le "retour" du titre gagne en ambiguïté : le "pays" des prolétaires se trouve-il dans leurs provinces natales ou bien à Zhili ? Tandis que le montage continue à s'affoler dans un dernier aller-retour express à travers la Chine, Wang Bing réinvente son rapport à la durée : *Le Printemps* (2023) faisait éprouver l'aliénation par la répétition ; *Les Tourments* (2024) étirait ses séquences au moment où la machine capitaliste s'enrayait ; *Retour au pays* figure enfin l'éclatement du temps et la perte de repères qui en découle. Un plan désarmant vient alors conclure cette trilogie monumentale : la solitude d'un ouvrier face à sa machine à coudre, perdu dans une temporalité disloquée. **Robin Vaz**

Jeunesse (Retour au pays) de **Wang Bing** (Lux., Fra., P.-B., 2024, 2 h 32). En salle le 9 juillet.

House on Fire/Gladys Glover/CS Production

REFLET DANS UN DIAMANT MORT d'Hélène Cattet et Bruno Forzani

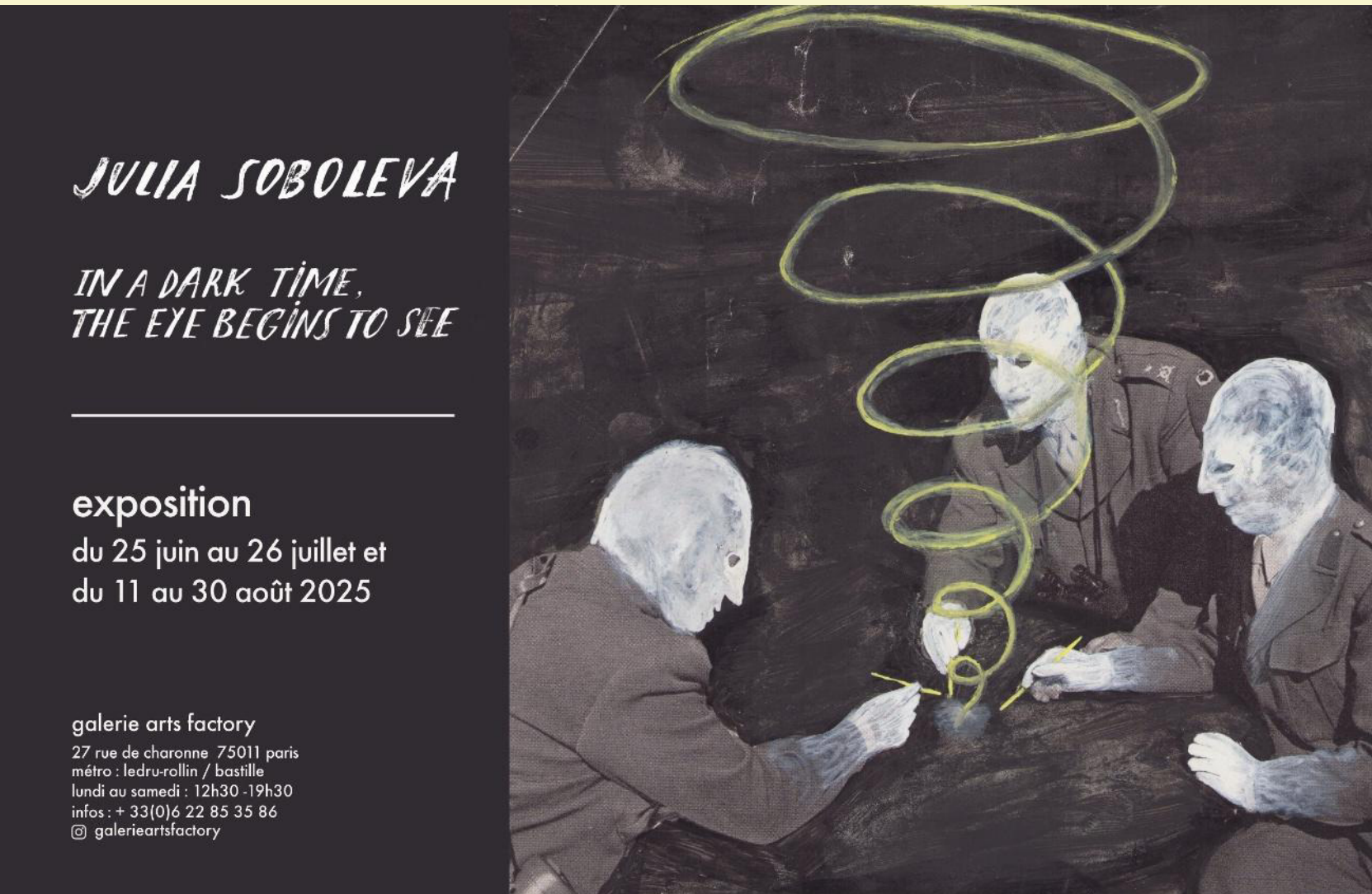
Un espion rangé des gadgets se remémore ses aventures, dans un hommage caustique au mythe de l'agent secret.

Sur les bords de la Riviera, John D. (interprété par Fabio Testi, connu pour ses rôles de gangster et de flic dans les années 1970-1980) se laisse submerger par les souvenirs de ses périlleuses missions, jusqu'à ce que son attention se cristallise autour d'une mystérieuse femme. Mais la disparition de celle-ci lui fait craindre le retour de ses ennemis d'antan, et plus particulièrement Serpentik, qu'il n'a jamais pu démasquer. Après *Laissez bronzer les cadavres* (2017), western cinglant adapté du premier roman de Jean-Patrick Manchette, Hélène Cattet et Bruno Forzani s'attèlent à un nouveau genre cinématographique, le film Eurospy. Issu de la production italienne des années 1960, il parodie le film d'espionnage alors que celui-ci acquiert en Angleterre ses lettres de noblesse grâce à James Bond. Le tandem de cinéastes ne se contente pas d'exhumer ce genre-culte, mais le revigore en le couplant à l'esthétique de l'Op art et des *fumetti neri* (des bandes dessinées dont le héros est un malfrat). Cette juxtaposition formelle offre à *Reflet dans un diamant mort* la vision kaléidoscopique d'un destin tourmenté, peut-être même fantasmé par ce septuagénaire à la mémoire défaillante. Tout du long, la mise en scène se joue adroitement de cette porosité qui façonne le *"combat d'illusions"*. Des décors luxueux aux gadgets sophistiqués, *Reflet dans un diamant mort* renoue de manière récréative avec des archétypes qui, une fois régénérés, outrepassent la dichotomie classique entre le bien et le mal. **Thibault Lucia**

Reflet dans un diamant mort d'**Hélène Cattet** et **Bruno Forzani**, avec **Fabio Testi**, **Yannick Renier**, **Koen De Bouw** (Bel., Lux., It., Fra., 2025, 1 h 27). En salle le 25 juin.



UFO Distribution



LA TRILOGIE D'OSLO : RÊVES, AMOUR et *DÉSIR* de Dag Johan Haugerud

Cette fresque revigorante ausculte, à travers une mosaïque de personnages, les rapports contemporains au sexe et au sentiment amoureux.



Que désire-t-on et pourquoi ? Qu'est-ce qui a conditionné, un jour, ce ramoneur de cheminée à faire l'amour avec un client *(Désir)* ? Johanne à tomber éperdument amoureuse de sa prof de français, malgré l'absence manifeste de réciprocité *(Rêves)* ? Ou Marianne, en quête de relation stable, à rencontrer un homme au milieu de la nuit, faire l'amour avec puis être déçue (encore) lorsqu'il lui avoue être marié *(Amour)* ? Tel un héritier de la maïeutique rohmérienne, Dag Johan Haugerud s'intéresse moins à la sexualité en tant que telle qu'aux questionnements et contradictions propres aux désirs, au sein d'une société norvégienne fluide, en évolution.

La mise en scène de ces nombreux dialogues, en plans-séquences pour accompagner une révélation ou en champ-contrechamp pour parvenir conjointement à une conclusion, met autant en valeur les acteur·rices que leur environnement. La trilogie est d'abord une enquête sur la capitale norvégienne et l'influence de l'architecture de la ville sur les désirs de ses habitant·es : lors de la visite touristique qui ouvre *Amour*, Heidi montre comment certaines œuvres d'art visibles dans l'espace public reflètent l'ouverture d'esprit de la municipalité à l'égard de toutes les sexualités. D'autres lieux sont questionnés, comme le riche quartier d'affaires où réside la professeure de Johanne, ou encore le ferry réinvesti en lieu de drague idéal pour Tor, un adepte de Grindr.

Ce ballet des sentiments s'affranchit de toute continuité entre les épisodes, à peine un lieu ou un personnage secondaire pour faire office de rappel, mais déploie une vaste réflexion où les arguments et hypothèses d'un récit complètent ou infirment ceux d'un autre. La dimension psychologique des films s'incarne dans à peu près tous les personnages, qu'ils suivent une thérapie (Johanne) ou qu'ils soient confrontés aux conséquences de leurs actes sur autrui (la douleur exprimée par la femme du ramoneur quand il lui annonce avec trivialité avoir testé la sodomie avec un client). Elle vire parfois à la psychanalyse : Johanne tire un livre de son premier amour, qu'elle fait lire à sa grand-mère écrivaine… Oslo, 725 000 habitant·es et autant d'histoires sentimentales à réfléchir. Ou à filmer, pour ajouter à la comédie humaine de nouvelles façons de concevoir un désir puissant, affranchi des cadres normatifs.

Nicola Moreno

↑ Selome Emnetu et Ella Øverbye dans *Rêves*.

La Trilogie d'Oslo : Rêves de **Dag Johan Haugerud**, avec **Ella Øverbye**, Nor., 2024, 1 h 50). En salle le 2 juillet.

La Trilogie d'Oslo : Amour de **Dag Johan Haugerud**, avec **Andrea Bræin Hovig**, **Tayo Cittadella Jacobsen** (Nor., 2024, 1 h 59). En salle le 9 juillet.

La Trilogie d'Oslo : Désir de **Dag Johan Haugerud**, avec **Jan Gunnar Røise** (Nor., 2024, 1 h 58). En salle le 16 juillet.

LES FILLES DÉSIR de Prïncia Car

Carmen de Bizet réinventé en *teen movie* marseillais à la sororité bienvenue.

Le sage Omar, sa fiancée Yasmine et son groupe d'amis gèrent paisiblement un centre aéré associatif dans leur quartier marseillais. C'est sans compter le retour de Carmen, amie d'enfance d'Omar et (ex-)prostituée, amenant avec elle un vent de passions. Mais Carmen se prostitue-t-elle encore ? Voilà la grande question qui les obsède, alors que le film décale intelligemment l'intrigue sur la question de savoir plutôt ce qui lui sera permis de faire ou pas. Mais prends garde à toi, car Carmen s'en fout. *"T'as fait quoi pendant sept ans ?" "Moi ? J'ai fait la pute"*, répond-elle simplement.

Un peu convenu dans son traitement de la jeunesse marseillaise, *Les Filles désir* se regarde néanmoins avec la légèreté bienvenue du *teen movie* sur la sororité qui nous a manqué dans notre adolescence. Largement inspirée par l'opéra de Bizet, la cinéaste préfère voir sa Carmen à elle s'enfuir avec Yasmine en scooter et laisser le tragique aux garçons, les seuls, finalement, à souffrir de leurs propres contradictions.

Maud Tenda

Les Filles désir de **Prïncia Car**, avec **Housam Mohamed**, **Leïa Haïchour**, **Lou Anna Hamon** (Fr., 2025, 1 h 33). En salle le 16 juillet.



Agnete Brunk · Zinc Film

PAVEMENTS d'Alex Ross Perry

L'histoire du groupe indé le plus culte des *90's*, dans un hommage oblique qui se défie des codes du documentaire musical comme du biopic.



Les faits étant plus que jamais malmenés dans un monde où fleurissent les populismes, il convient désormais de s'accommoder d'un portrait aux contours un peu flous pour espérer toucher du doigt la vérité. Ironie de l'histoire, c'est en s'écartant le plus possible d'une narration biographique linéaire et scrupuleuse qu'Alex Ross Perry parvient à rendre compte de la possibilité de Pavement.
C'est quoi, Pavement ? Rien d'autre qu'un groupe-culte de la scène indie rock US, actif de 1989 à 1999, et qui, dans la roue de Sonic Youth, a fait la nique à l'omnipotence des majors du disque avec son approche lo-fi et son attitude branleuse. Son leader, Stephen Malkmus, est d'autant plus inconnu du grand public qu'il est vénéré par ses contemporain·es initié·es et la jeune garde rock de ces dernières années, biberonnée au son des *90's*. Premier de la classe à l'école des glandeur·ses, il est l'incarnation du cool *laid-back*, un singer-songwriter au potentiel dylanesque, qui voulut raccrocher les gants quand le rock'n'roll cessa d'être un grand cirque pour se muer en *day job*.
Tout le génie d'Alex Ross Perry aura été de voir derrière l'image relax de Pavement sa dimension tragique, sans jamais trahir cette éthique de désinvolture, ultime rempart contre l'absurdité de l'existence. En prenant comme point de départ la reformation du groupe en 2022 pour une tournée internationale, le réalisateur de *Listen Up Philip* (2014) bouscule les codes du documentaire musical avec un dispositif inédit, articulé en quatre segments qui s'entrelacent sans cesse. Si la trame principale retrace le parcours du groupe à travers de nombreuses images d'archives, celle-ci est constamment perturbée par des digressions : les coulisses de la création d'une comédie musicale (*Slanted! Enchanted! A Pavement Musical*, inspirée des chansons de Pavement), le tournage de *Range Life*, un faux biopic avec Joe Keery *(Stranger Things)* dans le rôle de Stephen Malkmus, et le montage d'un musée à la gloire du groupe.
En plus de tourner en dérision la méthode de l'Actors Studio (scène hilarante d'un Joe Keery incapable de se défaire de la diction de Stephen Malkmus), *Pavements*, avec ce pluriel significatif, évite ainsi les poncifs dramatiques du biopic hollywoodien. En filigrane, il pose les questions du regard – à la fin, les membres du groupe assistent à un concert *tribute* de leurs chansons – et des histoires que l'on se raconte sur nos idoles. Et si, finalement, tout ceci n'était qu'une farce ? *"Pavement, c'est pas eux, c'est nous"*, semble nous dire Alex Ross Perry. **François Moreau**

Pavements d'**Alex Ross Perry**, avec **Joe Keery**, **Nat Wolff**, **Jason Schwartzman** (É.-U, 2024, 2 h 08). Sur Mubi le 11 juillet.



SORRY, BABY d'Eva Victor

Un premier long métrage de traumatisme et de réparation, remarquablement mené.

Plusieurs films, cette année, ont en commun de faire intervenir assez tard un élément de perturbation majeure de leur intrigue. *Sorry, Baby* est de ceux-ci. Eva Victor (en photo) le réalise et en interprète le rôle principal, celui d'Agnes, étudiante puis professeure de littérature dans une petite ville de Nouvelle-Angleterre : dans sa première partie, le film fait l'effet d'une espèce d'ethnographie pince-sans-rire de la vie des intellos thésard·es du Nord-Est américain, sorte de Desplechin du Massachusetts ou de Lena Dunham néo-rurale. La comédie est discrète mais présente, dans ce portrait de sororité bibliophile à tisanes et promenades en forêt, où l'héroïne affecte tout de même une sorte de désinvolture hautaine limite infecte, ou drôle selon les moments (qui peut supporter une personne qui lit en souriant ?).
Ce qui marche alors comme une sorte de Kelly Reichardt goguenard (on peut penser à *Showing Up* dans la satire à mèche lente d'un petit monde culturel américain) est cependant soudain renversé par un traumatisme vis-à-vis duquel le film va, à partir de ce point, totalement changer de perspective, en ce qu'il s'agira de montrer comment son personnage va négocier avec ce drame, panser ses plaies et tâcher de retrouver la sérénité.
La combinaison de ces deux registres est tout de même un défi un peu particulier pour les spectateur·rices, qui ne savent pas forcément sous quel angle prendre ce film frappé d'une soudaine gravité, mais la confusion est sans doute volontaire de la part d'Eva Victor qui, de bout en bout, dégage un sentiment de profonde maîtrise, d'intelligence tranquille de son récit qui semble bien parti pour vivre un bout de temps en nous. **Théo Ribeton**

Sorry, Baby de et avec **Eva Victor**, avec **Naomi Ackie**, **Lucas Hedges** (É.-U., 2025, 1 h 44). En salle le 23 juillet.

Capture Pavements · Mia Cioffy Henry

LA SÉRIE DU MOIS - LA SÉRIE DU MOIS -

Le feu intérieur

L'auteur de polars Dennis Lehane signe *Smoke*, une mini-série captivante qui raconte tout à la fois une enquête sur une épidémie d'incendies et la chute d'un homme à la masculinité féroce.



Apple TV+

Regarder une série en 2025, c'est souvent ne s'engager que pour une durée limitée, une soirée ou un week-end, quelques semaines tout au plus, tant les mini-séries (intrigues bouclées sur une seule saison) ont pris le pouvoir à Hollywood. Moins risquées, elles satisfont à peu près tout le monde et inventent un genre hybride, entre étirement du récit et compacité. Le lent et le rapide à la fois, il fallait y penser. Si le plaisir de la pure sérialité qui pourrait durer plusieurs années disparaît, parfois des échos se créent entre des œuvres qui n'ont rien à voir, surtout si elles sont signées du même auteur. Dans ces moments-là, le temps passe autrement, et une nouvelle perception s'ajoute, presque une méta-fiction. C'est le cas ici. Dennis Lehane, la star des écrivains de polar US, célèbre notamment pour *Mystic River*, adapté brillamment par Clint Eastwood en 2003, a construit en parallèle à sa carrière principale une œuvre de scénariste.

S'il a simplement prêté main-forte aux showrunners de *The Wire*, *Boardwalk Empire*, *Mr. Mercedes* et *The Outsider*, il a finalement créé deux mini-séries ces trois dernières années, *Black Bird* en 2022 et désormais *Smoke*, qui se répondent de façon à la fois évidente et tortueuse. L'histoire de *Black Bird* était celle d'un criminel à qui on propose une réduction de peine s'il collabore avec les autorités pour faire parler un tueur en série. Joué par Taron Egerton, sculptural et presque trop séduisant, cet homme faisait froid dans le dos à force de réduire les clichés sur la masculinité toxique à leur essence la plus pure, presque leur squelette. Dans *Smoke*, l'acteur anglais, célèbre pour *Rocketman*, le biopic d'Elton John, endosse le costume d'enquêteur sur des feux criminels, dans une adaptation du podcast *Firebug*. Celles et ceux qui ont écouté ce classique du début des années 2020 ne seront pas spoilé·es par ce qui va suivre. Les autres peuvent voir quelques épisodes avant de poursuivre la lecture.

Smoke examine le parcours de Dave Gudsen – le nom a été changé par rapport à l'histoire originale, située en Californie du Sud durant les années 1990. Une sorte de cliché du pompier pyromane, à la différence près que ce dernier n'est pas pompier. Il arrive juste après, quand les cendres sont encore chaudes, pour examiner les feux et en déterminer l'éventuelle origine criminelle. La série le montre d'abord dans son quotidien fait de scènes plus ou moins traumatisantes et d'une vie de bureau marquée par les tensions, d'autant qu'un



criminel barré sévit dans la région et laisse la police sans pistes. Le feu brûle tout sur son passage. Il fait chauffer aussi les têtes. C'est ce que montre *Smoke,* qui percute de plein fouet une société américaine engluée dans ses inégalités et ses violences sociales, aussi véloces à s'étendre qu'un incendie volontaire. Sur ce terreau instable, le héros façonne ses folies.

Comme dans *Black Bird, Smoke* regarde un homme tomber en lui-même et jouer face au monde extérieur le rôle de celui qui surmontera tout, en exhibant sa force supposée. Il marche en bombant le torse, parle fort, se fait encore plus beau qu'il n'est déjà. Dans ces deux mini-séries, la masculinité féroce et destructrice – y compris pour elle-même – est bien le sujet de Dennis Lehane. Ici, il s'en donne à cœur joie, montrant Dave Gudsen/Taron Egerton comme une bombe sexuelle très vite dévitalisée, un type que tout le monde autour de lui va peu à peu apprendre à fuir. Les neuf épisodes, parfois un peu longs et inutilement sombres – on a vite compris de quoi il retourne –, tiennent ce cap on ne peut plus contemporain, faisant rouler allègrement la dernière roue du carrosse des antihéros masculins nés dans les années 2000.

Ce n'est pas forcément subtil. Mais quelque chose nous retient devant ces images de plus en plus difficiles à regarder : une sorte de séduction du chaos, une atmosphère de rêverie tragique, au-delà du sujet. *Smoke* n'a pas beaucoup d'espoir à transmettre sur les méandres de l'esprit humain. Elle le fait avec franchise et presque une forme de dénuement qui nous gardent captivé·es. **Olivier Joyard**

Smoke de **Dennis Lehane**, avec **Taron Egerton**, **Jurnee Smollett**, **John Leguizamo**. Sur Apple TV+ à partir du 26 juin.

LECTURES LUDIQUES

La biographie d'un pionnier, un *art book* somptueux, un essai sur une oie phénoménale et le journal très subjectif d'une partie de *Red Dead Redemption 2* : quatre bouquins à découvrir sous les pixels de l'été.

Il faut se méfier des titres. *Nolan Bushnell – Le premier boss du jeu vidéo* n'est pas une biographie du fondateur d'Atari. Pas seulement, en tout cas, et c'est ce qui fait tout l'intérêt du livre de Guillaume Montagnon, déjà co-auteur avec Alexis Blanchet d'*Une histoire du jeu vidéo en France*, dont il reprend en partie la méthode. Ici, donc, on n'imprime pas aveuglément la légende et, d'interviews (dont de longues heures passées avec Bushnell) en études de documents, on questionne les vérités supposées. En découle un passionnant portrait de groupe et d'époque (les années 1970 : *Pong*, l'Atari 2600) dans une décontraction post-hippie plutôt qu'un banal éloge du capitaine d'industrie, qui devrait apprendre des choses même à celles et ceux qui croient tout savoir de ces temps pionniers.

Un demi-siècle plus tard, le double dialogue entre l'individuel et le collectif et entre la technique et l'artistique reste au centre de l'histoire. C'est ce qui ressort de l'*art book* consacré par Marine Macq au jeu d'escalade ambient *Jusant*. Car quand l'autrice d'*Imaginaires du jeu vidéo* s'intéresse à une œuvre, ce n'est pas juste pour aligner les belles images. *The Art of Jusant* éclaire ainsi tout le processus de création, de ses aspects les plus concrets à la pensée (écologique, notamment) qui l'inspire, et sans mettre de côté les idées laissées de côté. *"Mettre l'humain au cœur du propos"* : ce que son scénariste Félix Le Pottier dit du projet *Jusant* s'applique aussi à merveille à cet ouvrage magnifique.

À une plus petite échelle, l'humain, plutôt que les logiques industrielles, est au cœur de l'une des *success stories* vidéoludiques les plus étonnantes de ces dernières années : celle d'*Untitled Goose Game*, conçu par un quatuor australien dans une harmonie sidérante que décrit (en anglais, mais assez simple) le critique James O'Connor, dans un livre idéalement concis. C'est l'envers des développements troublés que raconte souvent le journaliste américain Jason Schreier (auteur de *Press Reset* ou de *Du sang, des larmes et des pixels*) : ici, tout se passe bien pour des gens qui le sont tout autant. Le secret du succès de ce jeu dans lequel une oie terrorise un village britannique ? *"Nous avons mis le doigt sur une vérité que beaucoup ressentaient sans en être conscients"*, assure un membre du studio House House : *"Les oies sont drôles."*









Car, oui, les jeux n'appartiennent pas qu'à ceux et celles qui les créent, mais aussi à celles et ceux qui les pratiquent et, ce faisant, se les approprient. L'une des meilleures illustrations de cela se trouve dans *La Chevauchée mélancolique* de Laure Charcossey, qui relate sa traversée du monde de *Red Dead Redemption 2* entre journal intime, analyse critique et descriptions atmosphériques. Ce que montre ce texte subtil et émouvant, où l'épopée vidéoludique entre en collision avec le quotidien, c'est comment on peut vivre avec un jeu, s'y projeter en y apportant son vécu, changer peut-être à son contact et garder quelque chose de lui en nous après. Laissant le sentiment qu'un jeu peut aussi parfois, et pour longtemps, embellir la vie. **Erwan Higuinen**

Nolan Bushnell – Le premier boss du jeu vidéo de **Guillaume Montagnon** (Pix'n Love, 208 p., 25 €). En librairie.
The Art of Jusant – The Great Expedition de **Marine Macq** (Pix'n Love, 260 p., 44,90 €). En librairie.
Untitled Goose Game de **James O'Connor** (Boss Fight Books, en anglais), 200 p., 14,95 €. En librairie.
La Chevauchée mélancolique – Red Dead Redemption 2, journal d'une partie de **Laure Charcossey** (The Book Edition, 136 p., 10 €). En librairie.



← *Jusant*

Don't Nod Entertainment



ÇA FAIT DU BIEN DE TOURNER LA PAGE

INFORMER. DIVERTIR. APPROFONDIR.

PRIX RELAY-SEPM DES **MAGAZINES** DE L'ANNÉE 2025

RELAY

sepm

SYNDICAT DES ÉDITEURS DE LA PRESSE MAGAZINE

LES MAGAZINES DE L'ANNÉE 2025

Découvrez chez RELAY les **magazines** de l'année.

Madame Bovary

Monstres sacrés

Si la créature de Frankenstein et le détective Sherlock Holmes sont des mythes survivant au passage du temps, c'est que Mary Shelley et Arthur Conan Doyle les ont créés pour mettre en échec la mort. Deux rééditions nous aident à mesurer à quel point leurs œuvres correspondent entre elles.



Bettmann Archive/Getty Images

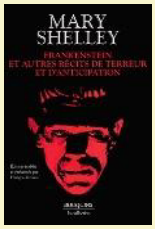


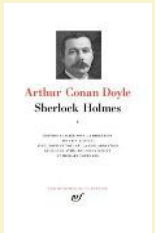
Si en apparence tout les sépare, Sherlock Holmes et le "monstre" créé par Victor Frankenstein ont de nombreux points communs. Tous deux ont "absorbé" le nom de leurs créateur·rices, réel·les ou fictif·ves : la créature sans nom du roman de Mary Shelley a été rebaptisée Frankenstein dans l'imaginaire collectif et Sherlock Holmes a fini par devenir plus connu que son auteur, Arthur Conan Doyle, et presque une entité en soi : son appartement reconstitué au 221b Baker Street est visité par les touristes comme s'il s'agissait d'un lieu où avait vécu une personne réelle. Et même s'ils ont été créés à soixante-dix ans d'intervalle (*Frankenstein ou le Prométhée moderne* est publié en 1818, Holmes fait sa première apparition en 1887 dans *Une étude en rouge*), ils sont tous deux les enfants d'un XIX^{e} siècle anglais secoué par l'ère industrielle et la fulgurance des inventions techniques. Ce siècle est celui de la vitesse, mais surtout celui de la déshumanisation des tâches, via la chaîne de travail à l'usine qui duplique les gestes, et celui de l'invention du cinéma et du phonographe, qui dupliquent les corps et les voix. Autant de façon de remplacer les humains ? ou de les immortaliser ? Thomas Edison cherchera toute sa vie à inventer une machine qui enregistre les voix des mort·es.

Pendant que ces inventions technologiques émergent, les Victorien·nes continuent de mourir, et de perdre nombre d'enfants en bas âge. La mère de Mary Shelley, la féministe Mary Wollstonecraft, est morte d'une septicémie onze jours après avoir donné naissance à sa fille, qui elle-même perdra son nouveau-né onze jours après avoir accouché (tous·tes ses enfants mourront sauf un, ainsi que son époux, Percy Shelley). Arthur Conan Doyle est lui aussi frappé par deux deuils qui l'ébranlent profondément : son père meurt d'alcoolisme et son fils se fait tuer pendant la Première Guerre mondiale. Il se dédiera dès lors à l'occultisme, devenant le fervent défenseur de la possibilité de communiquer avec les mort·es.

La mort est donc le grand sujet, du siècle comme de sa littérature. Alors que progrès scientifiques, technicité, expansion, vitesse génèrent la tentation d'un refoulement collectif, les écrivain·es placent la mort au centre de leurs textes dans un objectif : comment non pas la nier, mais la mettre en échec ? Chacun·e le fera avec ses propres moyens. Mary Shelley allie le savoir du Dr Frankenstein et la maîtrise du courant électrique pour redonner vie à un corps composé de fragments de cadavres ; Doyle invente un personnage dont les capacités hors norme s'opposent au chaos et à l'absurdité de la mort et qui cherche à en élucider le mystère. Dans chacun de leurs romans, on note d'ailleurs la présence d'un médecin (Watson) ou d'un scientifique (Frankenstein). Quand Mary Shelley a l'idée de *Frankenstein,* elle vit villa Diodati, auprès de Lord Byron et de son médecin privé, le Dr Polidori. Conan Doyle est lui-même médecin et chirurgien ; quant à son héros, il est l'incarnation littéraire de son professeur de médecine et mentor à l'université d'Édimbourg, John Bell, *"qui posait le diagnostic des personnes qui entraient* [dans sa salle d'attente] *avant même qu'elles n'aient ouvert la bouche. Il leur disait quels étaient leurs symptômes",* et toute leur vie.

L'enjeu de l'une comme de l'autre n'est pas, au fond, d'empêcher la mort d'advenir, mais de la réparer : en redonnant vie aux mort·es (le geste littéraire de Shelley en fait l'inventrice d'un genre, la science-fiction), ou en contrecarrant les forces du mal et en démasquant les coupables. Si c'est Edgar Allan Poe qui invente le genre de l'enquête avec un détective privé dans *Double assassinat dans la rue Morgue* en 1841, c'est sans conteste Arthur Conan Doyle qui l'entraîne très haut, jusqu'à la perfection. Il et elle, en tout cas, le font dans une veine gothique. Car Sherlock Holmes, comme *Frankenstein,* s'inscrit bien dans cette mode. Que ce soit dans un Londres nocturne enfumé de brouillard, aux ruelles mal éclairées et aux pavés glissants, ou dans les landes, des crimes mystérieux sont commis. Conan Doyle a aimé *Le Portrait de Dorian Gray* d'Oscar Wilde et a écrit un article plus qu'élogieux sur Robert Louis Stevenson, avec qui il entretiendra une longue correspondance. Lui-même n'hésite jamais à jouer du surnaturel : dans *Le Signe des quatre* (1890), un visage grimaçant flotte dans les airs, et dans *Le Chien des Baskerville* (1902), un chien gigantesque, démoniaque, est aperçu dans la lande. Et qui est Sherlock Holmes, sinon un être lui-même surnaturel, qui ne dort ni ne mange, qui lit les signes, voit ce que les autres ne voient pas – donc l'invisible –, et dont le cerveau semble fonctionner comme un ordinateur, une I.A. ? Dans sa préface à cette très belle édition des *Sherlock Holmes* dans la Pléiade, Alain Morvan va même jusqu'à le comparer à un vampire. Dans *Frankenstein et autres récits de terreur et d'anticipation,* qui paraît chez Bouquins, on trouvera des textes inédits de Mary Shelley. Ils ont tous trait à l'après-mort : dans *Des Fantômes,* l'écrivaine interroge la possibilité de l'existence de ceux-ci, et dans *Roger Dodsworth, ou l'Anglais revenu à la vie,* elle imagine un homme de l'époque élisabéthaine conservé dans la glace pendant deux cents ans et qui se réveillerait à son époque. Mais si Shelley et Conan Doyle ont réussi à mettre en échec leur propre mort, c'est grâce à leurs personnages qui, en passant l'épreuve du temps et en devenant mythiques, leur assurent l'immortalité. Seuls les récits créent les mythes.





Nelly Kaprièlian

Frankenstein et autres récits de terreur et d'anticipation de **Mary Shelley** (Bouquins/"La Collection"), 864 p., 34 €. En librairie.
Sherlock Holmes I, II d'**Arthur Conan Doyle** (Gallimard/"Bibliothèque de la Pléiade"), 2320 p., 124 €. En librairie.

←
Le monstre de Frankenstein (joué par Glenn Strange) dans *La Maison de Frankenstein* d'Erle C. Kenton (1944).



MÉMOIRES de Marlene Dietrich

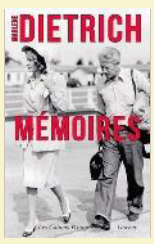
MONSTRES SACRÉS - MONSTRES SACRÉS

Rééditée en poche, l'autobiographie de la star révèle une femme libre et engagée dont l'esprit et l'humour explosif ne finissent pas de nous enchanter.

Pour condenser la singularité de Marlene Dietrich, Jean Cocteau écrivit : *"Votre nom débute par une caresse et s'achève par un coup de cravache. Vous portez des plumes et des fourrures qui semblent appartenir à votre corps comme les fourrures des fauves et les plumes des oiseaux."* Autrement dit, un alliage d'acier et de soie qui serait l'essence de son mythe. N'était que Dietrich a toujours récusé son soi-disant mythe, qu'elle qualifiait de *"foutaise"*.

C'est une des raisons qui l'incita, au crépuscule de sa vie (1977), à écrire ses mémoires, d'abord pour contrarier les *"malentendus"* distillés par ses biographes non autorisés, mais surtout pour offrir à *"ceux qui* [l]*'ont appréciée"* un récit de sa longue carrière d'actrice puis de chanteuse.
Une pléthore de confidences qui pourtant ne franchissent jamais la frontière de son intimité. *"Parler de ma vie ne m'intéresse pas"*, prévient-elle. Ce qui ne l'empêche pas, née en 1901, de consacrer un premier chapitre à son enfance berlinoise dans une famille aisée (gouvernante, précepteur) où elle apprend passionnément le français. Un bonheur brutalement interdit à l'automne 1914 pour cause de patriotisme *"barbare"*. La petite blonde *"blafarde"* se vit alors comme une ennemie intérieure. *"À cette pensée, je m'évanouis."* Première solitude, première détresse. Il y en aura beaucoup d'autres, bien que l'épanchement larmoyant ne soit pas son style.
Ce qui la galvanise au long cours, c'est ce qu'elle appelle son *"laisser-aller"*, qui la rend indifférente à une gloire aussi subite que subie. Actrice de films modestes, elle a 29 ans quand Josef von Sternberg en fait son *Ange bleu*. Suivront une kyrielle d'autres chefs-d'œuvre signés par quelques géants : Sternberg à six reprises, Alfred Hitchcock, Orson Welles, Billy Wilder, Fritz Lang. Et quelques navets qu'elle qualifie comme tels, où elle est la partenaire de stars masculines (Gary Cooper, John Wayne) *"qui ont un pois chiche à la place du cerveau"*. Même acidité pour ceux qu'elle nomme les interprètes *"ouais"* : *"Jouer ce n'est pas dire 'ouais', prononcer des monosyllabes ou émettre des sons incompréhensibles."* Rares exceptions à ses yeux : Charles Laughton, Mae West, Spencer Tracy et Jean Gabin, *"le super-homme"*.
Le laisser-aller de Marlene est aussi un humour à tout-va. *"Peut-être mes lecteurs riront-ils un peu avec moi."* Pourquoi peut-être ? Il n'est guère d'évocation qui ne soit assortie de saillies hilarantes. En 1944 en Italie, où elle divertit et soigne les GI, elle doit traverser un champ de mines avec l'acteur Jean-Pierre Aumont, engagé dans un bataillon des Forces françaises libres. *"Vous êtes jeune, je vais donc vous précéder. Comme ça, si j'explose, vous saurez où il ne faut pas poser vos pieds."* Autre sommet, son autopsie de la cérémonie des Oscars : *"Quel cirque ! Monter sur scène quatre à quatre pour remercier l'assistance, de la dame pipi au metteur en scène 'sans lequel je n'aurais jamais pu' etc. J'aimerais entendre un acteur déclarer : 'J'y suis arrivé tout seul, je n'éprouve aucune reconnaissance envers personne, je mérite cent fois mon Oscar.' Ce serait désopilant."*

Gérard Lefort



Mémoires de **Marlene Dietrich** (Grasset/"Les Cahiers Rouges"), traduit de l'anglais (États-Unis) par **Boris Mattews** et **Françoise Ducout**, 352 p., 16 €. En librairie.

↑ Marlene Dietrich photographiée en 1930.

Eugene R. Richee/Ullstein Bild via Getty Images

LA MORT DE C. de Gabrielle Wittkop

La réédition de deux textes d'une autrice culte., qui offre une belle porte d'entrée dans son œuvre sulfureuse.

Dans la préface de *La Mort de C.*, qui ressort cette année en poche chez Gallimard, dans la collection "L'Imaginaire", après une première publication chez Bourgois en 1975 et une réédition en 2001 chez Verticales, Yannick Haenel présente l'œuvre de Gabrielle Wittkop comme une sorte d'antidote à *"la platitude rassurante qui prévaut assez souvent dans la littérature contemporaine"*. Il invite à redécouvrir cette disciple littéraire de Sade, *"aristocrate libertaire"* comme la décrivait l'éditeur Bernard Wallet, *"libertine cosmopolite"* comme elle se définissait elle-même et autrice du *Nécrophile* (1972).
Les deux courts textes rassemblés sous le titre *La Mort de C.* (le roman éponyme et *Le Puritain passionné*) sont deux formidables portes d'entrée dans une œuvre foisonnante qui ne cesse d'être redécouverte. On y retrouve la richesse de la langue de Wittkop et l'étrangeté de ses ambiances et de ses personnages. Dans le premier, elle s'inspire de l'assassinat de l'un de ses amis à Bombay (aujourd'hui Mumbai) et imagine les quelques heures précédant sa mort, multipliant les hypothèses dans une boucle obsessionnelle. Le deuxième est un texte vénéneux sur la passion dévorante d'un homme pour les tigres, dont les visages sont autant de "*labyrinthes*". Les deux textes, lus en miroir, offrent deux réflexions métaphysiques sur l'énigme de la mort. Puisque *"la vie de C. n'a pas d'autre sens,* écrit Wittkop, *que celui qu'elle acquiert par la mort"*. **Pauline Le Gall**

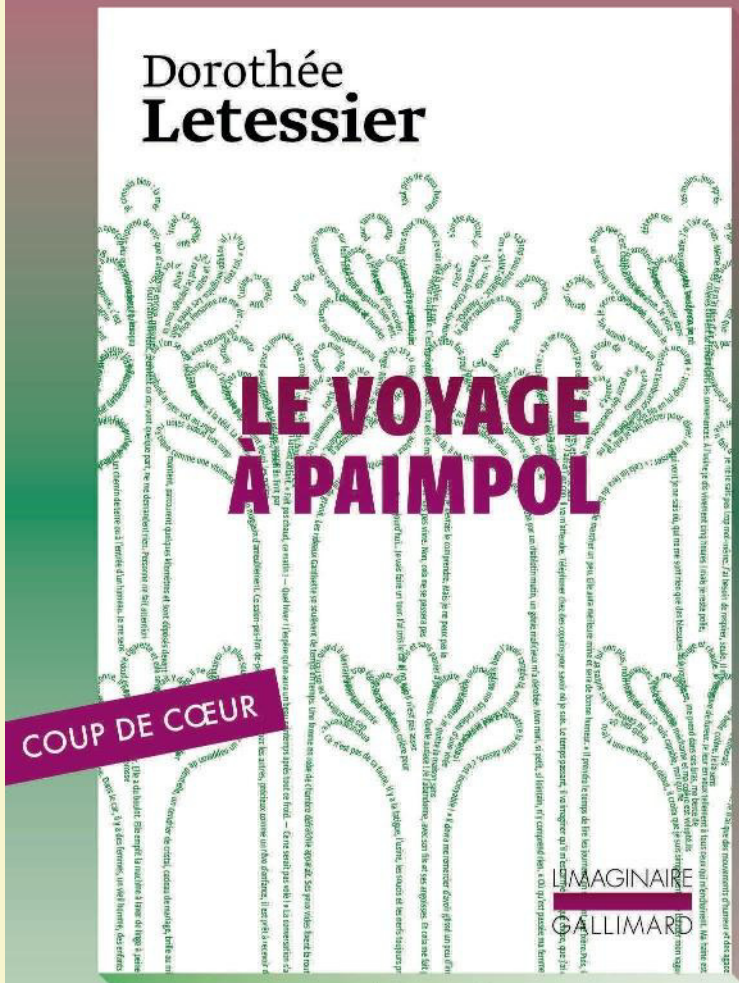


La Mort de C. suivi du *Puritain passionné* de **Gabrielle Wittkop** (Gallimard/ "L'Imaginaire"), 176 p., 11 €. En librairie.



Archives Gabrielle Wittkop

OSEZ L'IMAGINAIRE



Préfaces de Maylis de Kerangal et Rebecca Zlotowski

« Paimpol est le nom de la fiction de soi rendue enfin possible. »
Maylis de Kerangal

« Elle est drôle, Dorothée Letessier, drôle et directe mais je crois que c'est quand elle dit l'érotisme que la charge politique du texte paraît et perdure. »
Rebecca Zlotowski

L'IMAGINAIRE
GALLIMARD

MONSTRES SACRÉS - MONSTRES SACRÉS -

LE TRICHEUR et *LA CORDE RAIDE* de Claude Simon

Avec ses deux premiers textes réunis en un seul volume, c'est l'occasion de (re)lire celui qui a chamboulé la littérature, renouvelé le roman et reçu le prix Nobel.

Publiés au Sagittaire en 1945 et 1947, repris par Minuit mais épuisés depuis longtemps, *Le Tricheur* et *La Corde raide* sont aujourd'hui réunis en un seul volume. Quarante ans après l'attribution du Nobel de littérature à l'auteur de *L'Acacia* (1989), et vingt ans après sa disparition, la réédition de ces livres *"restitue le premier maillon de la chaîne d'écriture qui constitue l'œuvre de Claude Simon"*, explique sa biographe Mireille Calle-Gruber.

Né en 1913 d'un père militaire disparu très vite durant la Première Guerre mondiale, engagé volontaire dans la guerre d'Espagne, mobilisé en 1939 et envoyé dans un camp de prisonniers en Allemagne d'où il parvient à s'évader, mort en 2005, Claude Simon a traversé le XX^{e} siècle et ses horreurs. Elles resurgissent dans ses livres, comme une matière obsédante qui ne le laisse pas en paix. Mais l'intérêt est ailleurs : dans la phrase simonienne elle-même.

"Ils se trouvaient maintenant dans une grande prairie." Ainsi débute *Le Tricheur*, qui met en scène un jeune couple en fuite, errant à travers la campagne. Flux de pensées comme un torrent, dialogues enchâssés, souvenirs entêtants : dès ce premier livre, Claude Simon bouscule l'art du récit, jette à terre le roman traditionnel, cherche à mettre en place une langue au plus près des émotions, travaille un fil narratif où règnent l'incertain, le diffus, le doute. On trouve dès ce premier texte des motifs qui viendront hanter toute l'œuvre de l'auteur : l'incompréhension dans le couple, les souvenirs angoissants d'une adolescence dans l'internat d'un collège religieux, la violence brute de certaines rencontres, le paysage comme un reflet des angoisses intimes des personnages.

"Je raconte seulement ce que j'ai vu et je cherche à comprendre si tout cela avait un sens et pourquoi ces choses se passaient ainsi." *La Corde raide* est une sorte de journal de guerre. L'auteur nous plonge dans le labyrinthe des pensées de son narrateur qui se souvient des anarchistes espagnol·es à Barcelone en 1936, d'un voyage en URSS en 1937, de sa mobilisation pour le front en 1939. L'auteur accumule ici des scènes de chaos d'où émergent des visages, soldats croisés dans le tumulte, civils surgis d'on ne sait où durant la débâcle, tout un univers qui deviendra le matériau de livres suivants, notamment *La Route des Flandres* (1960) ou *Le Palace* (1962). Mais le texte revêt aussi une dimension presque philosophique. Car ce narrateur qui a vu la mort de près s'interroge sans cesse sur les notions de courage, de destin, de domination, de fatalité, d'humanité. La remise en circulation de ces deux textes est d'importance, comme une porte d'entrée permettant d'aborder cette œuvre unique. Et celles et ceux qui ont lu le Prix Nobel s'y replongeront avec une émotion rare, car ils constituent un précieux document : l'exemple d'une écriture en train de se construire.

Sylvie Tanette



Le Tricheur et *La Corde raide* de **Claude Simon** (Les Éditions de Minuit), 464 p., 23 €. En librairie.



← Claude Simon (à droite) en 1936, à Barcelone.

Courtesy of Les Éditions de Minuit

CONTRE VENTS ET MARÉES de Nicola Attadio

Dans cette biographie passionnante et très documentée, l'auteur italien revient sur le travail de Nellie Bly, pionnière du nouveau journalisme et spécialiste des reportages en immersion.



↙ Nellie Bly.

En 2021, un article du *New Yorker* rendait hommage aux femmes journalistes de la fin du XIXe siècle, qui ont complètement révolutionné le métier avec leurs reportages en immersion et leur volonté de dénoncer les injustices à l'œuvre dans leur pays. Si l'histoire les a longtemps mises de côté, comme le note l'autrice de l'enquête, elles sont depuis quelques années mises en avant au gré de la sortie de leurs textes, de bandes dessinées qui leur sont dédiées, de thèses universitaires ou de biographies, bref d'un intérêt médiatique accru pour les figures de *"pionnières"*. Nellie Bly, née Elizabeth Cochrane en 1864, fait partie de ces journalistes avant-gardistes que l'on redécouvre avec bonheur depuis une dizaine d'années, grâce notamment à la parution de ses écrits aux Éditions du sous-sol (entre 2015 et 2016). Et c'est aujourd'hui une biographie très documentée qui nous propose de plonger dans la vie et le travail de cette pionnière d'un "nouveau journalisme" à la subjectivité assumée, qui sera popularisé dans les années 1970 par des hommes comme Hunter S. Thompson.

En dix chapitres resserrés et captivants, le journaliste italien Nicola Attadio retrace les grands événements de la vie de Bly : son enfance marquée par le décès brutal de son père, son désir féroce d'indépendance, la lettre pleine de rage qu'elle écrit en réponse à un article misogyne du *Dispatch* et qui lui vaut d'être *"la première salariée féminine"* du journal et, surtout, ses reportages *undercover* qui deviendront sa signature. Attadio raconte notamment les coulisses de son article révélant les conditions indignes dans lesquelles plus de mille femmes sont détenues à l'asile de Blackwell's Island, pour lequel elle a dû simuler une maladie mentale, ou son célèbre tour du monde qu'elle boucle en 72 jours, plus rapidement que le personnage de Jules Verne. À chaque étape de sa vie, Bly refuse les limites imposées aux femmes de son époque. Quand son rédacteur en chef veut la cantonner aux pages *"société et mode"*, elle décide de partir à Mexico en tant que freelance. *"J'ai soutenu leurs regards,* écrit-elle, *et leur ai montré qu'une jeune Américaine libérée peut se débrouiller en toute circonstance sans l'aide d'un homme."* Attadio trouve un équilibre très juste entre biographie, récit épique d'une vie rocambolesque, analyse du style de Bly et recontextualisation fine et précise des enjeux de l'Amérique de la fin du XIXe siècle. À l'heure des *fake news* et d'une certaine méfiance envers les journalistes, Attadio insiste à chaque chapitre sur les engagements profonds de celle qui a toujours mis sa plume au service des plus défavorisé·es, allant jusqu'à mettre sa rubrique à disposition de celles et ceux qui cherchaient du travail ou avaient besoin d'aide. *"Telle est peut-être la clef du journalisme de Nellie Bly,* écrit Attadio, *la presse n'a de sens, à ses yeux, que si elle brise le mur de l'indifférence et nous montre ce que nous refusons de voir."*



Pauline Le Gall

Contre vents et marées – L'histoire extraordinaire de Nellie Bly de **Nicola Attadio** (Les Éditions du Portrait), traduit de l'italien par **Nathalie Bauer**, 184 p., 21,90 €. En librairie.

Bettmann Archive/Getty Images



←
Graham Greene
en 1930.

DEUX HOMMES EN UN et *LE MINISTÈRE DE LA PEUR* de Graham Greene

La nouvelle traduction de deux romans nous fait redécouvrir cet auteur majeur, ex-agent du MI6. Une œuvre qui capture les convulsions et l'angoisse du XXe siècle, à (re)lire d'urgence.

Graham Greene ? Souvenir brumeux d'une production pléthorique (romans, nouvelles, pièces de théâtre), rangée sur l'étagère des lointaines lectures. La connaissance de Greene fonctionne aussi (surtout ?) par ouï-dire, c'est-à-dire par cinéma interposé, nombre de ses romans ayant suscité des adaptations mémorables par quelques réalisateurs fameux. Entre autres, Fritz Lang (*Espions sur la Tamise*, 1945), Joseph Mankiewicz (*Un Américain bien tranquille*, 1958) ou George Cukor (*Voyages avec ma tante*, 1972).
La réédition de deux romans de Greene, qui sera suivie en 2026 et 2027 de sept autres titres, permet de dissiper la grisaille de la mémoire et, surtout par la grâce d'une nouvelle traduction décapante de Claro, de redonner des couleurs à cet auteur trop mésestimé.
Même si le premier opus, *Deux Hommes en un*, qui est aussi le premier roman du jeune Greene (24 ans) paru en 1929, est loin d'être renversant.
Au XIXe siècle, une nébuleuse histoire de contrebandiers trahis par un des leurs. Dans une postface inédite, William Boyd, empathique mais lucide, parle *"d'éléments assez mélodramatiques et alambiqués"*. Mais le même Boyd croit détecter dans *Deux Hommes en un* des obsessions qui irrigueront l'œuvre ultérieure de Greene : la lâcheté, la fuite, le remords, la schizophrénie. La preuve en effet avec *Le Ministère de la Peur* (1943), écrit en direct du Blitz qui ravage Londres. La description des bombardements est d'autant plus puissante qu'elle est parcourue d'une étrange fascination quasi esthétique pour la destruction. *"Un magasin de parapluies brûlait au coin d'Oxford Street"*, écrit sobrement Green, nous laissant libres d'interroger la singularité surréaliste de cette évocation.
Cette appétence pour le délabrement est en osmose avec celle du personnage principal, Arthur Rowe, dont on apprend pas à pas qu'il est hanté par un passé cataclysmique : meurtrier compassionnel de sa femme gravement malade, il est tout juste sorti d'un séjour en asile psychiatrique. Le présent de cet homme branlant ne vaut guère mieux. À la suite d'un quiproquo, il gagne dans une kermesse un gâteau (piégé) qui ne lui était surtout pas destiné. Il est dès lors englué dans une affaire d'espionnage au profit des nazis, ourdie par les membres d'un interlope *"ministère de la Peur"*. Là encore, l'ambiguïté nous alpague, car cet imbroglio de *nonsense* donne enfin un sens à la vie d'Arthur Rowe, dont il est dit en filigrane qu'elle n'est qu'une colossale aberration.
Le récit est *"un dédale de ruines"*, comme le souligne Claro dans la postface de sa traduction : ruines réelles et surtout ruines mentales, où l'enfance du héros revient comme un boomerang à tout casser. *Le Ministère de la Peur* est le formidable portrait d'un homme sous l'emprise de la terreur. Un homme malgré lui, "sans qualités" à la Musil, un zombie à qui il arrive de parler avec les morts et qui, dans une Angleterre *"fantômisée"* par la guerre, vit son cauchemar somnambulique, entre sommeil et éveil, comme unique raison d'être. **Gérard Lefort**





Deux Hommes en un et *Le Ministère de la Peur* (Flammarion) de **Graham Greene**, traduits de l'anglais par **Claro**, 352 et 384 p., 20 € le volume. En librairie.

Mondadori via Getty Images

Dans le dernier roman d'Olivier Adam,
la violence des hommes déferle
sur les rives du lac d'Annecy.
Préparez-vous à nager en eaux troubles...

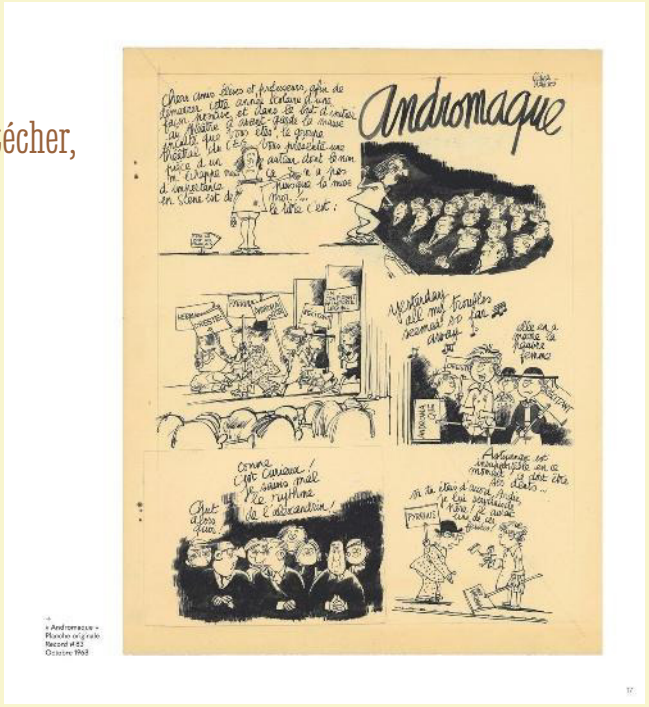


En poche chez J'AI LU

L'ART DE BRETÉCHER

MONSTRES SACRÉS - MONSTRES SACRÉS

Cette belle monographie permet la visite transversale de l'œuvre majeure de Claire Bretécher, morte en 2020 mais toujours actuelle.



Feuilleter ce beau livre, c'est s'exposer parfois à une interrogation irrationnelle : y a-t-il eu plusieurs Bretécher ? La Française aurait pu se contenter de rester la dessinatrice pour la jeunesse qu'elle fut à la fin des années 1960, celle qui réalisait en couleurs directes une double page sur la mode à la plage. Bretécher aurait pu, aussi, n'être que cette peintre portraitiste au style original qu'on découvre à la fin de ce volume. Mais cette grande autrice a été les artistes qui précèdent, ainsi que d'autres : une dessinatrice humoristique, une sociologue graphique...

Pendant d'une riche exposition donnée au musée de la BD d'Angoulême, cette monographie suit logiquement un fil chronologique et l'évolution aussi bien technique qu'intellectuelle de son sujet. Grâce à la reproduction de quantité de planches originales – parfois construites avec des bouts de scotch, comme des puzzles dont une pièce viendrait à manquer –, on a dans les mains une autobiographie déguisée de l'indépassable Bretécher. Dans certaines planches publiées dans le magazine *Pilote*, elle aborde avec un humour déjà coupant des sujets comme le stylisme ou le féminisme, auxquels ses collègues mâles n'osent s'attaquer. En fondant en 1972 *L'Écho des savanes* (avec Gotlib et Mandryka), sur le modèle des comics underground américains, elle est à l'initiative d'une révolution dont témoignent ici les pages des *Aventures de Doudou Daffodil* et sa scène de violence sexuelle. Et, bien sûr, il y a le chef-d'œuvre satirique *Les Frustrés*, perfection de mise en scène et d'observation qui raconte l'époque qui l'a vu naître – de 1973 à 1981 –, mais aussi la nôtre. Une planche titrée *Salle commune* parle avec une économie de moyens folle – douze cases représentant un couple au lit – de l'ego et des problèmes de communication. Sur l'air de *"comment tu peux supporter quelqu'un d'aussi malade que moi"*, un homme monologue sur ses pseudo-malheurs, inconscient des mimiques moqueuses de la femme à côté de lui. Tout ici est juste et vif, exactement ce que Bretécher cherchait – les nombreux brouillons présents ici le prouvent. **Vincent Brunner**



L'Art de Bretécher (Dargaud), 256 p., 50 €. En librairie.

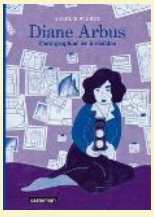
DIANE ARBUS – PHOTOGRAPHIER LES INVISIBLES d'Aurélie Wilmet

Avec cette biographie dessinée teintée de fantastique, la dessinatrice belge rend un hommage enflammé à la photographe américaine.



"J'ai toujours eu l'impression que sans mon appareil photo, j'allais disparaître, et ce sentiment ne cesse de s'accentuer avec le temps." Cette phrase en voix off surmonte un paysage bleuté, entouré par une sorte de brume violette. Parfois en d'autres teintes, elle accompagne discrètement sa protagoniste, Diane Arbus – et jamais Aurélie Wilmet ne la dissipe, tant elle semble symboliser l'incursion du romanesque dans la biographie. L'autrice préfère préserver le mystère dans l'œuvre de la photographe américaine ; son envie de *"capturer le mal"* avouée à sa professeure Lisette Model et les séquences d'ouverture et de conclusion témoignent de son attirance pour le fantastique. Ce que confirme l'épigraphe sortie du *Twin Peaks* de Lynch, qui se termine par la formule magique *"Fire walk with me"*.

Ce n'est donc pas un hasard si les flammes servent aussi de motif à ce biopic poétique et peu académique. Arbus brûle à la fois de désir et de désespoir – elle a mis fin à ses jours à 48 ans. Avec son trait doux et rêveur, ses cases aux bords arrondis, Aurélie Wilmet ne cherche ni le réalisme, ni le Grand-Guignol. Alors qu'Arbus, fascinée par *Freaks* de Tod Browning, aimait avoir devant son objectif des personnes au physique étonnant – tel Eddie Carmel, 2,74 m, surnommé le "géant juif" –, la dessinatrice montre leur humanité plutôt que leur différence. **Vincent Brunner**



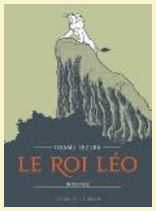
Diane Arbus – Photographier les invisibles d'**Aurélie Wilmet** (Casterman), 216 p., 29,95 €. En librairie.

Bretécher/Dargaud · Aurélie Wilmet/Casterman

LE ROI LÉO d'Osamu Tezuka

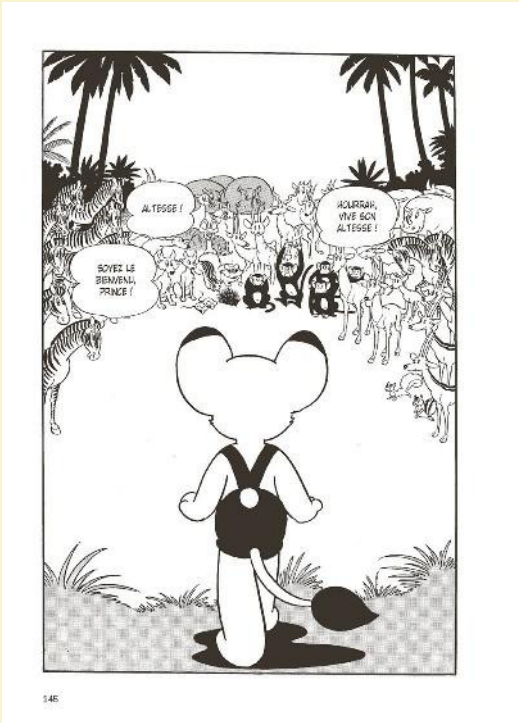
Longtemps indisponible, ce manga de jeunesse signé par un géant du genre reste, malgré les clichés, un chef-d'œuvre de narration humaniste.

En 1950, Osamu Tezuka n'a que 22 ans. Le mangaka n'a pas encore inventé l'un des personnages qui le rendra célèbre *(Astro, le petit robot)* – cela arrivera deux ans plus tard. Il n'a pas non plus le recul pour revenir sur le douloureux après-guerre du Japon (*Ayako*, 1972). Lui qui est encore un jeune auteur – sa carrière durera près de quatre décennies – a l'esprit attiré par l'aventure. Marqué par les films mettant en scène Tarzan ainsi que par l'humour *slapstick* à la Chaplin ou Keaton, il se lance dans un grand feuilleton se déroulant en Afrique autour d'un jeune lion blanc, Léo, dont le père a fini en peau de bête.
Rempli de gags, le manga n'échappe pas aux stéréotypes propagés par les films occidentaux dont Tezuka était friand – un avertissement liminaire évoque justement les *"représentations caricaturales qui ne sont plus en phase avec notre époque"*. Une fois ceci pris en compte, il est difficile de résister à ce récit d'apprentissage qui, s'il est



destiné avant tout à la jeunesse, a conservé tout son souffle héroïque jusqu'à son final déchirant. Adapté par Tezuka lui-même en série animée, ce *Roi Léo* semble bien, malgré les dénégations, être l'une des inspirations du film de Disney *Le Roi lion*. **Vincent Brunner**

Le Roi Léo d'**Osamu Tezuka** (Delcourt/Tonkham), traduit du japonais par **Jacques Lalloz**, 560 p., 29,99 €. En librairie.



Osamu Tezuka/Delcourt/Tonkham



BRECHT EVENS

21 JUIN > 16 NOV. 2025

LE REPAIRE DE LA MÉDUSE

MUSÉE THOMAS HENRY
CHERBOURG.FR

CHERBOURG en Cotentin · MUSÉE THOMAS HENRY · Les Inrockuptibles · LES ARTS DESSINÉS · LIBRAIRIES CANAL BD



Jean-Louis Fernandez – coll. Comédie-Française

Démesure poétique

SPECTACLE DU MOIS - SPECTACLE -

En huit heures de spectacle, Éric Ruf et la troupe de la Comédie-Française s'emparent de l'immense *Soulier de satin* de Paul Claudel pour une célébration de l'art dramatique qui défie le temps.

Après plus de dix ans d'exercice, Éric Ruf quittera ses fonctions d'administrateur général de la Comédie-Française avec cette création majestueuse, idéalement reprise dans la Cour d'honneur du Palais des Papes. Parmi les multiples raisons qui ont motivé le choix de monter cette pièce hors norme, on en retiendra une qui associe la démesure poétique au rappel d'un geste de résistance politique : c'est entre les murs du Français qu'a été créé *Le Soulier de satin*, mis en scène par Jean-Louis Barrault, en 1943 – c'est-à-dire en pleine Occupation. Si le monde de la culture (en général) et du théâtre (en particulier) s'inquiète de l'effet conjugué des coupes budgétaires et de la montée inexorable de l'extrême droite, la troupe de la maison de Molière semble bien armée pour affronter l'avenir, après qu'Éric Ruf l'a enrichie,



Christophe Raynaud de Lage

renouvelée et diversifiée sous ses trois mandats.
C'est à l'un des derniers comédiens engagés, Baptiste Chabauty, que revient le rôle de Don Rodrigue, le personnage autofictionnel de Paul Claudel, fringant conquistador lorsque démarre le spectacle, vieillard amputé et vendu comme esclave près de huit heures plus tard au terme de la représentation.
Un espace nu pour un temps gigogne : nous voici embarqué·es dans l'épopée amoureuse entre Don Rodrigue et Doña Prouhèze (Marina Hands), qui, pour être impossible, n'en consume pas moins leurs êtres pendant deux décennies, que Paul Claudel découpe et éparpille en quatre journées. Preuve s'il en est qu'il est plus facile de conquérir les terres que les cœurs et que la violence parvient plus vite à ses fins que l'intégrité d'une âme déchirée entre l'exigence de la foi et l'ouragan de la passion.
Après avoir déambulé sur l'immense plateau nu, les acteur·rices se faufilent au milieu du public le long d'une passerelle qui enjambe le quatrième mur et multiplie les entrées et sorties des personnages.
L'Annoncier que campe avec bonheur Serge Bagdassarian ouvre alors les festivités : *"Il faut que tout ait l'air provisoire, en marche, bâclé, incohérent, improvisé dans l'enthousiasme!* […] *L'ordre est le plaisir de la raison : mais le désordre est le délice de l'imagination."*
Pour embrasser cette cavalcade échevelée d'amours contrariées, d'ambitions nobles ou fielleuses, toutes également soumises à l'indomptable course du temps, Éric Ruf fait du plateau le carrefour de tous les théâtres : vaudeville, tragédie, farce, comédie, sans oublier le ballet-théâtre cher à Molière à travers la présence des musicien·nes aux côtés de la troupe dans une forme olympique. Rien ne manque à la fête.
Fabienne Arvers

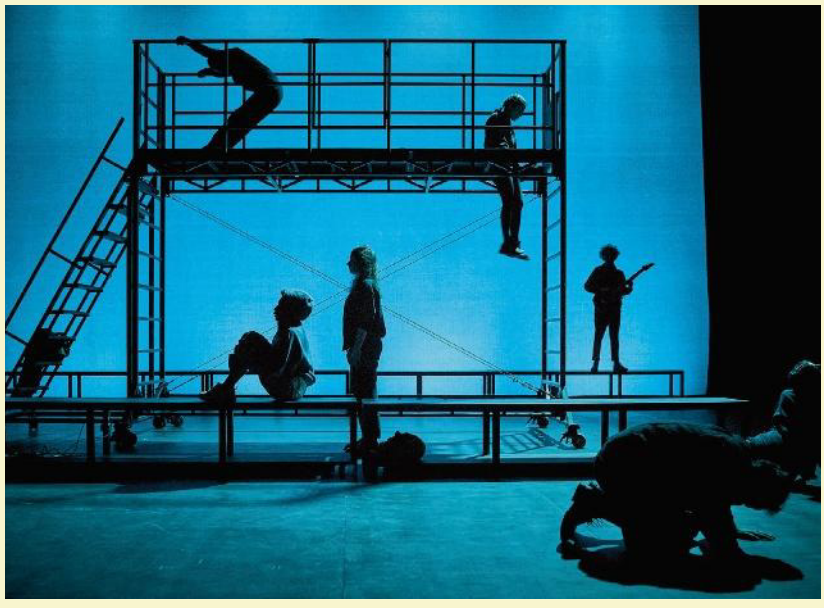
Le Soulier de satin, texte **Paul Claudel**, version scénique, mise en scène et scénographie **Éric Ruf**, avec **Alain Lenglet**, **Florence Viala**, **Coraly Zahonero**, **Laurent Stocker**… Au Festival d'Avignon, du 19 au 25 juillet.

TAIRE de Tamara Al Saadi

L'artiste d'origine irakienne évoque la souffrance de la jeunesse placée par l'Aide sociale à l'enfance. D'une rare intensité.

Pas plus d'un mot par titre, percutant comme une flèche. De *Place* en 2018 à *Taire* cette année, Tamara Al Saadi fait de l'économie de moyens un geste théâtral d'une rare intensité. *Taire* accueille ainsi le public avec un tableau noir portant l'inscription : *"Enfant : 'infans' en latin/'celui qui ne parle pas.'"*
C'est moins celui ou celle qui se tait que celui ou celle que l'on fait taire. Tamara Al Saadi combine deux récits, l'un antique, l'autre contemporain, pour sonder le silence, le mutisme d'une jeunesse en souffrance. Se nourrissant de l'*Antigone* d'Eschyle, l'héroïne tragique de la résistance, l'artiste met en regard son histoire, sa généalogie "dysfonctionnelle" et son refus résolu de se plier à la loi de Créon avec celle d'une adolescente d'aujourd'hui, Eden, bringuebalée de famille d'accueil en foyer d'hébergement par l'Aide sociale à l'enfance (ASE).
Un projet né à la suite du programme Adolescence et territoire(s), avec des jeunes de Paris et de banlieue, qui devait se poursuivre à Marseille ainsi qu'à Gaza et Ramallah, en Palestine. *"Le 7-Octobre a tout annulé. J'ai voulu arrêter le projet. J'étais tellement interdite après les massacres commis par le Hamas, le génocide à l'encontre des civils palestiniens et la violence coloniale israélienne que je ne savais plus comment appréhender les choses."* Comme un écho à sa propre adolescence, lorsque les États-Unis ont attaqué l'Irak, son pays de naissance, que ses parents ont fui lors de la première guerre du Golfe. Après la sidération est venu le besoin de rencontrer des jeunes gens en détresse pour nourrir le personnage d'Eden.
La magie du plateau et l'immense talent des interprètes font le reste : des structures mobiles en guise de décor, une bruiteuse pour souligner le climax des scènes, de la musique live, des chants et de la danse, des costumes et des acteur·rices qui se glissent d'un personnage et d'une époque à l'autre en un battement de cils, à l'exception d'Antigone et d'Eden, pivots inamovibles du récit.
Avec cet art quasi cinématographique du fondu au noir, qui fait la culbute entre les deux héroïnes à la faveur d'un changement de lumière ou d'un jeu d'ombres sur les silhouettes en présence, la fluidité de la mise en scène opère sans accroc ce jeu de miroirs.
Le chœur antique s'en trouve réinventé, à la fois témoin, accompagnant et complice. **Fabienne Arvers**

Taire, texte et mise en scène **Tamara Al Saadi**, avec **Manon Combes**, **Ryan Larras**, **Mohammed Louridi**… Au Festival d'Avignon, du 21 au 23 juillet.



DELIRIOUS NIGHT de Mette Ingvartsen

La chorégraphe danoise invoque la puissance curative de la danse jusqu'à la folie.

Danser à la folie, danser à en perdre la raison… L'histoire est riche de ces mouvements de foule où les corps se rebellent contre l'Église, où les communautés s'unissent dans des transes, où des crises se terminent en cérémonie. Mette Ingvartsen les cite dans l'avant-propos de sa création, *Delirious Night* : danse dite "de Kolbeck" ou bal des folles de La Salpêtrière. La matière est féconde, mais il ne s'agit pas de se plonger dans le bain du passé, plutôt de révéler les formes contemporaines de ce pouvoir d'agir en dansant.
Le décor est posé : des loupiotes en cascade, des scènes provisoires, un batteur en live (Will Guthrie, imparable). La fête peut commencer et les performeur·ses, du genre fortes personnalités, déboulent des travées du théâtre, le Cultuurcentrum De Factorij aux portes de Bruxelles (dans le cadre du Kunstenfestivaldesarts). Masqué·es, ils et elles débutent une chorégraphie primale, frappent leurs corps en gestes saccadés. Cette nuit délirante va aller crescendo dans un rythme soutenu. On se nargue, on se toise. La folie est collective. Peut-être tout comme la guérison, qui sait ?
Mette Ingvartsen brosse le portrait d'une humanité fragile, libérée des attentes. Elle évoque l'idée de la danse en tant que force curative.
Les circulations au plateau, superbes, sont autant de fuites en avant. Et lorsque les membres sont sur le point de s'engourdir, les voix prennent le relais l'espace d'un chant à tue-tête, trompe-la-mort pour tout dire.
Delirious Night ne manque pas de s'épuiser à mi-parcours, et il faut l'irruption d'un personnage grotesque, sorte de Till l'Espiègle, pour relancer la machine : moqueur, farceur, insolent, ce trublion comme sorti d'une fable du Moyen Âge fait son effet. La pièce ose les courts-circuits, les parasitages en tout genre, s'amuse de son désordre pour mieux faire entendre ces cris de danse.
La Danoise questionne les affects, les sensations liées au corps depuis ses débuts. *The Red Pieces,* autour du nu et de la performance comme armes politiques, avait frappé les esprits. Dans un registre plus casse-cou, elle s'était intéressée également au sport comme métaphore du vivre-ensemble dans *Skatepark,* avec ses interprètes et de vrai·es pratiquant·es de la discipline. À première vue, pas de parenté directe entre le monde plutôt codé du skate et ces danses de nuit tout juste créées. Pourtant, en revendiquant la liberté de bouger, les un·es et les autres affirment un possible acte de résistance à l'ordre établi. **Philippe Noisette**

Delirious Night, chorégraphie **Mette Ingvartsen**, avec **Dolores Hulan**, **Júlia Rúbies Subirós**, **Fouad Nafili**, **Jayson Batut**… Au Festival d'Avignon, du 7 au 12 juillet.



Bea Borgers



Matthias Horn

LE SOMMET de Christoph Marthaler

Le metteur en scène sonde avec humour la fatuité abyssale de nos politiques face à la catastrophe climatique.

En 2017, Christoph Marthaler signait *Tiefer Schweb*, pièce mettant en scène des fonctionnaires de trois pays limitrophes réuni·es dans un sous-marin pour arbitrer la répartition des populations migrantes. N'arrivant à rien, pas même à remonter à la surface. Avec *Le Sommet,* Marthaler s'amuse des différentes acceptions du mot-titre. Six individus se rendent dans un chalet au sommet d'une montagne pour préparer une conférence. Au sujet de quoi ? Mystère. Parfois, ils et elles semblent ne pas le savoir. Ils et elles parlent français, anglais, allemand ou italien. D'obligeants sous-titres nous permettent de comprendre leurs propos, dont l'intérêt est proportionnel au vide existentiel qui les a propulsé·es à un pic de désœuvrement collectif. Mais gare à celui qui use d'un dialecte autrichien. Nous ne saurons jamais ce qu'il a dit car seules ont droit de cité les langues officielles. L'absurdité qui frappe l'humanité dans son entreprise de destruction de la planète atteint son paroxysme. Et les ballons gonflés en forme de bouteilles d'oxygène ne nous sauveront pas de l'asphyxie… Comme toujours avec Marthaler, l'humour est le maître du jeu et s'enchaînent chansons, airs d'accordéon ou séances de sauna, chaque tableau déboulonnant le peu de sens qui tenterait de surgir pour s'en tenir à un seul constat : *"Le temps infini se sert de moi comme d'un bruissement."* Pour finir, après deux crashs d'hélicos censés le ravitailler, le groupe comprend qu'il est coincé là pour quelques années. Tant d'efforts vains condamnés à se rejouer en vase clos, voilà bien le sommet de l'inanité. **Fabienne Arvers**

Le Sommet, conception et mise en scène **Christoph Marthaler**, avec **Liliana Benini**, **Charlotte Clamens**, **Raphael Clamer**, **Federica Fracassi**… Au Festival d'Avignon, du 12 au 17 juillet.

MAGASINS GÉNÉRAUX
LIEU CULTUREL CRÉÉ PAR BETC

PAVILLON DE L'ARSENAL
Centre d'urbanisme et d'architecture de Paris

21 JUIN – 12 OCTOBRE 2025

L'ÉCOLE IDÉALE

EXPOSITION
ENTRÉE LIBRE & GRATUITE





École de plein air, Suresnes (Hauts-de-Seine), France, 1935 - Eugène Beaudouin et Marcel Lods, architectes - Ville de Suresnes (sous l'impulsion du maire Henri Sellier). maître d'ouvrage. Photo © M.I.S. - Musée d'histoire urbaine et sociale de Suresnes

MAGASINS GÉNÉRAUX
MAGASINSGENERAUX.COM
@MAGGENERAUX

COMMISSARIAT : ATELIER SENZU, ANNA LABOUZE & KEIMIS HENNI
EXPOSITION OUVERTE DU MER. AU DIM. DE 14H À 19H
1 RUE DE L'ANCIEN CANAL — PANTIN @ ÉGLISE DE PANTIN

PAVILLON DE L'ARSENAL
PAVILLON-ARSENAL.COM
@PAVILLONARSENAL

ESTIVAL' 41

9 JUILLET - 29 AOÛT 2025

CHARLES PASI · Johnny Jane
Duende · JUAN CARMONA
Tiger Rose · Lewis Evans · Caesaria
Arnaud Fradin & His Roots combo
Jekyll Wood · ARCHIMÈDE

— Festival de musique gratuit —

Plus d'infos sur **departement41.fr**

LOIR&CHER
Notre département

La comédie de l'art

L'EXPO DU MOIS - L'EXPO DU MOIS -

Confrontant son travail aux collections du Centre Pompidou, Maurizio Cattelan dévoile à Metz la part mélancolique de son œuvre, à rebours de son image de trublion désinvolte.



↓
Untitled de Maurizio Cattelan (2001).

Dès l'entrée dans le forum du Centre Pompidou-Metz, l'immense doigt d'honneur *(L.O.V.E.)* sculpté par Maurizio Cattelan accueille les visiteur·ses sur un mode spectaculaire et farceur. Sauf que, sur les côtés, des bancs tapissés de l'artiste Franz West abritent discrètement des corps gisants de SDF. Aspiré par le déshonneur d'un doigt provocateur et la gravité de corps mourants, le regard se perd. Où Cattelan veut-il nous conduire ? Vers le rire ou la tragédie ? Vers le kitsch ou l'âpreté du réel ? Le gag ou la mélancolie ? En semant d'emblée le trouble sensoriel par un jeu sculptural sur les échelles et les images, l'Italien donne le ton de *Dimanche sans fin,* la magistrale exposition qui confronte son travail aux collections du musée d'Art moderne. Où une évidence s'impose : peu d'artistes réussissent autant que lui à imprimer dans la conscience du public la présence de ses formes magnétiques.



Marc Domage/Centre Pompidou-Metz

Une pièce de Cattelan ne s'oublie pas, tellement sa poésie étrange accroche le regard par la puissance visuelle de ses motifs, par son humour noir et la poésie absurde de ses inventions (un ascenseur miniature caché au pied d'un mur), par ses ludiques mises en scène de son personnage, par son usage de l'effroi et du rire entrelacés, par sa capacité à surprendre le·la spectateur·rice, sans cesse cueilli·e par sa facilité à rendre ses visions à la fois familières et ambivalentes. La douceur apparente de deux labradors entourant un poussin suggère autant la menace d'une violence prédatrice que l'innocence d'une empathie animale. Si ses intentions ne sont jamais simples, l'efficacité visuelle de leur incarnation se suffit à elle-même.

Invité au Centre Pompidou-Metz par Chiara Parisi, sa complice depuis des années, qui l'avait déjà exposé en majesté à la Monnaie de Paris en 2016, Maurizio Cattelan semble se livrer ici d'une double manière, autocentrée et ouverte. À un retour sur soi déployé à travers une quarantaine d'œuvres, il mêle un geste d'ambassadeur de l'histoire de l'art, moins pour affirmer de façon autoritaire sa place que pour en saluer la richesse à la lumière de ses propres gestes. En sélectionnant près de 400 œuvres d'artistes-phares du musée (Breton, Duchamp, Anselmo, Gerz, González-Torres, Malévitch, Gaillard, Parreno, Cahn…), il se rend attentif à l'art du XX^{e} siècle en même temps qu'il tombe le masque. Joueur, il dévoile les règles secrètes qui l'animent. À travers quelques œuvres moins connues, Cattelan cherche à contrecarrer sa réputation de clown de l'art contemporain dont on ne retient que les facéties dites grotesques, comme sa fameuse banane scotchée au mur à l'aide d'un ruban adhésif *(Comedian)*. Il l'avoue lui-même dans l'un des cartels *("Mauvais, bon et malentendu")* qui ouvrent chaque chapitre de l'exposition, conçue comme un abécédaire en 27 entrées : *"Le malentendu, c'est l'histoire de ma vie. On m'a souvent pris pour un bouffon, un clown, un comédien ou un provocateur."* Résigné à assumer cette fonction, dont il abuse toujours un peu, quoi qu'il en dise, Cattelan confie avec ce parcours explosif combien il aspire à ce que l'on voie son œuvre autrement que comme une farce légère, pop et désinvolte. *"Je ne me suis jamais senti provocateur. Certaines de mes œuvres ont suscité des réactions que je n'avais pas anticipées, tandis que d'autres, que j'imaginais très controversées, sont passées presque inaperçues"*, écrit-il. De fait, il est frappant de mesurer ici combien son travail semble traversé, au-delà de ses malices, par une inquiétude politique et existentielle, par le sentiment d'une fin, tant la mort et l'angoisse flottent à la surface de sa fantaisie poétique. Beaucoup de ses pièces traduisent une certaine noirceur – trois enfants pendus, inspirés des aventures de Pinocchio *(Sans titre)*, des murs criblés d'impacts de balles *(Morning)*, un squelette encagoulé jouant de la guitare dans une bouteille en verre *(Deaf)*, sa mère en cire enfermée dans un réfrigérateur *(Shadow)*, un clochard écrasé dans un coin *(Andreas e Mattia)*, cinq chevaux empaillés encastrés dans un mur *(Kaputt)*, une peinture murale représentant la plante de pieds abîmés *(Father)*, un éléphant caché sous un drap inquiétant, à la manière d'un activiste du Ku Klux Klan *(Not Afraid of Love)*…

Cattelan rit moins du monde (pas drôle du tout) que de lui-même, comme s'il était toujours traversé par *"le syndrome de l'imposteur"* (c'est lui qui l'avoue) et les traumatismes de l'enfance. *"L'Église, l'école et mes parents étaient à la fois mes cibles et mes bourreaux. C'est peut-être pour cela que j'ai toujours vécu avec un gigantesque sentiment de culpabilité, même pour des fautes dont je n'étais pas responsable"*, écrit-il dans l'un de ses cartels, qui forment par eux-mêmes une pièce centrale de l'exposition tant ils dévoilent une part sombre de son identité. Passionnante par la proposition analytique qu'elle suggère de son travail et renversante par la puissance visuelle de ses formes, *Dimanche sans fin* se traverse comme un samedi, avec la ferveur et l'excitation que seules la beauté et l'invention artistique savent offrir aux pénitent·es. **Jean-Marie Durand**

Dimanche sans fin – Maurizio Cattelan et la collection du Centre Pompidou au Centre Pompidou-Metz, jusqu'au 2 février 2027.

VERTIGO à la Villa Carmignac, Porquerolles

Une déambulation hallucinatoire et contemplative qui happe le regard par la force de ses contrastes et l'intensité de ses mystères.

À chacun·e ses vertiges : quand certain·es, comme James Stewart dans *Vertigo* de Hitchcock, s'évanouissent devant l'appel du vide, d'autres s'affolent pour une émotion esthétique, troublé·es par une forme, une couleur, un trait, un paysage, une vibration. Le vertige engage le corps affecté par une épreuve sensible. C'est à cette expérience d'un état de conscience modifié, propre à une certaine tradition de l'art abstrait, que s'attache l'exposition bien nommée *Vertigo* proposée par la Villa Carmignac sur l'île de Porquerolles. Le "vertige" est ici le mot le plus ajusté pour signifier combien la beauté de paysages incertains et cosmiques a parfois l'effet d'un elixir, sinon d'une drogue hallucinogène.
En rassemblant une cinquantaine d'œuvres exceptionnelles, issues de la collection Carmignac et d'institutions publiques ou privées (Gerhard Richter, Jesús Rafael Soto, James Turrell, Ólafur Elíasson, Yves Klein, Thomas Ruff, Hans Hartung...), le commissaire de l'exposition Matthieu Poirier confronte les visiteur·ses à l'idée qu'ils et elles se font d'une expérience intérieure activée par la contemplation d'œuvres d'art dont le motif commun est l'arrachement à la figuration, aux apparences, au naturalisme de la représentation. Ici, les œuvres se détachent du réel mais pas de la matière, de la nature mais pas du paysage, de l'évidence mais pas du mystère. Leur horizon même n'a pas de limite ; elles offrent une ligne de fuite qui égare et excite le regard, happé par les mirages de vies corsetées, exalté par la contemplation de ce qui résiste à l'immédiateté d'une vérité.

D'une pièce historique de James Turrell (*Prado, Red,* projetant un carré rouge dans une pièce sombre) à une sculpture composée de 453 tubes de métal jaune du pionnier de l'art optique et cinétique Jesús Rafael Soto, *Esfera Amarilla,* suspendue sous le plafond d'eau de la Villa autour de laquelle tourne le·la visiteur·se sans fin pour épuiser son mystère, de sculptures majestueuses d'Ólafur Elíasson à une large série de peintures abstraites (Bridget Riley, Helen Frankenthaler, Flora Moscovici, Isabelle Cornaro, Anna-Eva Bergman…), le parcours oscille entre des couleurs vives et des zones opaques, des troubles et des turbulences, des abîmes et des visions telluriques, des pleins et des déliés.
Si la proposition curatoriale articule subtilement les enjeux de l'abstraction en posant la question de ses effets perceptifs, il est aussi possible de l'oublier un peu pour laisser simplement son corps et son regard se prendre au jeu d'une divagation sensorielle.

Grâce à toutes ces pièces qui troublent la vision et secouent la chair, il est tentant de se dégager du solide cadre narratif qui accompagne et éclaire le parcours structuré en six parties – l'aquatique, le cosmogonique, l'aérien, l'infini, le terrestre et l'abyssal, comme autant de registres visuels associés au paysage. Matthieu Poirier parle à propos de tous·tes les artistes réuni·es d'une *"sensibilité sismique où prédominent l'instabilité, la mutation et le phénomène"*.
Aux côtés de quelques chefs-d'œuvre consacrés, des pièces moins connues s'imposent dans le parcours par leur poésie pénétrante et la magie de leur mystère créatif. D'Ann Veronica Janssens (*Magic Mirrors,* soit deux plaques de verre brisé reflétant des lumières bleues et roses) à Philippe Decrauzat (*newwave,* une longue toile de plusieurs mètres de large, comme une vague qui submerge le regard qu'on lui porte), beaucoup d'artistes jouent avec les distorsions visuelles, comme s'ils et elles cherchaient, dans l'écart avec le réel pur, à nous *"rapprendre à voir le monde"*, selon les mots de Maurice Merleau-Ponty dans *Phénoménologie de la perception.* Ne jamais consentir à être tout à fait à l'aise avec l'évidence du visible, pour laisser le vertige nous envahir et nous faire revivre : le miracle de *Vertigo* tient à sa façon de confronter le regard à l'opacité des formes pour n'y découvrir, au fond, que la clarté du jour. **Jean-Marie Durand**

Vertigo à la Villa Carmignac, île de Porquerolles, jusqu'au 2 novembre.



→ *Esfera Amarilla* de Jesús Rafael Soto (1984).



Fondation Carmignac/Thibaut Chapotot · Laurent Edeline

JEANNE VICERIAL au Lieu Unique, Nantes et à la galerie Templon, Paris

Le travail textile et sensible de la créatrice est exposé à Paris et à Nantes. Une double occasion de découvrir ses fascinantes sculptures "tricotissées", qui invitent à la métamorphose de soi.

La notoriété grandissante de Jeanne Vicerial, qui expose dans deux lieux cet été – Le Lieu Unique à Nantes et la galerie Templon à Paris – s'inscrit dans un double contexte porteur : le moment "couture" du paysage de l'art, confirmé par la curiosité grandissante que le public porte aux arts textiles et à la mode dans les musées (Olga de Amaral, Chiharu Shiota, Louvre Couture, Dolce & Gabbana…), mais aussi l'attention nouvelle des philosophes pour cette part de la création longtemps considérée comme futile et superficielle. Comme le défend Emanuele Coccia dans son récent livre coécrit avec le styliste Alessandro Michele, *La Vie des formes* (Flammarion), les créateur·rices de mode donnent à voir *"la vie là où d'autres ne voient que des apparences, des couleurs et de la géométrie"*. Jeanne Vicerial active sensiblement cette vie des formes à travers ses fascinantes sculptures de fil noir ou blanc, crocheté ou lissé, caractéristiques de sa pratique du "tricotissage" inspirée du tissage musculaire humain comme modèle de conception textile. Ses *"présences"*, comme elle les nomme, épousent des formes indéterminées, presque spectrales, mi-humaines, mi-insectes, échappant à toute catégorisation de genre ou d'espèce, impossibles à raccrocher à une époque (créatures du futur ou d'un passé archaïque ?). *"Qui sont ces intrigantes ?/Dissimulées, masquées"*, se demande la philosophe Claire Marin dans des textes qui accompagnent sur des grandes feuilles volantes les créations de la sculptrice et chercheuse au Lieu Unique. *"Dis-moi qui tu vois/Une reine, une sorcière ?* […]/ *Un être trouble,/aux identités mélangées/ Chimère mi humaine, mi insecte/Mante religieuse ou reine de la ruche,/Combien d'êtres cachés/dans ses alvéoles ?"*, ajoute l'autrice de *Rupture(s)* et *Être à sa place,* qui partage avec Jeanne Vicerial le goût de l'interrogation sur le corps, la peau, les blessures intérieures se dévoilant en surface. Posant ses mots sur ses pièces textiles, la philosophe élargit sa propre palette d'écriture, plus proche ici de la poésie et du fragment que du concept et de la philosophie, pour éclaircir, sans effacer leurs mystères, la dizaine de sculptures. De fils entremêlés en mots entrelacés, l'exposition à deux voix *In Silentio* fête l'étrangeté de ces créatures qui, dans la fermeté de leur silence, disent peut-être quelque chose de nous-mêmes. *"Que vois-tu dans l'étrange miroir qu'elles nous tendent ?"*, se demande Claire Marin, devinant chez Jeanne Vicerial le ressort secret d'un appel à la métamorphose de soi, comme le suggère son autre exposition chez Templon, *Nymphose,* où des présences, nymphes surnaturelles, mi-végétales, mi-animales, nous interpellent. *"Que disent leurs voix intérieures ?/Elles disent non peut-être,/À moins qu'elles ne se réjouissent de ce tour qu'elles nous jouent à ne rien dire"*, suggère Claire Marin, préférant ajuster le mystère Vicerial à l'énigme même de nos regards sur des silhouettes dont les fils sont aussi ceux de la pensée chahutée par le désordre des apparences. **Jean-Marie Durand**

In Silentio de **Jeanne Vicerial** et **Claire Marin** au Lieu Unique, Nantes, jusqu'au 30 août.
Nymphose de **Jeanne Vicerial** à la galerie Templon, Paris, jusqu'au 19 juillet.

L'IMAGE COMME ENGAGEMENT de Marie-Laure de Decker

La redécouverte d'une photographe de guerre passionnante, dont les images sont des instruments de lutte à travers le monde.

La première fois qu'elle est entrée dans les bureaux de l'agence Gamma, ça devait être en 1970 ou 1971. Un photographe maison – Henri Bureau – lui a demandé si elle *"venait pour faire le ménage"*. C'était vrai, mais il fallait entendre l'affaire autrement : c'est à une sorte de ménage symbolique que Marie-Laure de Decker, 23 ans, allait s'attaquer tout au long de sa vie de photographe de guerre, balayant l'idée que le théâtre des opérations est un boys' club. Au fond, personne ne sait quel ressort intime a poussé cette jeune mannequin parisienne à partir en Asie pendant deux ans, après 1968, jusqu'à franchir la frontière avec le Vietnam et prendre en photo les combats, les GI rongés par l'héroïne et trouvant du réconfort chez les prostituées de Saïgon tout en continuant d'obéir aux ordres de massacrer la population. Mais le fait est que ce sont ces images-là, d'une guerre saisie au plus intime, qu'elle est venue apporter à la toute jeune agence photographique : non pas un reportage, mais du matériel réuni patiemment pendant des mois, là où plus personne ne voulait aller tellement cela empestait la mort et le désespoir. Elle y est allée, sans autre carte de visite que son allure impressionnante et son crâne qu'elle avait décidé de raser pour passer inaperçue parmi les soldats.

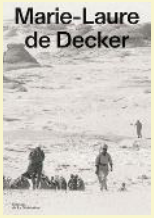
Gamma vient de perdre Gilles Caron (mort en 1970 au Cambodge), le style de Marie-Laure de Decker en est le prolongement : proximité avec le sujet, rapidité des angles, impact de la photographie.

Elle est engagée sur-le-champ et part en Jordanie et au Yémen. Ses images des différentes révolutions vont progressivement se démarquer de l'information elle-même. Elles ont souvent, dans leur composition, un centre vide, absent, qui laisse entrevoir beaucoup d'espoir comme de mystère. Ses images se cherchent un horizon.

Puis vient l'épisode tchadien en 1974. Decker connaît bien le pays, mais cette fois la commande est différente : une archéologue française, Françoise Claustre, y a été enlevée par les rebelles du Frolinat de Hissène Habré. La France de Giscard n'a pas de bons contacts de ce côté-ci de la rebellion et ses efforts sont quasi inexistants. Alors le mari de Françoise Claustre mène son combat autrement : il accepte de se rendre chez les rebelles avec des journalistes qui rendront visible leur lutte anticoloniale. Raymond Depardon et Marie-Laure de Decker partent pour huit jours ; Decker restera finalement trois mois. Et ne cessera de revenir.

Le Tchad deviendra sa base. Plus tard, en 1982, c'est au Chili qu'elle suivra son mari, l'un des principaux opposants à Pinochet.

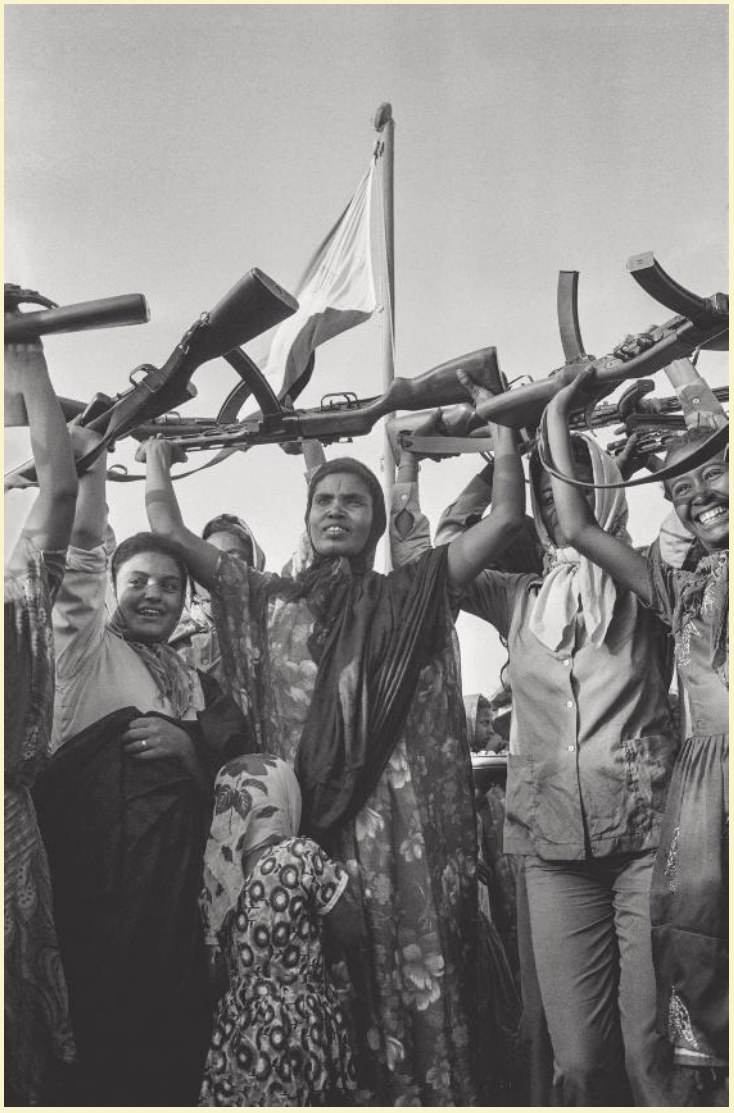
On commence à comprendre que la question que posent ses images, ce n'est pas tant la possibilité d'un *gaze* féminin au sein d'actions de violence politique à des fins révolutionnaires. Non, c'est autre chose qui la divise : comment être politiquement engagée tout en relayant une information qui sert une presse qui travaille parfois main dans la main avec la diplomatie des États ? Comment distinguer chez elle la militante et la photographe, le subjectif et l'objectif ? Ou plutôt, au contraire, comment ne plus les distinguer ? Decker n'est pas une photographe de guerre, elle est une photographe de lutte. Son engagement, nous le redécouvrons cet été via une grande exposition à la MEP, à Paris, ou à travers le catalogue qui l'accompagne.



On regarde le travail trop longtemps méconnu de cette photojournaliste de talent, disparue en 2023, et on y fait allégeance tant il impose le respect. Sans doute l'une des redécouvertes les plus nécessaires de cette année.

Philippe Azoury

Marie-Laure de Decker de **Victoria Aresheva**, **Damarice Amao** et **Paul Bernard-Jabel** (Éditions de la Martinière), 256 p., 45 €. En librairie.
L'Image comme engagement de **Marie-Laure de Decker** à la Maison européenne de la photographie, Paris, jusqu'au 28 septembre.



→
Région de Lahij, Yémen du Sud, 1973.

Marie-Laure de Decker



La France accueille le Brésil

expositions, musique, spectacles, cinéma, fêtes, rencontres…

BRÉSIL FRANCE 2025

1er avr. ↓ 30 sept.

Photographie
Saut d'Ipanoré, 2021
© Courtesy Sao Bruno
Photographie Exposition Paris Plage
Design graphique :
ABM Studio

Organisateurs

Grâce au soutien de

Comité des mécènes de la Saison França-Brasil 2025

Partenaires média

THE PROTOCOL d'Azeen Ghorayshi et Austin Mitchell

Alors que Trump a ouvert la chasse aux personnes transgenres, ce podcast bouleversant s'attache au processus de transition chez les mineur·es.



Depuis son investiture et comme il l'avait promis, Trump s'est lancé dans une guerre contre ce qu'il qualifie de *"délire transgenre"*, notamment en bannissant les personnes trans de l'armée américaine et en mettant fin à l'aide publique pour les soins d'affirmation de genre des mineur·es. Dans cet excellent nouveau podcast en six épisodes du *New York Times* (donc en anglais), la journaliste scientifique Azeen Ghorayshi et le producteur audio Austin Mitchell ont mené deux années durant une enquête approfondie sur le changement de genre chez les mineur·es. *The Protocol* raconte à la fois l'histoire de la médecine de genre chez les jeunes et les luttes juridiques et politiques qui lui sont liées.

Entre les États-Unis et les Pays-Bas, nation pionnière dans ce type de soins, Ghorayshi et Mitchell tentent de comprendre pourquoi l'identité de genre de ces adolescent·es crispe à ce point l'extrême droite américaine. Porté par de nombreux témoignages de personnes concernées et de spécialistes, *The Protocol* est à la fois bouleversant et passionnant. Le podcast rappelle quelques vérités qui, au moment où les enfants trans sont instrumentalisé·es dans le débat politique, ont plus que jamais besoin d'être entendues.

Plus que de santé mentale et de bien-être, on parle de la survie de personnes qui, souvent dès l'enfance ou l'adolescence, savent qu'elles désirent transitionner avant une puberté qui modifiera leur corps de façon plus difficilement réversible. Et si la volonté des personnes est pleinement respectée, le podcast ne manque pas de montrer à quel point le fameux protocole mis en place n'a rien à voir avec un caprice enfantin ou un délire mais avec un besoin vital et simple : la possibilité de faire correspondre son soi intérieur avec son apparence physique.

Bruno Deruisseau

The Protocol d'**Azeen Ghorayshi** et **Austin Mitchell**. Sur *The New York Times* (en anglais).

Les 5 autres pistes du mois

→ *Malcolm X, colère noire* par France Culture

Romain Weber revient en cinq épisodes d'une heure et de façon assez impressionniste sur la vie de Malcolm X, commençant par son assassinat pour remonter ensuite le fil de sa vie.

→ *Histoire de la sextape* par Binge Audio

La journaliste Juliette Livartowski examine des affaires de sextapes (Paris Hilton, Kim Kardashian, Benjamin Griveaux…) et en explore les enjeux : chantage, *revenge porn*, sexisme à l'heure du numérique et de l'impunité juridique.

→ *Enquêter et écrire sur les violences sexuelles* par France Culture

Mécaniques du journalisme revient avec une nouvelle saison consacrée au parcours de la journaliste du *Monde* Lorraine de Foucher qui a notamment enquêté sur l'affaire French Bukkake.

→ *Qui a tué Maurice ?* par Arte Radio

Louise Régent reprend l'enquête d'une mystérieuse affaire de juin 1980 : le corps de son grand-père est retrouvé dans la cave de son cabinet de notaire, sauvagement assassiné à coups de marteau. Entre *cold case* et tabous familiaux.

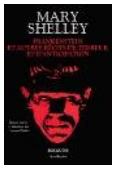
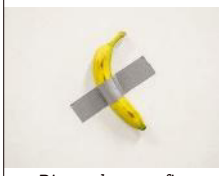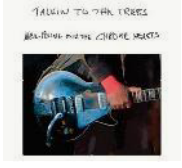
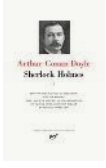
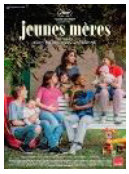
→ *Faire groupe à la campagne* par Making Waves

Réalisé par les étudiant·es du Master journalisme de l'Université de Bourgogne, ce podcast se plonge dans la façon dont le sport, les réseaux sociaux, les clubs du troisième âge et la caserne des pompiers font communauté en milieu rural.


radio
nova
nova
la plage
Écoutez
la webradio d'été de Radio Nova
sur nova.fr et toutes les applis.

LES INROCKS D'OR

CE QU'IL FAUT ÉCOUTER, VOIR & LIRE CET ÉTÉ.

	MUSIQUES	CINÉMAS	SÉRIES	LIVRES	SCÈNES	ARTS
1	 *Moisturizer* de Wet Leg	 *Le Rire et le Couteau* de Pedro Pinho	 *The Bear,* saison 4 de Christopher Storer et Joanna Calo (Disney+)	 *Frankenstein et autres récits de terreur et d'anticipation* de Mary Shelley (Bouquins/"La collection")	 Les Nuits de Fourvière, Lyon, du 2 juin au 26 juillet	 *Dimanche sans fin – Maurizio Cattelan et la collection du Centre Pompidou,* Centre Pompidou-Metz, jusqu'au 2 février 2027
2	 *Talkin to the Trees* de Neil Young and the Chrome Hearts	 *L'Aventura* de Sophie Letourneur	 *Surcompensation* de Benito Skinner (Prime Video)	 *Sherlock Holmes,* 2 tomes d'Arthur Conan Doyle (Gallimard /"Bibliothèque de la Pléiade")	 Montpellier Danse, jusqu'au 5 juillet	 *Dans le flou, une autre vision de l'art de 1945 à nos jours,* musée de l'Orangerie, Paris, jusqu'au 18 août
3	 *I Quit* de Haim	 *Jeunesse (Retour au pays)* de Wang Bing	 *The Agency* de John-Henry et Jezz Butterworth (Canal+)	 *Mémoires* de Marlene Dietrich (Grasset/"Les Cahiers Rouges")	 Les Tombées de la Nuit, Rennes, du 2 au 6 juillet	 *Vertigo,* Villa Carmignac, Porquerolles, jusqu'au 2 novembre
4	 *Hopefully!* de Loyle Carner	 *Enzo* de Laurent Cantet et Robin Campillo,réalisé par Robin Campillo	 *Querer* d'Alauda Ruiz de Azúa, Júlia de Paz et Eduard Sola (Arte)	 *Contre vents et marées – L'histoire extraordinaire de Nellie Bly* de Nicola Attadio (Les Éditions du Portrait)	 Festival d'Avignon, du 5 au 26 juillet	 *Wolfgang Tillmans. Rien ne nous y préparait – Tout nous y préparait,* Centre Pompidou, Paris, jusqu'au 22 septembre
5	 *Deux Paradis* de Domenique Dumont	 *Jeunes Mères* de Jean-Pierre et Luc Dardenne	 *Duster* de J.J. Abrams et LaToya Morgan (Max)	 *L'Art de Bretécher* (Dargaud/"Hors Collection Dargaud")	 Festival d'Aurillac, du 20 au 23 août	 *L'Invention du quotidien,* CAPC, Bordeaux, du 4 juillet au 4 janvier 2026

Disney+ · Prime Video · Paramount+ · Movistar Plus+ · Warner Bros. Television · Cécile McLorin Salvant © Karolis Kaminskas · Mathilde Monnier © Lea Barbieri · *Gadoue* © Christophe Raynaud de Lage · *Rinse* © Gregory Lorenzutti · Cirque Inextremiste · Photo Zeno Zotti, courtesy, Maurizio Cattelan's Archive · Photo Fabrice Seixas, courtesy Claire Chesnier and The Pill · Photo Thibaut Chapotot/Fondation Carmignac · Courtesy Galerie Buchholz, Berlin, Galerie Chantal Crousel, Paris · Courtesy Shilpa Gupta

GOLDEN COAST rapfest. V2

05.06.07 Sept.
Dijon Metropole

05.09 **SCH ▪ IAM ▪ WERENOI**
ALONZO ▪ JOK'AIR ▪ OBOY
JOLAGREEN23 ▪ 1PLIKÉ140 ▪ JRK 19
WALLACE CLEAVER ▪ YORSSY ▪ DENDEN
ARMA JACKSON ▪ SONNY RAVE

06.09 **GIMS ▪ GAZO ▪ HAMZA ▪ TAYC**
LA MANO 1.9 ▪ RILÈS ▪ RIM'K ▪ TIF ▪ THEODORA
OXMO PUCCINO ▪ DJ KORE ▪ ADÈLE CASTILLON ▪ L2B
HIGH & FINES HERBES X CABALLERO & JEANJASS
DINA AYADA ▪ GENEZIO ▪ VEN1 ▪ TAGNE ▪ TH
AMK ▪ LE JUIICE ▪ ASININE ▪ KHTEK ▪ THÉA

07.09 **NINHO & NISKA**
BIGFLO & OLI ▪ VALD
KAARIS ▪ LA FOUINE ▪ LACRIM
MC★SOLAAR ▪ ZIAK ▪ ELGRANDETOTO
DALÍ ▪ THEODORT ▪ H JEUNECRACK
DANYL ▪ MAIRO ▪ JUSTE SHANI



dj's **ANDY 4000 ▪ BLANKKA CLUB* ▪ DARLEAN**
ELFIGO ▪ LIL ROSY & ZEPEQUENAI ▪ LORKESTRA
MARA ▪ MARABOUTAGE ▪ MATOU ▪ NAOMI
SIXTION ▪ SWAVE ▪ TIGARAH ▪ URUMI
TODIEFOR ▪ YANISS

golden talents **GARÇON PRINTEMPS ▪ ILIANA ▪ NAOHS ▪ SHAO**
SHEIK LE FABULEUX ▪ SWAAYVE ▪ ZERATHEKIDD

GO CO rapfest.

goldencoastfestival.com

TRÉSOR CACHÉ

DJ EXOTICA SAGE PRESENTS: *BLOOD ORANGE HOME RECORDINGS MIXTAPE* DE BLOOD ORANGE (2011)

Lâchée en totale indépendance sur internet, la première mixtape de Blood Orange résume déjà ses obsessions. Un récit de l'Amérique d'Obama préfigurant Black Lives Matter, bien avant le *backlash* trumpiste.

Les jeunes gens du Brat Summer ayant connu leurs premiers émois musicaux lors de la sortie de l'album mutant de Charli XCX ne connaissent peut-être pas Devonté Hynes. Les plus ancien·nes, biberonné·es au son du Brooklyn de la fin des années 2000 et qui se donnaient rendez-vous à la Grande Halle de La Villette pour le Pitchfork Festival il y a quinze ans, se demandent sans doute ce qu'il devient. Le moins que l'on puisse dire, c'est que ce bon vieux Dev est du genre versatile, difficile à appréhender, voire carrément fuyant.

Après une brève apparition au sein du trio dance-punk Test Icicles et une embardée pop-folk sous l'alias Lightspeed Champion, le natif de Londres s'est fait connaître sous le sobriquet de Blood Orange, projet éminemment ancré dans sa ville d'adoption, New York. En parallèle, vous pouviez croiser l'énergumène à la Bourse de Commerce parisienne interprétant avec orchestre une poignée de pièces du compositeur américain de l'avant-garde new-yorkaise Julius Eastman et aux côtés du quatuor Third Coast Percussion pour une série de compositions inspirées du minimalisme de Philip Glass, aussi bien qu'aux manettes de bandes originales pour la télé et le cinéma – chez Gia Coppola, Mati Diop ou Luca Guadagnino, entre autres. Actif en studio, il a également écrit, composé, produit et collaboré pour de nombreux·ses artistes, de Solange Knowles à Turnstile en passant par FKA Twigs, Carly Rae Jepsen ou encore A$AP Rocky – versatile, on vous dit.

Le disque qui nous intéresse aujourd'hui est une mixtape végétant dans les limbes d'internet, mais qui fait pourtant figure de manifeste de ce qu'est Blood Orange. Publiée quelques semaines avant la sortie de *Coastal Grooves* (2011), son premier album, *Blood Orange Home Recordings Mixtape* contient déjà toutes les obsessions du jeune homme pour les grooves lo-fi et les guitares indie, les ambiances ballroom et les errances nocturnes dans l'underground new-yorkais des années 1980 qu'il fantasme à fond les ballons. La pochette de la *tape* revisite d'ailleurs l'affiche du film-culte de Martin Scorsese *After Hours* (1985), sorte de virée de nuit hallucinée et kafkaïenne dans le NYC du mitan des eighties.

Comme dans un *open mic* malfamé et peuplé d'âmes à fleur de peau, ces *home recordings* sont hantés par les prises de parole intempestives de cette multitude qui constitue la ville. Soumis à de multiples variations, découpages et réutilisations, ils serviront de base à l'œuvre de Blood Orange – quatre albums, des EP et une mixtape tardive, plus aboutie. Plus qu'une boîte à outils, cette mixtape est une boîte de Pandore, un lieu aménagé pour l'expression des expériences et de la fierté des *outcasts,* le point de départ d'une discussion dans une Amérique à la veille du mouvement Black Lives Matter, de la révolution MeToo et du *backlash* trumpiste. Bon Blood Orange Summer à tous·tes.

François Moreau



Haikus d'argent

L'Asie photographiée par Michael Kenna



Guimet

Musée national des arts asiatiques

Exposition
11 juin
29 septembre
2025

Ministère de la Culture · MP2 · BeauxArts · Transfuge · Les Inrockuptibles · fnac · arte · RATP

Guimet
Musée national des arts asiatiques
6, place d'Iéna 75116 Paris / guimet.fr



© Carhartt inc. U.S.A. ® carhartt and carhartt logo are registered trademarks of Carhartt Inc., Dearborn, MI 48121, U.S.A.

@carharttwip carhartt-wip.com